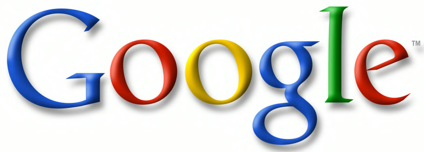
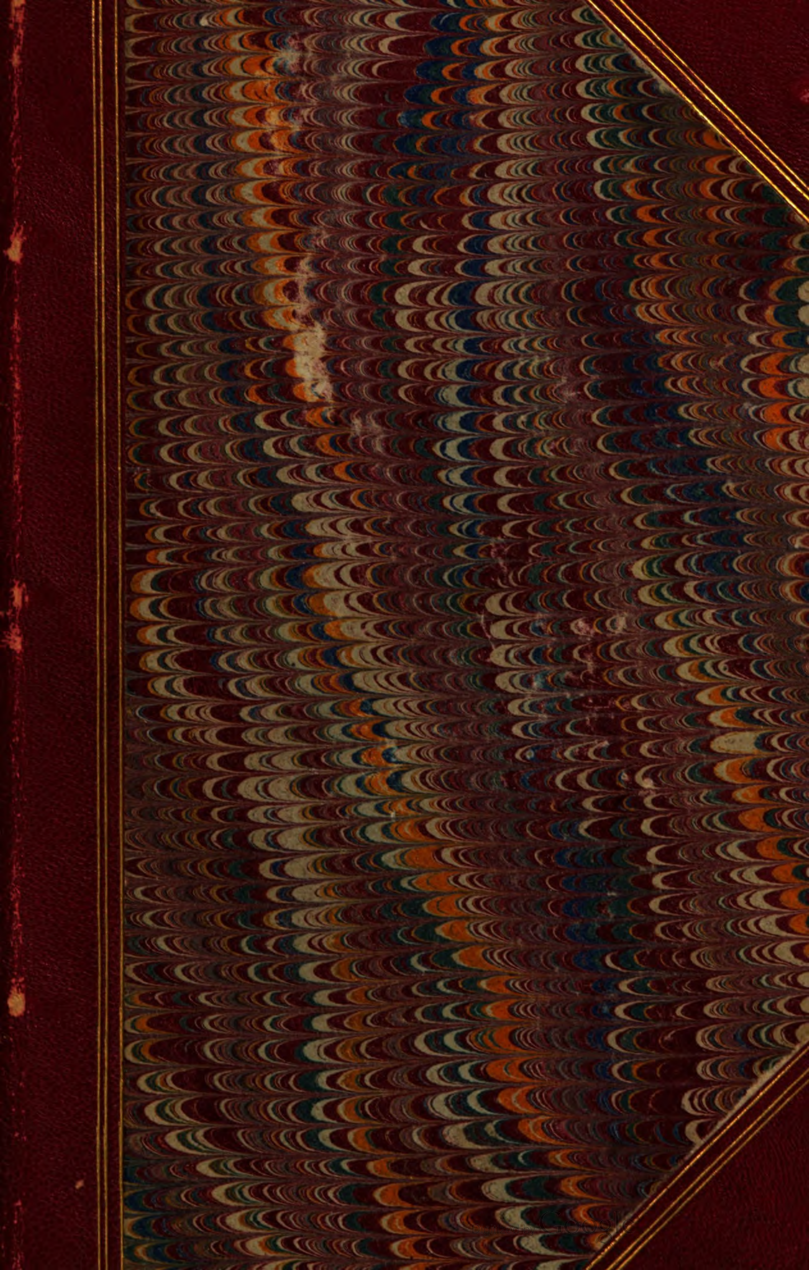




PORTRAITS

CONTEMPORAINS

PORTRAITS

CONTEMPORAINS

JACQUES REYNAUD

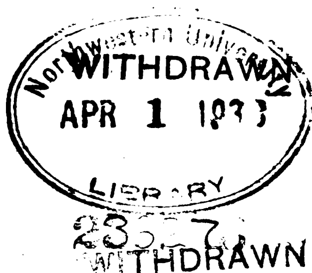
PORTRAITS
CONTEMPORAINS

DE LAMARTINE, A. DUMAS PÈRE ET FILS
BARBEY D'AUREVILLY, DE SAINT GEORGES, A. KARR,
P. LACROIX (BIBLIOPHILE JACOB),
A. DE VIGNY, ROGER DE BEAUVOIR, GAVARNI,
MÉRY, A. DE LA GUÉRONNIÈRE, PONSARD,
E. DE GIRARDIN, ERNEST FEYDEAU, DE MORNY,
MEISSONNIER, DE COURCHAMPS, DE ROTHSCHILD.
G. SAND, A. BROHAN, TAGLIONI,
ARNOULD PLESSY.

PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M D CCC LIX




Northwestern University
WITHDRAWN
APR 1 1973
LIBRARY

JACQUES REYNAUD

Connaissez-vous Jacques Reynaud? — Qu est-il, et d'où vient-il? — Est-ce un débutant ou un vétéran de la presse? — un homme qui court les aventures littéraires en manteau *couleur de muraille?* — un littérateur de profession qui joue le jeu de ces coquettes émérites nouant, sous le *loup*, des intrigues au bal de l'Opéra? — Est-ce un écrivain de beaucoup d'esprit? — ou bien un esprit qui s'appelle *légion*? — Est-ce un nom ou un pseudonyme, un masque ou un visage, un homme ou une femme?

Voilà, depuis tantôt six mois que notre mystérieux collaborateur a commencé à cette place la série de ses portraits contemporains, les questions que chacun adresse à son voisin, et auxquelles le voisin est toujours aussi embarrassé de répondre. Les rédacteurs du *Figaro* n'en savent pas plus là-dessus que ses lecteurs. Pour moi, qui me suis engagé un peu à l'étourdie à faire le *portrait du peintre*, je suis juste aussi avancé sur ce point que mes confrères. Faut-il vous dire toute ma pensée? Eh! bien, je gagerais presque que M. de Villemessant, dont la dis-

*

crétion a résisté aux attaques, aux surprises, aux cajoleries même, s'en fait accroire lorsqu'il assure être de moitié dans ce secret si bien gardé. Dépistant les curieux, mystifiant les nouvellistes, riant des *on-dit*, se moquant des commentaires, Jacques Reynaud, semblable à la divinité voilée des anciens (*Deus absconditus*), continue à rendre des oracles, caché derrière son nuage. Peintre, il est invisible pour le modèle qu'il oblige à poser devant lui ; écrivain, il prétend rester inconnu en agrandissant chaque jour le cercle de sa notoriété littéraire.

S'il a les bénéfices de sa situation, il en a aussi les désavantages. Moins il est deviné, plus il a de chances d'être rapidement célèbre; mais, d'un autre côté, simple spectateur de sa renommée, elle ne lui appartient pas ; c'est un objet perdu, un joyau égaré dans le domaine des lettres, que la foule a ramassé, qu'elle a offert à celui-ci, dont elle a paré celle-là, qu'elle veut, à tour de rôle, restituer à tout le monde, — le véritable propriétaire excepté.

Dans l'impossibilité où nous sommes, vous et moi, de percer ce mystère et de dissiper ce nuage, toutes les autres hypothèses étant d'ailleurs écartées, reste-t-il au moins une dernière conjecture à laquelle on puisse se rattacher ? L'œuvre du peintre est-elle plus transparente que sa signature ? Laisse-t-elle entrevoir le sexe, à défaut du nom de l'artiste ?

Ici il n'est pas question pour la critique de satisfaire une vaine curiosité ; il s'agit de ne pas commettre une bévue en traitant cavalièrement *madame*, ou en disant les douceurs à *monsieur*. A ce point de vue, ce n'est donc pas une chose

indifférente que celle de savoir si la plume qui signe : Jacques Reynaud est tenue par un poignet viril ou une main de femme. Puisque l'écrivain s'obstine à se taire, interrogeons l'œuvre : elle parlera peut-être. Je dis : peut-être ! je l'espère, je n'en sais rien, et je n'en répondrais pas. George Sand n'est-il pas un autre Achille déguisé en Pyrrha et mêlé aux filles de Lycomède, comme le poëte de la *Chute d'un Ange* se montre parfois en Hercule galant filant aux pieds de la reine de Lydie ? Si la prose de madame Dudevant a des muscles, tandis que la poésie de M. de Lamartine n'a que des grâces, le moyen d'affirmer après cela, et par analogie, le sexe de Jacques Reynaud ? Des inductions tirées de l'énergie de la pensée et de la fermeté de la langue, ne prouveront rien autre chose, sinon que le devin est un sot, et qu'il peut lui arriver de mettre la main sur une femme, au moment où il s'écrie triomphant : « Le style, c'est l'homme ! »

Ne trouvez-vous pas que me voici bien en état et, surtout, bien en mesure de tracer de Jacques Reynaud un portrait ressemblant ? C'est pourtant ce qu'on m'a obligé à faire et ce que, tout le premier, vous attendez de moi, vous qui me lisez et que je viens de mettre dans le secret de mon embarras. Je me résigne donc et je commence. Qu'on aille après cela, faisant chorus avec les poëtes sifflés par elle, soutenir que la critique manque d'imagination !

Jacques Reynaud a réussi au *Figaro*, précisément par les qualités opposées à celles qui ont fait le succès du journal et qui eussent été d'énormes défauts chez la plupart de ses rédac-

teurs : un grand fonds de bienveillance ; une parole mesurée, sur un diapason bas ; un soin extrême d'arrondir les angles de l'esprit ; le demi-jour de préférence à la lumière en fait d'indiscrétion anecdotique ; les nuances remplaçant les couleurs en matière de style ; peu d'ombres, mais, avant tout, l'art de dire les choses en les laissant deviner.

On a réuni dans le dernier volume des *Mémoires* de la grande Mademoiselle une série de portraits historiques. Toutes les célébrités de la Fronde et des premières années du règne de Louis XIV enrichissent cette galerie. Lorsque ce n'est pas l'original lui-même qui tient le pinceau en étudiant avec complaisance sa physionomie devant une glace, c'est toujours un confident, un ami, un amant ou une maîtresse qui lui rend ce service, à charge de revanche. Dans cet atelier, ainsi transformé en salon de Saint-Germain, vous pensez bien que les couleurs dominantes sont le blanc, le carmin, l'orangé et le bleu céleste. Mais, pourtant, si peu indiquées que soient les ombres, elles existent, l'œil les aperçoit, et la réflexion du lecteur les agrandit, en dépit des précautions et de la flatterie du peintre. Lorsque, par exemple, madame la comtesse de Brécy, faisant le portrait de la reine de Suède, après nous avoir appris que cette princesse était plus petite que grande, se hâte d'ajouter qu'il lui semble que la reine *se soit défendue de croître davantage, afin qu'il soit plus extraordinaire de lui voir dans cette petite taille une mine si haute*, cette antithèse aiguisée en madrigal de cour, au moyen de laquelle madame de Brécy a construit galamment une paire d'échasses à l'u-

sage de Christine, ne vous fait pas prendre le change et ne grandit pas d'une ligne l'amie de Descartes et la maîtresse de Monadelschi.

La manière de Jacques Reynaud procède en partie de l'école des artistes du dix-septième siècle, dont mademoiselle de Montpensier nous a laissé un échantillon. C'est dans un salon, bien mieux que dans un musée, que nous introduit le peintre ordinaire du *Figaro*. En s'efforçant de saisir et d'exprimer la physionomie sincère de son modèle, il n'oublie pas un seul instant que le talent ne saurait donner le droit de s'introduire chez les gens par surprise pour leur voler leur *ressemblance* et la revendre ensuite au public; que c'est bien le moins qu'on ait leur agrément; que le daguerréotype seul a la permission d'être brutalement vrai; que les femmes se trouvent toujours assez ressemblantes lorsqu'elles se trouvent suffisamment jolies, et que, sur ce chapitre délicat, il est bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Jacques Reynaud a publié jusqu'ici vingt-trois portraits. Sa clientèle d'élite s'est recrutée un peu dans tous les mondes. La politique a fourni M. le comte de Morny, M. Émile de Girardin, M. le comte Arthur de la Guéronnière; les arts, Gavarni et Meissonnier; la poésie, Musset, M. de Vigny et Lamartine; le théâtre, Augustine Brohan, madame Plessy, Marie Taglioni. Les auteurs dramatiques, les hommes de lettres forment le noyau de ce bataillon de célébrités contemporaines.

Tous ces portraits ont beaucoup réussi, s'ils n'ont pas tous réussi également. Ce succès est mérité. Deux ou trois sont de petits bijoux d'ob-

servation, de grâce, de légèreté. Dans le plus grand nombre, la main de l'artiste ne fléchit pas, bien que la variété des sujets comporte une variété de tons, une souplesse de style, une série d'aspects imprévus, nécessaires pour tenir en haleine la curiosité du public. Si quelques toiles, en très-petit nombre, ont paru un peu grisâtres, assurément il faut s'en prendre aux originaux, dont l'auréole était indigente en rayons.

Le difficile, en se promenant dans le musée que le *Figaro* a inauguré avec éclat, est de choisir parmi tant de personnages. Les uns se sont prononcés pour ALEX. DUMAS FILS, d'autres pour M. DE SAINT-GEORGES. M. ÉMILE DE GIRARDIN a réuni un scrutin imposant. MADAME PLESSY a été fort prisée dans le monde des théâtres. Quant à moi, je donne hautement la préférence à M. DE COURCHAMPS, cette marquise de tant d'esprit que M. Genin a étranglée un beau jour, dans son lit à baldaquin, à l'aide de ses deux grosses mains rouges de pédant en colère. Redonner la vie pour un instant à ce fantôme du siècle passé, c'était accomplir un tour de force. Bien peu de gens se sont décidés à lire *les Mémoires de la marquise de Créqui*; et, parmi ceux qui l'ont fait, combien en est-il qui savent que l'imagination de M. de Courchamps a soufflé la spirituelle douairière, et se soucient de le savoir? Jacques Reynaud a fait de ce visage du passé un portrait si ressemblant, si vivant, si parlant, que ceux qui n'ont pas vu l'original ne peuvent s'empêcher, en contemplant la copie, de s'écrier : « C'est lui! »

Après avoir dit que M. de Courchamps n'é-

tait point un méchant homme, Jacques Reynaud ajoute :

Il médisait en véritable artiste, pour le plaisir de médire, parce qu'il le faisait bien; c'était sa spécialité, c'était aussi sa défense... Sans fortune, d'une naissance qu'il prétendait illustre et que beaucoup contestaient, il s'était créé une place dans le plus haut monde, avec cet esprit à deux tranchants, que l'on recherchait pour sa grâce, son charme, sa délicatesse, et qui devenait une arme terrible, lorsqu'il la tirait de sa gaîne de velours brodée d'or et de pierreries. On pouvait dire de lui ce que madame de Sévigné disait de madame de Coulanges, admise et choyée à Versailles, bien que la position de son mari ne lui permît pas d'y être reçue officiellement: *Son esprit lui formait comme une dignité.*

Plus loin, Jacques Reynaud nous fait assister à une lutte d'épigrammes à table, entre M. de Courchamps et un convive, son ennemi intime :

Toujours aimable, toujours gracieux, se battant à armes courtoises, se blessant au vif, s'emportant des lambeaux de chair, avec un sourire de bienveillance: *Je ne crois pas que le savoir-vivre puisse aller plus loin.*

Cette réflexion, tout à fait dans la manière de l'écrivain, est charmante.

Dans le portrait d'Al. Dumas fils, où la louange excède assurément les bornes permises; où notre collaborateur va jusqu'à baptiser l'auteur du *Demi-Monde :* « une des plus vastes intelligences de ce temps-ci, » Jacques Reynaud a parfois touché juste, notamment lorsqu'il écrit :

Alex. Dumas est raisonnable et raisonnant. Son ex-

périence est un fruit cueilli trop tôt... On croirait qu'il rêve : il réfléchit. Le rêve, c'est l'idéal; la réflexion, c'est le vrai; et le propre du caractère comme du talent d'Alex. Dumas, c'est d'être vrai avant tout...

Si j'étais femme, je l'aimerais mieux pour ami que pour amant, et je commencerais tout de suite par où elles finissent.

Ah ! mon ami Jacques Reynaud, prenez garde ! la pointe du jupon s'échappe de votre haut-de-chausses : ce dernier trait est d'une femme ; on pourrait s'y tromper.

Je parlais plus haut de cet art personnel de l'écrivain, de forcer le lecteur à deviner ce qu'il ne veut pas toujours lui dire. En voici un exemple que j'emprunte au portrait de M. Emile de Girardin :

En amour, sa causerie est comme ses articles, par alinéas. Il a mille prétextes pour passer à la ligne : un cheval qui galope, un oiseau qui chante, un papillon qui vole : il tire parti de tout.

On ne peut dire avec plus de tact une chose risquée ; mais une femme se risquerait-elle à la dire ? — Pour le coup, mon cher Jacques Reynaud, vous pourriez bien être un homme !

La phrase de Jacques Reynaud, courte, rapide, coupée peut-être d'une façon trop uniforme, dit vite et clairement ce qu'elle doit dire. Ce que l'écrivain sait le mieux faire, c'est causer. Son style a la grâce, l'abandon, et jusqu'à l'incorrection aimable de l'improvisation. Dans un temps où tout le monde se pique d'écrire, et s'en acquitte, Dieu sait comme ! c'est quelque chose d'imprévu qu'une causerie spirituelle. Ce

ton de la langue parlée, qui se perd un peu plus chaque jour, vous le retrouvez tout entier dans les *Portraits contemporains* de Jacques Reynaud, et peut-être ne le trouvez-vous que là ; il en fait le mérite, il en a fait le succès.

B. JOUVIN.

En traçant ces portraits je me transporte en avant d'un demi-siècle, j'écarte de ma pensée les préoccupations, les influences et les dégoûts; je veux juger, autant que la faiblesse humaine le permet, sans aucuns des intérêts qui nous attirent ou qui nous repoussent; je veux être sincère, plus éloigné pourtant du pamphlet que de l'apothéose.

J'indiquerai le mal, je dirai le bien. On aura, en me lisant, une idée certaine de mes modèles, de leurs habitudes, de leur caractère, on les connaîtra enfin, car, si je n'écris pas tout ce qui est vrai, je n'écrirai rien que de vrai, c'est la meilleure garantie que je puisse offrir.

J. R.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

I

M. DE LAMARTINE

Lamartine a fait deux parts de sa vie : l'une, toute d'adorations et de gloire ; l'autre, de douleurs, de déceptions, et, on doit l'avouer, de fautes et d'erreurs. Dieu l'a doué de cette nature décevante et superficielle, pleine de charme, d'entraînements, qui rend invariablement malheureux celui qui la possède et ceux qui s'attachent à lui. La faculté dominante chez presque tous les poëtes est l'imagination : doublée de la poésie, elle leur prête ce qui leur manque, elle leur donne tour à tour, et suivant ses inspirations, du cœur, de la raison, du dévouement, de la force, de la grandeur. Ils peuvent tout concevoir et tout comprendre ; ils dominent la situation, souvent elle les écrase, toujours selon les besoins et les caprices de cette imagination insatiable.

Elle crée, elle devance les impressions, elle

les saisit à sa manière, elle est aveugle, elle plane sur le monde et le transforme ; la réalité ne lui apparaît même pas quand les chimères semblent dissipées et impossibles : tel est ce guide inséparable du poëte, et M. de Lamartine est plus poëte que personne.

Oh! la belle jeunesse que la sienne! quels sentiers semés de fleurs! quel ciel étoilé! quelle mer calme et bleue, et qu'il était doux de chanter sur ses bords! Cette voix pure, retentissant dans le silence des nuits, a dominé toute une génération, a fait vibrer jusqu'aux dernières fibres du cœur chez ceux qui l'écoutaient, religieusement penchés sur les urnes des tombeaux, ou se promenant avec leur adorée sous les grands arbres. Pendant quinze ans, on a rêvé, on a souffert, d'après le bon plaisir du chantre du *Lac :* il nous a fascinés, éblouis.

On n'eût pas osé aimer en prose alors ; mesdames du quartier Bréda seraient mortes de faim sur les bornes, si le quartier Bréda et ses conséquences eussent existé. Nous étions plus que romantiques, nous étions romanesques, nous étions ce qu'il voulait nous faire ; nous le chérissions comme un ami ; sans l'avoir jamais vu, nous l'appelions *notre Lamartine*, et plusieurs femmes nerveuses ont eu

pour lui des amours éthérées, qui, pareilles à Junon, les transformaient en vapeurs, en nuages. On se mourait de la poitrine pour ressembler à Elvire, on était mince et diaphane, l'embonpoint paraissait une monstruosité ; le beau visage du poëte, sa distinction, son élégance native, auraient suffi pour tourner des têtes à moitié affolées; *Jocelyn*, *les Méditations* surtout portèrent jusqu'au délire les transports qu'il inspira. Il a accueilli depuis un autre encens, celui de la popularité ; sa nature délicate a dû en apprécier la différence. S'il m'était permis d'employer une comparaison vulgaire, je dirais que l'un était l'ivresse parfumée des vins de Grèce et d'Espagne, et l'autre celle des breuvages frelatés de la barrière.

Cette ivresse dura jusqu'au moment où *la folle du logis* en fut saturée; elle se lassa des couronnes de fleurs et tressa des couronnes de laurier pour ce front que le temps caressait de son aile. Les luttes et les victoires du forum lui parurent un complément radieux aux triomphes du Parnasse. Elle cacha la lyre sous la toge et conduisit son esclave à la tribune. Ne fallait-il pas connaître, dévorer toutes les émotions? Lorsqu'on a trempé ses lèvres dans cette coupe, la soif, loin d'être apaisée,

devient plus ardente. Après l'éloquence qui entraîne, elle voulut l'éloquence qui domine, elle aspira au premier rang, elle oublia le passé, elle l'effaça de sa mémoire et crut l'effacer de celle des autres ; mais l'histoire est impitoyable, elle n'efface rien ! *Les Girondins* parurent ! *les Girondins*, ce livre séduisant et terrible, auquel nous devons peut-être les malheurs de 48. Il offrit une particularité singulière : c'est que chacun des journaux en donna des extraits conformes à son opinion. Les uns prirent le portrait de la reine et celui de Charlotte Corday ; les autres, celui de Camille Desmoulins, de Danton et de Robespierre ; les modérés, ceux de madame Roland et de Barnave. Prisme aux mille couleurs, ces pages chatoyaient aux regards, elles s'insinuaient dans les esprits ; on ne s'en défia pas d'abord ; la réflexion seule et les événements découvrirent le poison brûlant la racine de cet arbuste, chargé de si belles fleurs, dont les fruits donnèrent la mort. On sait ce qui arriva. Je ne suis pas ici pour raconter des faits, mais pour examiner un homme, et ma tâche devient de plus en plus difficile. Devant une idole tombée, comment lui reprocher sa chute ? Devant celui qui a cherché *à tout prix* la célé-

brité *de tous* les genres, comment lui dire : Dieu vous a puni par l'oubli.

Vous avez bouleversé votre pays, vous avez contribué par votre exemple et votre immense talent à propager des doctrines funestes, vous avez cru dominer l'Europe entière, les cent bouches de la renommée ont crié votre nom jusqu'aux confins du monde, et maintenant pour attirer l'attention il vous faut avoir recours à des moyens qui, jadis, eussent fait refluer jusqu'au cœur votre sang de gentilhomme ; il vous faut galvaniser l'opinion ; elle retombe inerte, endormie, si votre souffle puissant ne lui prête une vie éphémère. Quand Bélisaire, aveugle, mendiait par les chemins, un enfant portait son casque, un enfant invoquait pour lui la charité des voyageurs, le héros se taisait, sa misère et ses haillons étaient encore une gloire : victime de la tyrannie, il succomba sous des passions jalouses. Mais vous ! vous que nous avons tant aimé, vous notre poëte chéri, vous dont l'existence devait s'écouler si belle et si douce entre vos chants et nos adorations, qu'avez-vous fait de vous-même ? Que nous demandez-vous aujourd'hui ? Nous jetons notre offrande dans le creux de votre lyre brisée et nous passons en détournant la tête.

Ce qui nous attriste le plus en l'appréciation qui nous est imposée, c'est de ne pouvoir appliquer à ces grands maux la seule excuse qu'ils comportent : la conviction. M. de Lamartine a fait la république, et M. de Lamartine n'est pas républicain ; il n'est pas monarchiste, il n'est pas constitutionnel, il n'a pas d'opinion arrêtée : c'est un miroir ; il reflète ce qui se présente, le passé est là pour le prouver. Il a débuté dans la voie que son nom et ses précédents lui imposaient. Nous l'avons connu d'abord légitimiste, puis orléaniste, en passant par toutes les nuances jusqu'à un libéralisme avancé, terminé par la démocratie. Les fauteurs des révolutions ont un but unique, une opinion positive : ils poursuivent le succès d'une idée ou le triomphe d'une ambition personnelle. Si M. de Lamartine n'a pas l'une, faudrait-il supposer qu'il ait l'autre ?

Dans cette grande et splendide figure, l'homme politique, *l'homme public* efface le particulier. On se préoccupe davantage de la statue que de la statuette. Le caractère personnel de M. de Lamartine est l'objet de vives contradictions parmi ceux qui l'approchent et qui se vantent de le mieux connaître.

Les uns le portent sur les nuées, comme les dieux de la fable, les autres le traînent prosaïquement sur la terre, suivant leurs froissements ou leur reconnaissance. Nous vous rapporterons ces jugements divers, nous ne vous imposerons pas le nôtre, bien qu'il soit formé et motivé par l'expérience et l'observation.

L'esprit de M. de Lamartine est plutôt méditatif que brillant, à moins qu'il ne se présente une polémique excitante ou qu'il soit débarrassé de ses préoccupations par une société qui lui plaît. Il a des mots profonds, des stigmates; ils frappent davantage à mesure qu'on y pense. Il n'est point gai à faire rire. Il n'anime pas un cercle, il le subjugue, non pas parce qu'il parle trop, mais parce qu'on ne veut rien perdre de ce qu'il dit. Ce n'est pas une conversation légère ou badine, ce n'est pas un amusement, c'est un beau livre qu'on savoure feuille par feuille.

Toute sa personne est harmonieuse. L'esprit sied au visage, à la noble prestance du gentilhomme comme la distinction exquise du gentilhomme sied au génie du poëte. Ceux qui le voient rarement, c'est-à-dire superficiellement, l'adorent, vous n'entendez d'eux qu'un concert de louanges. La bonté, la douceur, le

dévouement, découlent de ses lèvres en merveilleuses paroles. Il a des explications, des excuses pour les anomalies de sa conduite. C'est un martyr, c'est un apôtre, la forme seule a varié chez lui, le but est resté le même : aristocrate ou démocrate, il n'en a eu qu'un seul : le progrès, le bonheur de l'humanité ; il y a consacré sa vie, sa fortune, il sent que sa vie et sa fortune y succomberont. Qu'importe ! il aura rempli sa tâche, puis il s'en ira demander

« ... Justice ou récompense
« Au Dieu qui l'avait envoyé, »

ainsi qu'il le dit lui-même dans son ode magnifique sur Bonaparte.

On, cet être impalpable qui a toujours raison, à qui tout est permis, même les contradictions flagrantes, *on* prétend que notre poëte a beaucoup donné, qu'il a fait et fait encore un bien prodigieux autour de lui, que de cette munificence et de cette charité provient la gêne au secours de laquelle toute la France est conviée en ce moment.

D'un autre côté *on* assure que le cœur de Raphaël fait plus de bruit que de besogne, *on* parle de séides éprouvés, oubliés complétement aux

jours de la puissance, *on* cite des infortunes méconnues, parce qu'elles étaient silencieuses et modestes, et qu'en les soulageant l'ami n'eût rien ajouté ni à sa popularité ni à sa renommée. Au fond cette lyre mélodieuse aime peu de chose, excepté ses levrettes et sa personnalité, excepté ses rêves jamais assouvis. Il y a dans cette organisation plus de pensées que de sentiments, ajoute-t-on. Je ne suis qu'un écho, je répète. Ce dont je ne doute pas, c'est que M. de Lamartine ne soit profondément malheureux, c'est qu'il ne souffre énormément, quelque hypothèse que l'on accepte.

Cette étoile a quitté le ciel pour la terre, cet ange a coupé ses ailes, il languit loin de la sphère éthérée qui est la sienne, il regrette ses frères délaissés; lui qui chantait pour le Seigneur, il ne peut faire comprendre aux hommes la langue divine qu'il possède si bien, il aspire sans cesse à remonter, et les misères de ce monde devenu le sien par sa chute le retiennent malgré lui. Ses couronnes de lauriers et ses couronnes de fleurs sont à présent des couronnes d'épines.

Il doit avoir des heures terribles, ses heures de solitude et de comparaison. La mémoire doit être une torture incessante pour cette imagina-

tion forcée de regarder en arrière et d'écarter l'avenir qui ne lui appartient plus. Il est doux en ce moment de se reporter vers une affection immuable, de s'appuyer au bras d'une femme aimante et sainte, d'y trouver la force qui manque ailleurs. Cette consolation, Dieu l'a accordée au poëte; s'il ne chante plus pour la foule, il pleure sur un cœur dévoué. Combien lui envieraient cet asile!

Les habitudes de M. de Lamartine sont régulières et normales, il travaille beaucoup. Ce travail lui est facile, bien que l'inspiration soit moins complaisante qu'autrefois. Il aime le luxe. C'est un besoin qu'il ne pourra perdre. Il est pourtant fort simple en ses allures. En dépit des tendances qu'il affiche, des amitiés qu'il s'est créées, il est essentiellement aristocrate, par l'apparence du moins; son éducation n'a pu changer au gré des proclamations et des bulletins de 48. Ses manières sont celles d'un grand seigneur, dignes sans être compassées, gracieuses sans familiarité. Il recherche peu le monde, il aime ce que l'on appelait sous la Restauration *le petit château*, une cour intime et choisie, où l'admiration et l'encens ne manquent pas, où la louange soit pourtant assai-

sonnée par le bon goût, où il puisse dire ce qu'il pense, en se faisant l'illusion de croire que les autres pensent ce qu'ils disent.

M. de Lamartine sait ce qu'il vaut; un juste orgueil est permis à ceux qui dominent leur époque. Cependant il n'affiche ni fausse modestie, ni amour-propre désordonné. Il est en cette matière, comme en tout ce qui tient au savoir-vivre, d'une mesure parfaite. Il a fait preuve d'un grand courage, c'est de l'histoire. On dit souvent qu'il nous a sauvés. Ne nous avait-il pas perdus d'abord ? Pardonnez-moi de répéter un mot célèbre d'une femme d'esprit, il est à sa place parce qu'il est vrai : *C'est un incendiaire qui s'est fait pompier.* — Il se souvient parfois de son premier état.

Cet homme a beaucoup souffert, je l'ai dit, il n'a pas dans l'âme une goutte de fiel. Il est aussi loin de la méchanceté que de la fourberie. S'il n'a pas accompli le bien qu'il eût pu faire, au moins n'a-t-il jamais causé sciemment et volontairement de mal à personne. Il est prodigue peut-être, à coup sûr il est désintéressé. Ces qualités éminentes dans les positions qu'il a occupées, ses ennemis même ne les lui dénieront pas. Au total, il s'est plus trompé qu'il n'a cherché à tromper les autres.

Le grand tort de M. de Lamartine fut de naître à cette époque de transition et de bouleversements, où les capacités et les ambitions ont trouvé les portes ouvertes, où l'on a pu pénétrer de plain-pied dans cette enceinte du pouvoir, réservée jadis à ceux que Dieu seul y voulait admettre, soit par le hasard de la naissance, soit par celui des événements, si rarement complices alors des envahissements et des surprises. Il y a deux cents ans, il n'eût été que poëte et amoureux, quelque peu courtisan, pour faire comme les autres, ponr attendre un rayon du soleil de la faveur, son rang eût été le premier dans cette pléiade que nous admirons encore. Quel enthousiasme il eût inspiré aux belles dames! quelle direction il eût donnée aux lettres! C'est à en être ébloui quand on y songe.

Peut-être au temps de la Fronde, cette guerre de mots et de chansons, il eût tiré l'épée comme La Rochefoucauld et Bussy-Rabutin, qu'il écrase de sa grandeur. Il fût mort doucement sans avoir connu d'autres douleurs que les infidélités de ses maîtresses. On l'eût enseveli sous ses couronnes dont les lauriers et les fleurs n'auraient pas caché une seule épine. On l'eût couché dans son drapeau, conservant

la vieille devise des preux : *Mon Dieu*, *mon roi*, *ma dame*.

Hélas ! il n'en est pas ainsi. Pour me résumer en deux mots, la postérité doit mettre au bas de sa statue :

Son génie fut à lui seul ; ses fautes furent celles de son temps.

II

ALEXANDRE DUMAS

Nous allons nous occuper d'un écrivain dont on a bien diversement parlé sans avoir épuisé ce que l'on en peut dire; ce n'est point, comme M. de Lamartine, un de ces dominateurs des masses qui renversent et relèvent des gouvernements avec un discours; nous n'emboucherons pas les clairons et les trompettes, nous ne gravirons pas les hauteurs de la politique pour y chercher des inspirations. Celui qui pose devant nous est surtout et avant tout lui-même. On fera de lui un portrait plutôt qu'un tableau, il doit occuper seul son cadre, car c'est une puissante individualité. En lisant ses livres, on est curieux de le connaître, il se reflète sur eux.

Alexandre Dumas est heureusement doué par le Créateur. Il a l'esprit le plus prodigieux, le plus *prestigieux*, le plus brillant de cette épo-

que où tout le monde croit en avoir *plus* que son voisin et s'efforce de le prouver en faisant et en écrivant le *plus* de sottises possible. Son cœur est bon et généreux, ses inclinations nobles; il a du dévouement, il a des élans magnifiques, une nature aussi riche en affections qu'emportée en passions fougueuses et en exubérances de toutes sortes. A vingt ans, à ses débuts dans la vie, il lui a manqué un guide bienveillant et éclairé, il lui a manqué une main amie qui l'empêchât d'user de lui-même jusqu'à s'amoindrir et de pousser à l'excès les tendances de son caractère pour en venir à ne montrer que l'envers de cette trame de diamants et de paillettes.

On a dit qu'il y avait deux Dumas en un; il y en a dix : jamais âme, esprit et cœur ne furent aussi multiples, aussi différents. On le retrouve rarement comme on le quitte, et il faut le connaître parfaitement pour le reconnaître quelquefois.

Le premier mouvement de Dumas est toujours bon. La réflexion seule est mauvaise chez lui. Soyez sûr que, s'il a un tort, c'est après avoir ressassé dans sa mémoire ceux que les autres ont eus envers lui et la quantité d'ingrats qu'il a faits.

On lui a adressé beaucoup de reproches. Quelques-uns de ces reproches sont fondés, sans avoir, en se rapportant à lui, l'importance qu'ils auraient relativement à un autre. Il est certains de ces défauts nécessaires à son talent, nécessaires même à ses qualités ; s'il n'eût pas eu ces défauts, il n'eût pas pu faire ce qu'il a fait, il n'eût pas eu non plus ces côtés surprenants dont ceux qui l'approchent restent éblouis, et qui lui assurent de leur part une indulgence sans bornes.

On ne peut en vouloir à Dumas que de loin. On arrive près de lui avec une rancune motivée, avec des dispositions hostiles; en se trouvant en face de ce bon et spirituel sourire, de ces yeux qui pétillent, de cette main qui se tend franchement vers vous, on oublie ses griefs, d'abord ; on s'en souvient pour s'en plaindre, au bout d'un instant, on ne veut pas céder à cet entraînement, dont on est presque honteux, tant il ressemble à la domination. On capitule avec soi-même : on se plaindra tout à l'heure, quand il aura fini de raconter; on l'attaquera quand le brio des mots sera un peu apaisé, quand il pourra vous entendre enfin ; mais si on l'a écouté, si on a laissé la colère s'endormir au bruit de cette conversation charmeuse, on ne sait plus ce qu'on lui reproche, on se

demande qu'est-ce qui a tort, on en vient à douter si c'est lui; car, au milieu du feu d'artifice de l'esprit, il s'est glissé quelques mots adressés au cœur, ils s'y sont incrustés et leur éloquence vaut un plaidoyer de cent pages.

Cet homme a positivement de la glu après ses paroles ; pour n'y pas être pris, il faut le fuir.

Dumas a beaucoup d'ennemis, il a aussi beaucoup de partisans. Ils le connaissent à merveille, quelques-uns l'accusent plus qu'il ne mérite de l'être, et néanmoins tous lui restent attachés. Il a rendu immensément de services. A la longue, sa sensibilité s'est émoussée; on en a fait une arme contre lui, il commence à comprendre qu'il ne faut pas fournir les flèches à ceux qui vous combattent, et il s'est retiré dans sa tente. Il est en même temps franc et dissimulé; il n'est pas faux, il est menteur, souvent à son insu. Il commence par faire, comme nous tous, un mensonge nécessaire, officieux ; il raconte une histoire apocryphe, huit jours après mensonge et histoire sont devenus une vérité, il ne ment plus, il croit ce qu'il dit, il se l'est persuadé, il le persuade.

Ses haines et ses amitiés sont inconstantes, ses haines surtout; il revient facilement après un procédé meilleur, il n'oublie peut-être pas, mais il a des tiroirs secrets de sa mémoire où il

enferme les vilains souvenirs, pour les en tirer au besoin.

Ce que l'on refusera de croire et ce qui est véritable cependant, c'est la constance fabuleuse du grand romancier dans ses amours, je ne dis pas sa fidélité, remarquez-le. Il établit une différence totale entre ces deux mots qui, selon lui, ne se ressemblent pas plus que les choses. Jamais il n'a su quitter une femme; si elles ne lui avaient rendu le service de l'abandonner, il aurait encore toutes ses maîtresses depuis la première. Personne plus que lui ne tient aux habitudes, personne n'est plus facile à vivre. Bien que violent, il est très-doux et très-aisé à conduire, il ne demande pas mieux que de l'être.

Une femme qui l'aurait assez aimé pour l'aimer comme il désire qu'on l'aime, une femme qui aurait eu l'adresse de fermer les yeux sur ses incartades, de lui rendre sa maison agréable, en y invitant ses amis, et surtout de ne pas le troubler dans ses travaux, cette femme eût été parfaitement et éternellement heureuse avec lui. Ce qu'il désire par-dessus tout, c'est la tranquillité intérieure, et pourtant il ne hait pas comme assaisonnement les cachotteries, les portes qui se ferment sur l'une, pendant qu'elles s'ouvrent sur l'autre, les mystères que

tout le monde sait, pourvu que personne ne les répète. Le grand art de la favorite eût été de lui accorder ces craintes sans les justifier, de laisser jouer autour d'elle à l'intrigue, d'être toujours au moment de découvrir et de ne découvrir jamais, surtout de ne pas risquer une scène de jalousie, car elle l'eût fait fuir les oreilles bouchées.

Cet immense esprit, cet homme si fin, si délié, est en même temps d'une naïveté enfantine, il croit tout lorsqu'il a confiance, lorsque son imagination se frappe. On lui entendra raconter, et de bonne foi, des bourdes grossières qu'un innocent sorti du collége n'accepterait pas. Il en est convaincu, il les soutient; personne ne les nie et ne les combat, les uns parce qu'ils lui sont trop dévoués pour lui ôter ses illusions, les autres parce qu'ils sont trop heureux de trouver un côté faible à cet homme qui les écrase, et de s'en railler derrière lui.

On l'a appelé vaniteux, vantard, il y a du vrai dans cette accusation, et néanmoins il ne faut pas lui en vouloir, car, s'il eût été autrement, il n'aurait pas eu cette verve merveilleuse, qui fait de lui le plus amusant conteur du

dix-neuvième siècle, il n'aurait pas tenu l'Europe, le monde entier, suspendus à sa plume depuis trente ans.

D'ailleurs, tous les hommes de son ordre n'ont-ils pas les mêmes convictions? Ils tâchent de paraître modestes, ils ne parlent de leur mérite qu'à la troisième personne; ils s'effacent afin d'être mieux en relief; ils prennent des tons lugubres; ils pleurent leurs infortunes; ils se drapent dans les persécutions, dans les douleurs : l'orgueil est le même, seulemeut il est hypocrite et il est ennuyeux; celui de Dumas est franc et il est gai. Lequel de nous n'aurait pas d'orgueil à sa place, ce ne serait assurément pas ceux qui le blâment et l'envient. Dumas a des admirations sincères pour les autres; s'il est question de Victor Hugo, sa physionomie s'anime, il est heureux de le louer, il ergoterait vertement avec ceux qui le contrarieraient. Et cela n'est pas joué; c'est réel. Il se met sur la même ligne, mais *il le veut* à ses côtés, il a besoin de l'y voir, de partager avec lui l'encens qu'ils reçoivent ensemble. Hugo et quelques autres font partie de sa gloire; sans eux, elle lui semblerait incomplète.

Je vous ai dit déjà combien le caractère de Dumas était facile et charmant lorsque des

influences étrangères ne l'aigrissaient pas, sa gaieté est intarissable. On sait comment il raconte dans ses livres; il est plus merveilleux en racontant lui-même. On ne peut se l'imaginer, il faut l'avoir entendu. Son activité est incroyable. Il se lève de bonne heure, même en se couchant tard; rien ne le fatigue : c'est un chêne aussi vigoureux dans son âge mûr que dans sa jeunesse. Il vieillira sans regrets et sans prétentions, il fait comme si les autres ne s'en apercevaient pas, et le dit aussi naturellement qu'il le pense. Qu'est-ce que la vieillesse pour une organisation de géant telle que celle-là ? Un obstacle à vaincre, un mauvais pas à tourner, une habitude à prendre, voilà tout.

Dès qu'il se réveille, il se met au travail, et, bien qu'on en dise, *il fait tout lui-même*, à très-peu d'exceptions près. Je dirai tout à l'heure quelles exceptions : il a, il a eu surtout, des collaborateurs, mais comme un chasseur a un chien, pour faire lever le gibier. Il lit et il récrit; souvent, avec deux pages, il a composé un volume. On lui apporte une idée, il la pare, il la transforme; celui qui l'a conçue ne la reconnaîtrait point, ce qui ne l'empêche pas de la réclamer, même quand il en a reçu le prix. Il a assuré ainsi l'existence de bien des gens, deve-

nus ses ennemis, comme de raison, le public le sait. S'il a mis son nom à des œuvres qu'il n'a point remaniées, il l'a fait non pour en profiter, mais pour être utile à un malheureux. On en pourrait citer dix exemples, et pourtant on le laisse accuser. La reconnaissance est si rare et si lourde à porter pour certaines gens !

La façon dont Dumas travaille est inouïe. Excepté dans les premières heures de la matinée, il ne se passe pas de minutes où on ne le dérange. Il pose la plume cent fois, et doit reprendre sa phrase où il l'a laissée, après avoir répondu à des interruptions saugrenues. Et quelle tribu d'interrupteurs ! il y a les amis et amies qui viennent l'embrasser, lui serrer la main, l'entendre ; il y a les familiers qui le saluent, prennent un livre et un journal et s'asseyent dans un coin, en attendant le déjeuner, sur lequel ils comptent pour la nourriture du jour; il y a les admirateurs, étrangers ou autres, qui ne s'en iraient pas chez eux satisfaits, s'ils n'avaient vu Dumas et les monuments de Paris.

Pour ceux-là, il se lève et il fait plus que de poser sa plume, il cause, cela prend du temps. Il y a les créanciers qui ne savent pas se fâcher quand ils le voient, et avec lesquels il joue sans

arrière-pensée la scène de M. Dimanche. Quand il a de l'argent, il le leur donne, il est content de les payer; quand il n'en a pas, il leur en promet et ils s'en vont presque aussi payés que s'ils en avaient reçu. On annonce le déjeuner primitivement commandé pour lui ou une autre personne peut-être, mais qui devra se multiplier comme les pains dans le désert; à mesure qu'il arrive un visiteur nouveau, on met son couvert; s'il a déjeuné, il prend place à côté de la table; tant qu'il en vient, on les accueille, on les engage, le cercle se forme. Dumas suffit à tout. Il mange, il sert, il coupe, il cause, il rit, il répond à ses copistes ou à ses gens d'affaires, qui mêlent le matériel à ce prodigieux esprit, à cette dépense intellectuelle sans cesse renouvelée; une autre tête n'y pourrait suffire. Il cite, il raconte, il tire de ce qu'on lui dit de quoi écrire cent pages, il donne des conseils à un acteur, s'il s'en trouve un qui lui en demande; il lance un trait que les auditeurs recueillent et qui courra demain tout Paris, c'est un spectacle plus curieux et plus amusant que ceux où l'on paye.

L'heure du travail a sonné; les convives du matin ploient bagage; il ne sera pas tranquille pour cela. L'après-midi il en vient d'autres; puis les aspirants au dîner dressent leurs

batteries vers quatre heures. Il sort quelquefois; ils le devancent et s'établissent chez lui; la même scène recommence, seulement la galerie est moins nombreuse. Le soir il travaille encore; quand ne travaille-t-il pas? Il voit beaucoup de monde chez lui, très-peu ailleurs; il va dans peu de maisons, presque jamais au théâtre, jamais à aucune réunion officielle. On l'accuse d'avoir *toujours* besoin d'argent, celui qu'il gagne se partage entre tant d'affamés! Il est tout simple qu'il ne lui en reste guère pour lui. Il traite savamment la gourmandise, et pourtant, tout en mangeant beaucoup, il est très-sobre. Il ne boit que du vin trempé, ne prend pas de café, il ne fume pas, et rien ne lui déplaît comme de voir fumer chez lui. Telle était, du moins, sa vie au temps où je vivais moi-même dans ce milieu artistique. On m'assure que rien n'est changé, si ce n'est le cadre : une grande et belle maison au lieu d'un appartement modeste.

Cette nature, parmi les mille nuances, a deux côtés très-marqués et très-dissemblables : le côté drôle et le côté poétique, le Dumas des *Impressions de voyage* et le Dumas de l'*Orestie*. Dans sa jeunesse, il y en avait un troisième, le Dumas d'*Antony*, de *Christine*, d'*Henri III*,

le Dumas passionné et terrible en ses colères, en ses jalousies.

Maintenant il a été souvent trompé, souvent déçu ; l'insouciance a remplacé la passion, le changement est total sous ce rapport, heureusement pour lui. Il aime son fils, il en est fier, il jouit de ses succès et ne les envie pas. On s'est pourtant servi des triomphes de l'un pour essayer d'écraser l'autre. A Paris, nous sommes gênés de voir un homme réussir longtemps, nous devenons facilement ingrats envers ceux à qui nous devons tant de plaisirs, nous les oublions et nous semblons tâcher de les en punir en les tourmentant. On n'a rien épargné en ce genre à l'auteur des *Mousquetaires*. Aussi ceux qui se souviennent, et je suis de ce nombre, trouvent-ils une sorte de justice, une véritable joie, à le venger de tant d'attaques exécrables, en mettant surtout en relief ce que l'on a calomnié, ce que l'on a méconnu. L'amour du changement nous entraîne, les conséquences en sont quelquefois terribles, le pauvre Nourrit en a perdu la raison et s'est brisé la tête sur le pavé ; bien d'autres, pour y avoir mieux résisté, n'en ont pas moins souffert. Dumas n'en mourra pas, je vous en réponds, il est plus fort que les bavards ; il le sait bien.

III

ALEXANDRE DUMAS FILS

Le public aime les jeunes gloires, il les protége, il s'en occupe, il est prêt à leur accorder mille qualités aussi brillantes que leur talent. il s'informe de ce qu'elles sont, de la façon dont elles vivent ; chacun fait ses conjectures, d'après l'appréciation du livre qu'il a lu ou de la pièce qu'il a vu jouer. C'est un sujet de conversation perpétuelle pour ceux qui se représentent la célébrité comme une enceinte défendue, et qui regardent à travers les planches afin d'entrevoir ce pays inconnu. Alexandre Dumas fils est, à ce point de vue comme aux autres, un des favoris du public.

On a dévoré, dans les petits journaux, des détails sur son intérieur, sur Louise, sa servante, une espèce de Laforêt, disait-on. On sait qu'il habite une jolie maison rue de Boulogne, et, après avoir applaudi le *Fils naturel* ou le

Demi-Monde, on se retire satisfait, en racontant à sa femme les faits et gestes de l'auteur.

Ce n'est pas ainsi que nous procéderons, si vous voulez bien le permettre : il y a plus et mieux à dire sur une des plus vastes intelligences de ces temps-ci. Alexandre est un type rare par la littérature qui court, on n'y trouverait pas son pareil. Il tient tout de lui et rien des autres ; il n'a même rien pris à son père que l'esprit, et encore leur esprit ne se ressemble que par un seul point : la spontanéité.

Tous les deux ont des mots étincelants, ces mots produisent un effet opposé. Le père éblouit, le fils pénètre. L'un est *éclatant*, l'autre est profond. On répète les mots de Dumas, on pense à ceux d'Alexandre. L'esprit du père est une aigrette de diamants à faire chatoyer au soleil, celui du fils est une de ces pierres gravées, renfermées dans un écrin, qu'on admire à la loupe, dont chaque détail est sans prix. Il observe, il voit et il pense ; il fait des tableaux où la ressemblance est aussi remarquable que le coloris. Depuis Balzac, on n'avait rien vu d'aussi *fouillé* dans le cœur et dans les mœurs contemporaines. On l'accuse de ne nous montrer qu'un *certain monde* et de ne pas connaître le meilleur. Malheureusement, et ce n'est point un des moindres

travers de notre temps, *ce certain monde* est mêlé à tout. Il n'est pas un hôtel de l'aristocratie la plus haute et la plus sévère dont il n'ait franchi le seuil, en dépit des suisses, des scrupules et des douairières. Les jeunes gens et même les maris, hélas! ont des rapports si fréquents avec la bohème, qu'elle s'est inféodée à la société.

Ces *demoiselles* connaissent les affaires et les relations des grandes maisons aussi bien que celles du quartier Bréda. Elles sont devenues le mobile des choses graves, ces vierges folles, et plus d'une famille est forcée de compter avec elles. Alexandre nous les a poétisées, j'en conviens. Sa *Dame aux Camélias*, cette délicieuse élégie, est la moins réelle de ses pièces, mais le *Demi-Monde* est parfait. C'est la nature prise sur le fait : les personnages vivent ; on mettrait volontiers leur nom au bas de leurs portraits. Il a enrichi la langue de cette locution : *le demi-monde*, laquelle est ordinairement fort mal appliquée par ceux qui la répètent. On l'attribue à ce qui n'est pas le monde du tout ; on oublie la ravissante définition des pêches à quinze sous, dépréciées seulement par une tache, et l'on veut nous faire payer aussi cher les pêches de la fruitière du coin.

Le talent et l'esprit de M. Dumas fils sont connus de tous, ses ennemis chicanent sur les mots; quant au succès, il n'est pas contesté. Une autre question se présente à côté de celle-là et donne lieu à des discussions fréquentes : avec ce talent, avec cet esprit, Alexandre a-t-il du cœur? Si vous écoutez les envieux, enchantés de mordre sur une réputation qui les contrarie, ils vous diront qu'il est égoïste ; si vous écoutez ses amis, ils vous diront qu'il est prudent. Ils vous prouveront qu'il sait donner à propos, qu'il va chercher les infortunes intéressantes et honorables pour les soulager. Ils vous diront que jamais un artiste ne s'est adressé à lui en vain, qu'il prévient leurs demandes et que, sans jouer au Mécène, il a aidé incognito des embarras qu'on n'avouait pas ; mais il ne prodigue pas ses services, et ne fait pas de sa maison un bureau de bienfaisance. Il n'a pas le laisser-aller généreux de son père, il sait refuser enfin, ce que celui-ci n'a jamais pu prendre sur lui.

Le fils a vu de près les ingratitudes, les déceptions, résultat inévitable d'une bonté facile, et comme il réfléchit beaucoup, comme il se souvient, il en a fait son profit. Les enfants des confiseurs et des pâtissiers ne sont pas gour-

mands; le fils d'Alexandre Dumas, boursier général de ceux qui ne rendent point, ne pouvait jeter au vent ses écus et son amitié. La réserve d'Alexandre est la conséquence de son éducation et des exemples qu'on lui a donnés. La vie de son père est pour lui un fanal planté sur l'abîme.

Dumas fils *est avant tout l'homme des devoirs*, il les remplira tous, et ne restera pas en arrière de la moindre obligation; vous ne trouverez pas chez lui ce premier mouvement si chaud de Dumas; il est froid en apparence, et peut-être l'est-il devenu réellement, lorsque le premier feu des passions s'est éteint. Sa jeunesse, je dirais presque son adolescence, a été orageuse; il en est revenu vite; il a commencé à se ranger le jour où il a commencé sa fortune. Il a mûri en vingt-quatre heures, sous le soleil du lustre et au bruit des applaudissements. C'est à présent un homme raisonnable et raisonnant, calculant son existence, ne faisant rien à la légère, analysant les gens et les choses, se gardant des surprises et des entraînements comme de la peste, et se garantissant des habitudes, même lorsqu'elles sont agréables et douces.

Il est homme d'honneur, il tient ses pro-

messes, qualité plus rare qu'on ne le croit, maintenant que les paroles *solides* ne sont plus les paroles d'honneur, mais les paroles de notaires. Il est sérieux, positif, il fait des économies, place ses fonds, s'inquiète du cours de la Bourse, et se prépare un avenir. Son rêve, on aura de la peine à le croire, c'est la vie de campagne. Il aspire déjà au repos et à la retraite, il donnerait ses couronnes les plus fleuries pour un joli château confortable, échenillé des ennuyeux et des parasites, avec un bon rapport, une chasse passable et une entière liberté.

On le marie dix fois par an, il n'y a point songé sérieusement, peut-être parce qu'on y a beaucoup songé pour lui. Je parierais qu'il ne se mariera pas. Il ne fera ni un mariage d'argent, ni un mariage d'amour, dans l'acception complète de ces mots. Il n'épousera pas sans amour une fille sans biens, il voudra qu'on lui apporte ce qu'il apportera lui-même; il ne se vendra jamais; en revanche, il est capable de faire la fortune d'une jeune personne dont la famille, la position, la beauté, le caractère surtout, lui conviendraient. Il n'agira pas comme un autre homme en pareil cas, ce sera un emportement raisonné; après avoir étudié son *hé-*

roïne, s'il croit être heureux avec elle, il l'épousera, en sachant parfaitement ce qu'il fait. Il lui dira loyalement ce qu'il est et ce qu'il pense, ce qu'il désire, ce qu'il attend d'elle, et si ce *programme* n'est pas aussi franchement adopté qu'il le présente, il se retirera sans reproches, je ne dirai pas sans regrets; pourtant, à coup sûr, il ne le montrera pas.

Il n'est pas confiant, il a une médiocre opinion de l'espèce humaine, il cherche les raisons de ce qu'il voit. Il rend volontiers justice à ce qui est bien, il n'est point envieux, il est moqueur, parce qu'il est sceptique. Son ironie est profonde, elle ne rit pas, elle mord. Il a des amis qui, presque tous, l'aiment plus qu'ils n'en sont aimés. Son défaut est le désenchantement, si toutefois on peut appeler défaut le fruit amer de l'expérience, cueilli trop vite.

Il est atteint de la maladie adhérente à sa génération, il ne croit qu'au plaisir et pas à l'amour. La passion, telle qu'on la comprenait il y a vingt-cinq ans, est l'objet perpétuel de ses épigrammes. Les femmes incomprises et échevelées ne trouveront chez lui aucune sympathie, il leur dirait volontiers quand elles pleurent:

— Qu'est-ce que cela prouve?

Assurément il leur *prouvera* qu'elles ont tort de pleurer, parce que cela rougit les yeux, et que, puisqu'on se console de tout, il vaut mieux s'épargner les frais inutiles du désespoir et se tenir pour consolée tout de suite.

Les chagrins d'amour n'empêcheront jamais Alexandre de dormir. Une maîtresse ne saurait prendre sur lui assez d'empire pour le déranger de sa voie, il ne lui donnera que ses moments perdus ; il ne la compromettra pas, si elle ne veut pas l'être ; mais si elle se soucie des propos, il est trop partisan du sans-gêne pour la contrarier.

Il est à sa place partout ; peut-être porte-t-il trop son individualité dans certains cercles, où on le voudrait plus soumis aux vieilles coutumes ; il le sait et ne changera rien à ses manières, parce qu'il a la conscience de sa valeur. Il veut être une exception et s'imposer tel qu'il est, cependant il déteste qu'on le remarque, qu'on joue de son esprit et qu'on le montre en façon de bête curieuse. Il a des taquineries de tout cela et ferait volontiers un livre intitulé : *Malheurs de la célébrité, de la fortune et de la gloire.*

Il a de l'ordre, il n'est point avare. Tout est

réglé chez lui : on y trouve ce qu'il faut sans prodigalité ; sa petite maison est un bijou. Il sait choisir les meubles et les curiosités, il harmonise les objets et ne sacrifie pas le confort à l'élégance. On se chauffe bien, sa table est bien servie sans luxe. Il y a toujours place pour un ami ; il reçoit simplement et gracieusement. Il est reconnaissant quand on l'amuse ; il vous sait gré de lui plaire. Il fait souvent valoir l'esprit des autres ; il écoute volontiers : c'est une étude ! Il a la prétention de connaître à fond ceux qui l'entourent ; si fin qu'il soit, il est encore trompé. Les grandes capacités sont presque toujours dupées par des sots, dont la spécialité est le soin de leurs intérêts.

Il travaille ses pièces jusqu'à l'excès, il les refait même tout entières, acte par acte, scène par scène; on sent ce travail, et cela lui nuit aux yeux de certaines gens. Il se peut qu'il les rende moins bonnes, il oublie trop que *le mieux est l'ennemi du bien*. Il reste des heures sans parler, tout seul ou avec du monde. On croirait qu'il rêve, il réfléchit. Le rêve c'est l'idéal, la réflexion c'est le vrai, et le propre du caractère comme du talent d'Alexandre, c'est d'être vrai avant tout. Il ne daigne pas mentir, le mensonge lui déplaît, et il n'estime pas assez les

hommes pour prendre la peine de les tromper, les femmes encore moins. Il a d'excellents procédés pour celles qui savent se retirer à propos, il leur est franchement bienveillant. Au total, si j'étais femme, je l'aimerais mieux pour ami que pour amant, et je commencerais tout de suite par où elles finissent.

Il est heureux, tout lui réussit. Bien qu'il ait beaucoup souffert dans le commencement de sa vie, cette souffrance même a été le principe de son bonheur. Elle lui a appris l'existence à un âge où les autres jouent au cerceau. C'est à cette souffrance qu'il doit sa tranquillité d'aujourd'hui. Il n'a rien oublié; il puise dans ce passé douloureux des armes pour combattre l'avenir et surtout des préservatifs contre les ennemis de son repos. Ainsi, pour lui, les *pires destins* engendrent de beaux jours; c'est rare. Vous verrez où il parviendra et comme il arrangera son nid pour que rien ne l'y blesse, pour que rien n'y manque et que tout soit à sa place.

En ses heureuses mains le cuivre devient or.

S'il désire une chose, elle arrive; s'il s'intéresse à une affaire, elle réussit. Il a peu de sou-

haits à former, Dieu lui accorde tout. Il est jeune, il a une santé splendide, il a suffisamment de beauté pour qu'elle ne nuise pas à son esprit; il a le savoir-faire et le savoir-dire ; il ne lui manque pas même des ennemis. On s'est d'abord servi de lui comme d'une massue, pour *démolir* son père; on l'a porté aux nues, espérant qu'il en tomberait tout seul. A présent qu'il s'y trouve bien et qu'il persiste à y rester, on cherche à le jeter à bas. On lui en veut de sa réussite. Les taupes ne sont pas mortes depuis le temps d'Aristophane; elles travaillent constamment. Elles n'ont pas d'yeux et ne permettent pas que la lumière se fasse. Que gagnerions-nous à les combattre? Il en restera toujours.

Au total, Alexandre est une nature aussi complète qu'il est donné à notre imperfection de l'être. Il laissera le rare exemple d'un homme supérieur que le sort et les hommes ne persécutent pas. Ce ne sera point un martyr de l'art, il ne payera point ses triomphes, il faut que cela arrive quelquefois ainsi, ne fût-ce que pour encourager ceux qui débutent. Je ne leur conseille pas de s'y fier.

IV

JULES BARBEY D'AUREVILLY

Barbey d'Aurevilly est devenu une actualité, grâce au *Pays* et aux journaux qui se sont constitués ses adversaires. Il écrivait depuis vingt ans des livres sérieux ou frivoles, des critiques littéraires, et presque personne ne s'en occupait; la lumière était sous le boisseau, elle est découverte et chacun la voit. Elle n'est pourtant ni plus ni moins brillante : c'est le même homme, c'est le même talent, ce sont les mêmes défauts et les mêmes qualités. Tant il est vrai que nous avons notre heure pour toutes choses, il ne s'agit que de l'attendre, elle est marquée d'avance, elle doit venir.

M. d'Aurevilly est une étrange figure à peindre ; il faut le bien connaître pour oser l'entreprendre : des contrastes frappants se rencontrent chez lui ; quand on le regarde de profil, il ne ressemble point à ce qu'il était tout à

l'heure quand on le regardait de face. Il est plus qu'original, il est bizarre. C'est en même temps un philosophe et un étourdi ; c'est un ascète et un épicurien ; c'est un moine et un courtisan de femmes ; c'est un penseur et un esprit léger. Il est sévère, il est ironique, il est bon, il est facile, il est exclusif, il est doux, il est emporté, non pas à ses heures, mais dans le même moment, tout à la fois. Il vous conduira, sans transition, du sublime au ridicule. Émerveillé de son savoir prodigieux, de son éloquence passionnée, après avoir causé quelques instants avec lui, votre étonnement ne peut se rendre à l'aspect de cet homme descendu des hauteurs éthérées, où vous avez peine à le suivre ; vous le voyez, dis-je, tirant de sa poche un petit miroir, arrangeant ses moustaches, se faisant des mines, et semblant convaincu qu'une des quatre fins de l'homme est de se regarder dans une glace et de *se trouver* joli garçon.

Ce caméléon porte dans son cerveau, une bibliothèque inépuisable. Parlez-lui de l'histoire, il la sait dans ses détails les plus secrets et les plus étendus. Parlez-lui philosophie, sciences, religion, littérature, théâtres, géographie, métaphysique, ce que vous voudrez, il vous répondra et dans quels termes !

Quelle conversation que la sienne ! Je n'en connais pas de plus complète, elle réunit tout. Il est profond et il est gai, il l'est jusqu'à l'excès, pour peu que vous lui donniez la réplique. Vous pouvez le voir longtemps, si vous êtes superficiel, sans vous douter de ce que renferment cette tête et cette mémoire. Il vous servira selon votre goût, vous n'aurez de lui que des folies et des épigrammes. Il possède au suprême degré l'art de railler les gens sans qu'ils s'en doutent ou qu'ils aient le droit de s'en fâcher. Il débitera une parade aussi sérieusement qu'un sermon de Bourdaloue, qu'il sait par cœur, et si sa mémoire lui fait défaut, il y suppléera de son chef ; vous ne vous en apercevrez pas, à moins d'avoir le livre sous les yeux.

D'Aurevilly a écrit bien des choses qu'on a peu lues, et où se retrouve son mâle et vigoureux talent, la puissance de sa raison, son style inégal, affecté, ou du moins qui semble l'être. Il a des pages magnifiques, il a des peintures saisissantes et je ne sais quel reflet sinistre qui étonne et qui intéresse.

Il a fait *les Prophètes du passé*, étude consciencieuse et hardie de plusieurs moralistes et penseurs. Il l'a faite à son point de vue d'aujourd'hui.

Il a souvent changé d'opinion. Son début a été un vif enthousiasme pour les idées républicaines ; enthousiasme de jeunesse, que la réflexion a éteint et qui s'est transformé, sans transition, en un légitimisme très-ardent. La vieille cause de la royauté n'avait guère, dans les organes de son parti, d'aussi solide jouteur. Il a traversé ainsi le règne de Louis-Philippe et les commencements de nos fluctuations depuis 48. Un beau matin, et tout à coup, une troisième transformation s'est opérée, le papillon est sorti de la chrysalide, armé d'une cuirasse et d'un cimier, arborant le drapeau napoléonien, aussi haut et aussi ferme que les lis de France et les couleurs de 89, tout cela sans changer ses convictions. C'est que M. d'Aurevilly appartient au parti *catholique* et *ultramontain*. Ce parti fait abstraction des personnes et ne s'occupe que des idées. Peu importe qui règne, pourvu que quelqu'un règne et que ce quelqu'un suive la voie orthodoxe. Ce parti veut exclusivement la religion et l'autorité. Il devient ainsi conséquent avec lui-même, il échappe aux reproches du vulgaire, qui ne comprend pas ces métamorphoses et il étend son aile protectrice sur les néophytes dont le zèle et l'admiration le divinisent.

Après *les Prophètes du passé*, d'Aurevilly a écrit cette *Vieille Maîtresse*, avec laquelle on le lapide maintenant et qui n'en est pas moins un des livres les mieux composés que je connaisse. Les tableaux en sont un peu vifs, j'en conviens, ils le sont moins néanmoins qu'un pareil sujet ne le comporte, et nous avons mille romans que tout le monde lit, sur lesquels on ne jette pas l'eau bénite, et où la griffe du diable est plus réellement empreinte. Ce qu'il y a de remarquable dans cet ouvrage, ce sont les vérités qu'il renferme et les magnificences de style qui s'y rencontrent. Vellini est vraie, comme Leone Leoni, dont elle est la contrepartie. Qui de nous n'a pas rencontré de ces amours que rien ne peut éteindre, comme rien ne peut les justifier, et qui, pareilles à la fatalité antique, semblent des châtiments envoyés à des cœurs ingrats?

Si M. d'Aurevilly ne prêchait pas l'intolérance, on n'eût pas évoqué cette *Vieille Maîtresse*, et il n'eût point fait paraître une seconde édition. A force de la critiquer, on a donné envie de la connaître, et l'auteur n'a pu qu'y gagner, littéralement parlant, surtout. Une autre composition de lui est plus oubliée sans le mériter davantage: c'est l'*Abbé de la*

Croix-Jugan. Il y a dans ces deux volumes des pages splendides. Le talent de M. d'Aurevilly est incontestable, et il ne sera jamais populaire; la seule raison est qu'on ne le comprend pas; je vous l'ai dit: il manque de naturel.

Cette affectation domine en tout ce qu'il fait. Sa voix, son geste, sont emphatiques; il n'entre pas dans un salon, il ne dit pas bonjour comme tout le monde et il s'habille comme personne. C'est une de ces excentricités, un de ces travers inexplicables chez un homme aussi supérieur. Il avait d'abord adopté un immense manteau dont il se drapait à l'espagnole; il ne lui manquait qu'une guitare ou une carabine; il ressemblait autant à un Jean Sbogar qu'à un amoureux. Il pouvait chanter la séguedille ou attendre les gens sur la grande route. Son chapeau baissé sur ses yeux, son visage pâle, ses longues moustaches, son nez en bec d'aigle, tout cela sentait le roman d'une lieue. Il s'en lassa, et enfanta une autre manière. Il se mit à pincer sa taille, à porter des bottes qui le serraient autant que des brodequins de torture, et des manchettes retroussées jusqu'au coude. Son feutre ne cachait plus ses traits, il était posé sur l'oreille, et ses cheveux retombaient sur son cou,

parfaitement dégagé dans un col rabattu et une petite cravate basse. Comme tout le monde avait des paletots-sacs et de grands cols, il fit événement. Les suivants de la mode n'osèrent plus le saluer dans la rue. Ses amis ne lui ménagèrent pas les conseils, et on ne lui laissa pas ignorer l'effet produit par cette exhibition de hanches et de tournure plus qu'extraordinaires.

Il n'en fit que rire; il se trouvait bien aise; il se plaisait à lui-même, il n'en fallait pas davantage pour le contenter. Il persista donc et il persiste dans un autre genre. Ces habits singuliers sont-ils pour lui la queue du chien d'Alcibiade? ou bien a-t-il si bonne opinion de lui-même qu'il croie son goût supérieur à celui des autres?

Barbey d'Aurevilly a fait école; ainsi que cela arrive toujours en pareil cas, les imitations sont loin du modèle.

Les uns ont copié son style *emberlificoté*, ils en sont arrivés au pathos et au galimatias. Nous avons dans la littérature cinq ou six jeunes gens, qui paraissaient chaque matin autrefois à son lever, qui l'écoutaient, qui buvaient ses paroles et les enregistraient pour s'en servir au besoin. Ceux-là ont grandi depuis, ils ont con-

quis des positions, mais leur premier maître a laissé sa marque sur leur esprit ; ils ne songent plus à le copier, ils l'ont si bien imité autrefois, qu'ils ne peuvent plus s'en guérir. C'est un mal incurable.

D'autres se sont bornés à prendre à M. d'Aurevilly sa cravate et ses cols de chemise. Il y a toute une bande de mirmidons, dénudés comme des vautours, prenant des airs et croyant à leur importance, parce qu'on les regarde. La vanité est aussi immense dans un petit-maître infatué que dans un homme de talent qui se fourvoie.

Notre héros a des théories et des principes tout à fait à part en amour. Il n'aime pas les jolies femmes ; la beauté régulière ou même la grâce ne disent rien à ce goût quintessencié. Il s'est créé un type de femmes, et toutes celles qu'il a aimées ressemblent, de près ou de loin, à ce type.

Ce n'est assurément ni celui de la *Vénus de Médicis*, ni celui des statues de Pradier. Il adore les nez relevés, les pommettes saillantes et les grandes bouches. Il adore surtout les scélérates, celles qui le font donner au diable cent fois par jour. Ne lui parlez pas d'une maîtresse bonne, tendre, dévouée, il n'en a que faire, cela n'occupe pas assez l'imagination ; un fleuve

tranquille, coulant entre deux rives fleuries, ne sera jamais pour lui que de l'eau; un torrent impétueux détruisant tout sur ses bords, roulant dans ses ondes des rochers, des arbres déracinés, attirera son regard et son intérêt. La douleur lui semble l'aiguillon de la vie.

D'Aurevilly a eu, comme Raphaël, plusieurs manières, je vous parle ici de la seconde. Quant à la troisième, elle est grave, sérieuse, sévère. Il ne songe plus aujourd'hui à la terre que pour fustiger les travers des hommes; il tient en grand mépris les futilités de ce monde et ne rêve qu'aux joies infinies permises dans l'autre à ceux qui sauront les gagner. Il est sur la brèche et combat plume en main les jolies idoles qu'il encensa jadis. Son talent a pris une teinte uniforme et nuisible; il n'a plus de ces joyeux éclairs qui le plaçaient le premier entre tous les causeurs. Je ne saurais trop le répéter, et c'est là sa supériorité réelle sur ses rivaux, on ne cause plus comme cela. Quel délicieux convive! Il semait des paillettes autour de lui, il savait tirer parti d'un sot, il lui prêtait de son esprit, il en tirait des saillies, il lui faisait dire mille choses auxquelles l'autre n'eût pas pensé et le renvoyait transporté de lui-même, ne se reconnaissant plus et demandant à voir chaque jour

cet homme merveilleux qui donnait si généreusement ce qu'il avait de trop sans rien perdre néanmoins.

Cet esprit est un tremplin, il fait rebondir tout ce qui le frappe. Il se montre encore çà et là par quelques carreaux de la grille qui le cache. On ne saurait l'étouffer tout à fait, grâce à Dieu ! Quel dommage si nous le perdions sans retour et s'il ne nous restait pas l'espoir d'une quatrième manière où il brillera plus éclatant que jamais !

V

M. DE SAINT-GEORGES

Je ne sais quel auteur a dit que, pour écrire sur une beauté à la mode, il lui faudrait une plume de colibri, trempée dans de l'ambroisie. Je me servirais volontiers de cette plume pour le portrait que je vais tracer aujourd'hui. Il ne s'agit pas de peu de chose, en effet; nous nous adressons à la quintessence de l'élégance et de la distinction, à un gentilhomme de la vieille roche, égaré dans ce siècle, qui n'est pas fait pour lui et pour lequel il n'est pas fait non plus. M. de Saint-Georges a cent ans de trop sur la tête. Placez-le en 1758, et vous aurez un des plus charmants courtisans de l'Œil-de-Bœuf, un poëte agréable des théâtres de madame de Pompadour et de Sainte-Assise, vous aurez un de ces hommes d'autrefois, pour qui l'honneur était le premier mobile, dont la parole était sûre et fidèle comme l'acier. Il y a dans ce ca-

ractère mille nuances et des couleurs bien tranchées ; les nuances, je ne sais pourquoi, frappent davantage que les couleurs. De ces nuances l'opinion stupide et abusée a formé un kaléidoscope à son usage, qui ne ressemble à rien. Que n'a-t-on pas dit sur l'écrivain qui nous occupe ? que n'a-t-on pas imaginé ? Pour quelques traits vraisemblables, combien ne lui a-t-on pas prêté d'exagérations, et, tranchons le mot, de ridicules ? N'est pas ridicule qui veut à ce prix-là.

N'a pas qui veut des avantages physiques qui résistent au temps et aux orages de la vie.

N'a pas qui veut un esprit assez triomphant pour se faire jouer toute l'année sur nos premiers théâtres.

N'a pas qui veut des manières et une éducation de grand seigneur.

Ces travers tant reprochés à M. de Saint-Georges seraient des qualités dans un autre monde que le nôtre. A présent ce sont des anomalies, des anachronismes ; c'est une satire des façons actuelles, il faut bien qu'on en glose. Les hommes sont débraillés, ils s'habillent comme des cochers en goguette, ils parlent chevaux, ils voient, ils entendent chevaux ; si l'on n'est pas centaure, on n'est pas digne

d'être nommé. Voilà pour la fashion. Prenez la partie de la société qui s'intitule elle-même intelligente, c'est pis encore; on ne parle pas cheval, on parle argot. Le grand mérite, c'est de ressembler le moins possible à ces bourgeois, dont on se moque du matin au soir, et qui ont du bon, néanmoins. Pourvu qu'on boive un nombre respectable de choppes, pourvu qu'on jauge sa boîte de cigares en un temps donné, pourvu qu'on coure les *demoiselles* et qu'on se tienne à la hauteur de leur distinction, on est complet. Quant à la petite bagatelle de la propreté, de la politesse, du savoir-vivre, à quoi bon tout cela? Pourquoi se gêner? Pourquoi traiter les femmes autrement que ses camarades, quand on a obtenu d'elles ce qu'on les croit susceptibles de donner, ou qu'on n'en veut rien obtenir du tout? Bah! la vie est comme le Panthéon de Nadar : chacun défile à son tour, chacun fait la grimace qui lui semble agréable, et quand on a passé : qu'importe! Nous avons créé la philosophie d'estaminet, qui n'a rien de commun avec la philosophie de cabaret de nos grands-pères, celle-là au moins petillait d'esprit et de gaieté. La nôtre n'est que le mépris de ce qui est bien, et ses saillies sont du commérage.

Au milieu de ce monde, M. de Saint-Georges

fait tache, vous le comprendrez : M. de Saint-Georges pommadé, parfumé, tiré à quatre épingles ; M. de Saint-Georges qui sait se présenter dans un salon, qui ne salue pas en magot à ressorts ; M. de Saint-Georges rendant à chacun ce qu'il doit. Il est affecté, dit-on, il ne le paraîtrait pas si les autres n'eussent pas jeté les convenances aux orties. Il a de l'esprit de bonne compagnie, il a le talent du savoir dire, il conte bien, il écrit de très-jolis billets. C'est un petit-maître attardé, en un mot.

Tout ce qui l'entoure lui ressemble. Sa maison est propre, parfumée, élégante. Son appartement, riche et bien orné n'est peut-être pas irréprochable. Les couleurs sont tranchées et un peu criardes ; mais tout y est confortable, tout y respire l'aisance, tout y est *cossu*. Son lit a des rideaux garnis de dentelles, comme celui d'une jolie femme ; sa toilette ressemble à celle d'une marquise du bon temps ; les essences, les saveurs, les pâtes de tous les pays s'y rencontrent et ont leur place marquée : c'est un bouquet. Quand il en sort, on le sent longtemps avant de le voir.

M. de Saint-Georges n'a plus vingt ans, tant pis pour ceux qui s'en aperçoivent ! c'est qu'ils y mettent de l'obstination. En philosophie ai-

mable il fait tout pour le faire oublier aux autres et pour l'oublier lui-même. C'est le plus sage et le meilleur parti. Sa vie est réglée comme doit l'être celle d'un homme qui se respecte beaucoup et qui veut être respecté. Il va dans le monde. Il a des relations dans tous les cercles, il est en même temps recherché dans la société et chez les artistes; ses amis lui restent parce qu'ils l'estiment, et parce que personne mieux que lui ne sait plaindre ceux qui souffrent. Il a des paroles et des regards qui consolent et qui promettent; ce sont les regards qui promettent, je tiens à être clair avant tout. M. de Saint-Georges ne ment jamais que dans ses pièces.

Il reçoit beaucoup de visites : la matinée est prise par les répétitions, l'après-midi par les collaborateurs, puis les demandeurs de billets, pour lesquels il est très-généreux; les quémandeurs de rôles, les chanteurs enroués, les danseuses aspirantes et les premiers sujets. Il accueille les solliciteurs, les connaissances et les importuns avec la même courtoisie. Il est affable; on aime à le regarder; son visage plaît, l'expression en est douce et animée en même temps. Son costume de chambre est ouaté comme sa vie. Rien ne blesse dans ce qui le touche et

dans ce qu'il fait. Il est bienveillant, il encourage les timides. On l'accuse d'avoir une opinion exagérée de lui-même et de ce qu'il fait. Si cela est, au moins se sert-il de cette vanité pour être utile aux autres et les protéger. Cette protection n'est point de celles qui humilient, mais de celles qui appuient, mais de celles qui relèvent. Ce mérite est rare; rien de plus difficile que de savoir protéger.

Quelques-uns prétendent que l'Opéra-Comique a un peu déteint sur le gentilhomme; Comment? pourquoi? je ne saurais vous le dire; c'est, pour mon compte, un reproche que je ne lui ferais point. Jamais M. de Saint-Georges ne s'est mêlé à aucuns tripotages dramatiques; il a toujours pris la chose de haut, même lorsqu'il était intéressé pécuniairement dans un théâtre. Et à ce sujet, justice pleine et entière doit lui être rendue. Directeur de l'Opéra-Comique, à l'époque où l'on jouait dans la salle Ventadour, l'administration fit de mauvaises affaires, non par sa faute, mais par celle des événements. Il avait un ou deux collègues, il prit le malheur pour lui, tout fut payé jusqu'au dernier sou. Sa fortune personnelle y passa; il fut ruiné au point de ne pas conserver le nécessaire. Dans le temps

où nous vivons, bien peu de gens peuvent arborer fière devise :

« Tout est perdu, fors l'honneur. »

M. de Saint-Georges se souvint du nom qu'il porte, il ne voulut permettre à personne de lui jeter une souillure ; il se sacrifia, et, léger comme un étudiant qui commence, il se mit à travailler sans relâche. Il a réussi, tant mieux ! Dieu et les hommes ont fait leur devoir en cette circonstance, nul n'avait plus de droits que lui au succès. Il gagne beaucoup d'argent, tant mieux encore ! il est digne d'être millionnaire. Un honnête homme qui parvient dédommage de vingt fripons qui triomphent. Cet argent qu'il a conquis, il y tient et ne le dépense pas à tort et à travers, et nul ne saurait l'en blâmer.

Il se crée une fortune pour quand la bise sera venue, comme la fourmi. En homme prévoyant, il a étudié la morale de cette fable, lui qui vit au milieu des cigales de tous les genres. Lorsqu'il traite, rien n'y manque. Ses soirées se composent d'éléments hétérogènes, on y voit un échantillon de plusienrs mondes, il fait très-bien les honneurs de chez lui. Son talent pour la prestidigitation lui ferait trouver une

ressource si les théâtres s'écroulaient. Il est d'une adresse merveilleuse, il excelle à *blaguer* le public pour le distraire de ses *ficelles*, il relève ses manches avec un geste tout gracieux, et les Hamilton, les Robert Houdin n'auraient rien à lui apprendre. On s'amuse infiniment chez lui lorsqu'il accorde ce spectacle. Il a de très-bonne musique, cela se comprend, les artistes sont heureux de lui être agréables.

M. de Saint-Georges a des amis; je vous l'ai dit tout à l'heure, s'il protége les autres, il a aussi l'art de se faire protéger. Adroit, fin limier, il ne risque pas de fausses démarches et sait arriver à propos. Il est très-choyé dans les cours étrangères, les rois sont ses correspondants, sa boutonnière et sa cravate s'émaillent de décorations gagnées à la pointe de la plume.

Il en est fier et les porte volontiers, cela fait bien sur un habit noir. L'auteur de *la Magicienne* est toujours habillé le soir; il ne se présenterait pas à l'Opéra ou chez une femme en négligé; il a les bonnes traditions. Il déteste le cigare, ne fume jamais et n'autorise personne à fumer chez lui. Quand on entre dans ce sanctuaire, on se croirait dans un bosquet de roses et d'héliotropes; de bonne foi,

cela ne vaut-il pas mieux? Pourquoi critiquer ce goût et s'obstiner à imposer les nôtres? Nous nous roulons dans le Maryland, laissons nos voisins respirer les tubéreuses. Nous voulons la liberté pour nous et nous la refusons aux autres, cela n'est ni conséquent ni loyal.

M. de Saint-Georges n'entend pas l'amour à notre façon d'à présent. Il a toujours placé les siennes de manière à ce qu'il ne soit pas permis d'en parler. Malgré la position spéciale qu'il occupe, on ne lui a jamais prêté la moindre bonne fortune au théâtre, jamais le moindre scandale ne s'est attaché à son nom. Je ne dis pas qu'il n'ait point été favorisé et plus que d'autres qui le crient sur les toits. Peut-être son valet de chambre pourrait-il déployer une liste aussi longue que celle de don Juan, si toutefois son valet de chambre était dans sa confidence, ce dont je doute.

La discrétion faisait jadis partie de l'éducation d'un homme de bonne compagie, et M. de Saint-Georges a été trop bien élevé pour que cette vertu ne fût pas chez lui la première de toutes. J'ai dit *vertu*, et je le maintiens. Si l'on calculait les malheurs, les fautes, les bouleversements arrivés par suite des indiscrétions, on

rangerait la qualité opposée dans le nombre des vertus cardinales.

Je ne puis donc parler que par suppositions, par à peu près, des fastes de la galanterie de mon héros. Je sais seulement qu'il a montré beaucoup de cœur et de dévouement dans différentes circonstances ; je sais qu'il a été adoré, je sais que, si on racontait le roman intime de cette brillante existence, on y trouverait des pages d'un intérêt saisissant et qui feraient répandre des larmes à nos belles lectrices. Il n'est pas permis d'en dire davantage ; on ne voit que ce qui se montre, et si le caractère, les œuvres des poëtes appartiennent au public, empressé de les connaître, leur vie privée ne peut être crochetée que par des pamphlétaires, lorsque, comme M. de Saint-Georges, ils ont le bon esprit de faire deux parts d'eux-mêmes, celle qu'ils livrent et celle qu'ils conservent : ordinairement celle-là est la meilleure.

M. de Saint-Georges a fait beaucoup de pièces ; il réussit à l'Opéra et aux autres théâtres lyriques ; ses ballets sont cités. Parmi les *libretti* qu'il a mis au jour, les plus jolis sont certainement *l'Eclair*, *l'Ambassadrice* et *les Mousquetaires de la reine*, bien que les reines n'aient

jamais eu de mousquetaires ; mais pour chanter on n'y regarde pas de si près. Il a fait une pièce intitulée *Ludovic*, qu'ou ne joue plus, et qui est un chef-d'œuvre d'esprit et de sentiment. Il est heureux dans le choix de ses musiciens. Presque toutes les partitions de ses poëmes sont charmantes. Il s'entend merveilleusement à la coupe des airs et des duos. Il a souvent des couplets délicieux. La plupart du temps on ne les entend pas. Les artistes diraient n'importe quoi sur leurs roulades ou leurs adagio, que nous ne nous en douterions guère. On sait l'histoire de Sophie Arnould, ayant parié avec le duc de Lauraguais que, dans *Iphigénie*, en présence du roi et de la cour, elle chanterait à pleine voix, en réponse à ces paroles de sa confidente :

Rassurez-vous, belle princesse,
Achille sera votre époux.

Elle paria donc de chanter et de recommencer par deux fois, sans que personne s'en doutât, une petit phrase incidente, dont le dernier mot rime avec *époux* et indiquant que cela lui était très-égal ; je ne me permettrais pas de la répéter, surtout en présence de celui dont nous nous occupons.

Au total, M. de Saint-Georges est parfaitement sympathique à ceux qui demandent à un homme des qualités supérieures, une tenue irréprochable et le respect de lui-même. Ses cheveux toujours et *légitimement* noirs, ses gants sans tache, ses chemises étincelantes, font aboyer les roquets littéraires; laissons-les dire et prenons le bon, l'excellent, partout où nous le rencontrons. D'ailleurs, entre l'excès de l'un et l'excès des autres, le choix est facile : je préfère l'exagération de l'ess-bouquet à celle du bouquet de ces messieurs.

VI

GEORGES SAND

Bien que je n'aie pas le projet de placer dans cette galerie aucun portrait féminin, par des raisons qu'il est facile de comprendre, je ne puis me refuser la satisfaction de parler du plus grand écrivain de notre époque. Son sexe disparaît devant sa célébrité : une étude sur George Sand intéressera tout le monde. C'est une grande figure dans l'histoire de ce temps-ci, c'est un caractère diversement compris et presque toujours mal jugé. L'envie et la passion faussent le point de vue, et pour peindre une personnalité de cette importance, il faut se dégager de toutes préventions, il faut se placer impartialement devant elle et écrire ce que l'on voit.

George Sand est petite, elle est maintenant

un peu engraissée. Ses pieds et ses mains sont des merveilles. Elle est encore presque aussi belle qu'autrefois. Son front, ses yeux surtout, ont conservé leur éclat et leur régularité. L'expression habituelle de son visage est la rêverie; elle ne frappe pas au premier abord; plus on la voit, plus elle plaît. Elle a, quand elle le veut, l'air d'une fort grande dame, et si elle rencontre des gens qui posent, elle sait leur faire respecter la petite-fille du maréchal de Saxe et des comtes de Kœnigsmark. Les deux éléments si opposés dont se compose sa nature se retrouvent jusque dans des détails ; elle est en même temps peuple et aristocratie ; ce n'est pas un de ses côtés les moins curieux.

On a dit beaucoup de mal de madame Sand. Pour la moitié de la France au moins, c'est une sorte d'épouvantail; elle est accusée de mille méfaits, dont le moindre est d'avoir désorganisé les ménages de son temps. On la représente comme une virago, presque toujours vêtue en homme, tenant un fouet ou un fusil à la main, faisant la guerre aux animaux, faute de pouvoir la faire aux gens. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire, l'histoire des célébrités surtout. De plus, madame Sand est une femme, et chaque fois qu'une femme sort du cadre rétréci que nous

imposons à ses pareilles, nous nous croyons permis de la blâmer; nous lui attribuons non-seulement les travers de son sexe, mais ceux du nôtre. Il est défendu d'être supérieur si l'on n'a la barbe et la force pour soi.

Madame Sand est au contraire bonne, douce, facile à vivre, excepté quand les accès de sa maladie de foie lui prêtent un besoin de contradiction invincible. Elle est bienfaisante, elle donne beaucoup dans son village, elle paye un médecin et un apothicaire à l'année pour soigner les paysans. Elle prend au sérieux les idylles de ses livres, elle aime ses Berrichons, qui l'adorent et la vénèrent; elle se plaît bien davantage avec eux qu'à Paris, où on lui fait faire, malgré elle, des exhibitions de sa personne qui la contrarient singulièrement.

Franche comme l'or, loyale, brave et résolue, elle tient plus d'un homme d'honneur que d'une femme sensible, bien qu'elle pleure à un gros mélodrame et qu'elle ait parfois la gaieté naïve d'un enfant. Elle s'amuse de tout; elle veut autour d'elle des physionomies riantes, elle rit aussi aux éclats, et cela d'une bêtise, d'un sot calembour. Dès qu'elle est seule, elle redevient mélancolique; elle a besoin d'être entraînée, elle n'a pas d'initiative, elle est timide,

elle ne sait pas causer, elle n'a pas l'esprit des salons, malgré ou à cause de son génie; on ne citera pas un de ses mots: tout en elle est concentré et réfléchi. Il lui faut une plume et du papier pour qu'elle s'épanche; dans la conversation elle est éteinte. On la retrouve quelquefois, par éclairs, lorsqu'on discute devant elle un sujet qui la touche; elle s'anime et elle se montre éloquente. C'est une exception.

Simple et naturelle, elle n'a pas de vanité d'auteur. Une fois son encrier fermé, elle ne s'occupe plus de ses ouvrages, elle les oublie et ne se soucie plus qu'on lui en parle. Contre l'habitude des gens de lettres, elle est indulgente pour les autres; elle rend justice même aux mérites qui ne lui sont pas sympathiques.

Il est très-difficile de la dominer; elle est énergique et ferme. Cependant ceux qu'elle voit souvent se reflètent sur elle au point de se refléter dans ses livres. Sans s'en apercevoir, elle se laisse influencer par leurs idées, par leurs doctrines, par leurs sentiments; elle écrit pour ainsi dire sous leur dictée occulte; elle donne à ces pensées étrangères la forme admirable dont elle seule a le secret et se les approprie si bien, qu'elle les croit aussi à elle seule.

On a lu dans ses Mémoires l'histoire d'une

personne nommée Ursule, son amie d'enfance; c'est encore son amie d'aujourd'hui. Elle vient travailler à Nohant, car c'est une ouvrière : madame Sand la fait dîner à côté d'elle, elle la traite avec une distinction marquée; c'est presque sa seule liaison parmi les femmes; on en cite à peine deux ou trois autres, Ursule est la première. Elle a beaucoup d'amis hommes, pour lesquels elle est dévouée et très-obligeante; elle ne laisse jamais attendre un service, lorsqu'il lui est possible de le rendre ; elle répond exactement à toutes les lettres.

J'oserai dire que c'est une vertu, par le temps qni court surtout, où l'on ne répond plus qu'aux lettres d'affaires.

George Sand s'occupe de science et de philosophie. L'entomologie, la botanique, la médecine même, lui sont familières. Ce n'est pourtant pas un pédant. La philosophie l'a conduite à ces rêves *utopiques* dont tant de jeunes têtes se sont éprises d'après elle, séduites par ce langage divin, par cette poésie qui découle de sa plume et qui les transporte. Sans le vouloir elle a, je le crains, fait beaucoup de mal à la société ; elle a découvert des plaies cachées, sans indiquer le baume qui pourrait les guérir. Elle a

semé l'inquiétude dans des esprits exaltés qui n'acceptent plus les réalités de la vie, à présent qu'elle leur en a montré l'idéal. Tel est le danger de ces génies novateurs. Ils détruisent, ils abattent, ils ne mettent rien à la place et font naître le doute et l'incertitude, les grands ennemis de notre bonheur en ce monde; ils nous ôtent nos croyances, et avec la foi s'en va souvent l'espoir. Que nous reste-t-il, alors?

Madame Sand fuit le monde : on l'accuse d'être sauvage. Néanmoins, elle reçoit chez elle avec plaisir, on y est fort à son aise; elle déteste la gêne et placerait volontiers sur sa porte la devise de l'abbaye de Thélème : FAY CE QUE VOULDRAS. Quant à elle, elle travaille; le travail est sa récréation assurée. A peine un livre est-il fini, qu'elle en recommence un autre; elle ne se repose jamais. Ses romans l'amènent à écrire tant que les caractères ne sont pas développés; ensuite elle attend avec impatience le moment de tracer le mot *fin*.

Nohant est une maison moderne, bâtie du temps de Louis XVI. La place a été fort mal choisie : au milieu d'un pays charmant, elle n'a pas de vue. L'Indre coule à très-peu de distance. Les habitants du château font des courses sur un bateau qui leur appartient et qui s'appelle

le Mayeux. Un grand jardin anglais bien dessiné sert de promenade à madame Sand; elle en sort rarement, si ce n'est pour se faire conduire en voiture dans les bois dont elle rafolle. L'intérieur de la maison est confortable et élégant, les meubles de très-bon goût. La vie y est excellente, sans profusion et sans recherche. La maîtresse du logis y tient beaucoup, non pour elle, mais pour ses hôtes. Son appartement est rempli de curiosités et de raretés de toutes sortes.

L'existence est douce et agréable à Nohant. Quant à la divinité du lieu, elle n'a pas les habitudes de tout le monde. Elle se lève à une heure : son déjeuner est une tasse de café noir sans sucre. Aussitôt qu'elle l'a pris, elle descend au jardin. Si elle est en train de travailler, elle y reste peu; mais si elle prend une bêche, elle oublie le reste et se met à planter, à couper, à aligner ses allées. Elle adore les fleurs et elle en a de très-belles. Son habitation ressemble à l'arche. C'est d'abord son bichon de la Havane, *Marquis*, il ne la quitte jamais; ses bengalis, ses oiseaux de France, ses poules, auxquelles elle a fait construire un palais; ses vaches, ses chevaux, qu'elle aime toujours, mais qu'elle ne monte plus depuis quelques années.

Elle a même un caprice pour les tortues et en garde une sur sa table de travail.

A peine éveillée, elle fait une cigarette et ne cesse plus de fumer jusqu'à ce qu'elle se couche. Elle aussi s'est laissé envahir par cette funeste habitude, dont la santé et les manières se trouvent si mal. Philippe de Kœnigsmark fumait peut-être en secret; mais assurément la comtesse Aurore ne fumait pas.

Avant le dîner, qui est toujours à six heures, madame Sand s'habille. En ce qui concerne la toilette, le goût de la femme lui manque tout à fait. Elle arrange néanmoins chaque jour gracieusement des fleurs naturelles dans ses cheveux; l'artiste se retrouve dans cette coiffure quotidienne; quant au reste, il n'en faut pas parler. Elle a de beaux bijoux et ne les met pas (elle n'en veut porter que de faux), non plus que des dentelles; elle prétend que c'est absolument la même chose. Elle fait elle-même ses bonnets. Elle fait aussi ses confitures avec un soin minutieux. C'est plus difficile, assure-t-elle, que d'écrire *Valentine* ou *Mauprat*. Elle s'installe à ses fourneaux dans une tenue de circonstance; qui reconnaîtrait *Lélia* une écumoire à la main? Il est arrivé à cet égard une assez drôle d'aventure.

Un monsieur entre, s'approche de cette *Manette* et lui dit d'un ton impérieux :

« Avertissez madame Sand que je demande à la voir, ma bonne.

— Qui êtes-vous, monsieur ? Madame ne reçoit pas.

— Elle me recevra, je la connais beaucoup, je suis un de ses amis.

— Vraiment ?

— Un de ses amis particuliers. Allez donc, vous dis-je, et dépêchez-vous. »

Madame Sand, qui s'était d'abord amusée du quiproquo, se fâcha de l'insistance et surtout de l'assurance impertinente de l'inconnu. Elle lui fit répéter une fois encore qu'il était de ses familiers les plus intimes, et le regardant bien en face, ainsi qu'elle regarde toujours du reste :

« Ce que vous me dites là me paraît étrange, monsieur, répliqua-t-elle, car c'est moi qui suis madame Sand, et je ne me souviens pas d'avoir jamais eu l'honneur de vous voir. »

Il ne chercha même pas à s'excuser, tourna sur ses talons et disparut.

Le dîner est très-gai ordinairement ; l'amphitryon, d'une sobriété spartiate, ne boit que de l'eau, par extraordinaire un peu de vin d'Espagne au dessert. On rentre au salon, elle joue aux dominos ou au bezigue, pendant quelques instants. Ensuite quelqu'un lit tout haut, et elle s'installe à son métier de tapisserie. Elle a des doigts de fée et fait des ouvrages admirables ; elle y met de l'art comme en toutes choses, car elle est essentiellement artiste. Les lectures sont généralement sérieuses ; si ce sont des romans nouveaux, il faut qu'ils occupent la renommée. En fait de romans anciens, c'est Walter Scott ou Cooper. Georges Sand a un grand goût pour les livres et déplore de n'avoir pas le temps de s'y livrer. Elle est passionnée pour la musique ; on en fait beaucoup chez elle; elle est excellente musicienne et même compositeur. A onze heures, elle se retire, monte à sa bibliothèque et travaille toute la nuit, jusqu'à six heures du matin. Sa facilité est extrême ; elle ne corrige rien qu'à une seconde revue ; ce style splendide lui est naturel, elle ne le cherche pas.

Un des plaisirs de Nohant, c'est le théâtre. Il y en a deux : celui des grandes *personnes* et celui des marionnettes. On n'y joue point de pièces ap-

prises, mais des improvisations. Le *scenario* se fait le matin; chacun prend son rôle et le compose à sa façon; on est responsable de son œuvre. Madame Sand ne joue pas bien, et cela se conçoit, puisqu'il lui faut la réflexion et la solitude pour retrouver toute sa valeur. Les marionnettes représentent des drames, des comédies et des ballets. La maîtresse de la maison les habille elle-même à ravir. Les décorations sont très-jolies : celles du petit théâtre surtout, c'est un vrai bijou.

Voilà exactement cette vie de château, dont l'opinion s'est fort préoccupée, dont on a fait tant de contes, plus ou moins fantastiques; j'ai cru qu'on serait bien aise de la connaître telle qu'elle est.

Il est inutile de rien dire des œuvres de madame Sand; son talent est tellement reconnu, qu'on ne songe pas à l'attaquer. Ce que l'on ne saurait croire, c'est que cette femme, si éminemment poétique en prose, n'a jamais su faire un vers. Une seule fois, elle en a composé sur la mort d'un de ses amis; les pensées, les images étaient superbes, la forme était détestable.

Elle fait très-spirituellement des vers en charge, sans se préoccuper de la rime. Combien

l'esprit est capricieux! On a reproché à ses livres de ne pas être *vrais*, et cela peut s'expliquer parce qu'elle est une individualité, une exception, peut-être aussi par les influences dont je vous parlais tout à l'heure. Lisez *André*, lisez *Leone Leoni*, lisez *la Marquise*, n'est-ce pas d'une vérité saisissante? Assurément, peu de femmes se reconnaîtront dans ses héroïnes, même les plus appréciées, surtout dans celles dont les amours déclassées ne sont ni de nos mœurs ni des habitudes du monde. Rappelez-vous ce que je vous ai dit plus haut : George Sand a dans les veines du sang royal et du sang populaire : ceci nous explique tout.

VII

ALPHONSE KARR

Il nous a quittés depuis bien longtemps ; il se tait : à peine si quelques pages nous arrivent pour nous prouver qu'il se souvient de nous ; il a trouvé cette vie dévorante de Paris trop pressée, trop envahissante pour un penseur ; il nous a préféré la nature, je n'oserais pas ajouter qu'il a tort. On ne peut juger les actions, ni la situation des gens qu'en se substituant à leurs idées, à leurs sentiments ; or, comme cela est impossible, acceptons sans les blâmer les positions qu'ils choisissent, et ne perdons pas notre temps à en chercher les motifs.

Alphonse Karr est un des caractères les plus originaux de ce temps ; il réunit tous les contrastes. Quelquefois, son esprit lui ressemble, souvent aussi il a l'air d'appartenir à un autre. Cet esprit se transforme et se multiplie, pour

ainsi dire. Il est gai et brillant, plein d'étincelles comme celui d'un marquis du dix-huitième siècle; il est satirique, observateur, profondément philosophique; il est éclairé et lucide, il est fin, il est incisif. Il a parfois de ces mots inattendus qui pénètrent et surprennent. Ses plaisanteries les plus futiles ont un côté sérieux, il ne rit que superficiellement. Son regard perce ce qu'il voit, il cherche les doublures, il sait que tout homme a son envers qu'il ne montre point, il sait que toute chose a son dessous de cartes; ordinairement il le lit sans épeler.

On se reconnaît dans ses maximes : elles sont tristes parce qu'elles sont vraies.

Vous vous rappelez *les Guêpes*, le plus charmant recueil de ce genre que laissera ce siècle à la postérité. Quelle étude! quelle sûreté de touche! comme il sait dire ce qu'il veut et comme il se fait comprendre en parlant à demi-mot! Il n'est pas méchant, il est *malin*, dans la bonne acception de cet adjectif suranné. Si on l'attaque, il se justifie en attaquant de nouveau. Il est toujours agresseur, il poursuit son adversaire par une logique serrée. Il tient plus à prouver les erreurs des autres qu'à soutenir ses rai-

sonnements. Presque constamment de bon goût, il ne s'en prend aux individus qu'afin de s'en prendre à la société; il critique les gens pour signaler les abus. On peut le relire sans fatigue, parce que ses saillies mêmes donnent à réfléchir. Il ne fait pas de métier, il écrit ce qu'il pense et ce qu'il sent.

Sa philosophie n'est point amère, bien qu'elle soit souvent mélancolique. Il n'en veut pas au genre humain de ses imperfections; il souhaiterait qu'il s'en corrigeât : il l'égratigne et ne l'écorche pas. Il ne croit guère aux autres; il les voit partir gais, souriants, pleins de confiance dans l'avenir, il les suit des yeux, il leur crie :

— Prenez garde!

Il leur montre les écueils, les dangers de la route; il leur signale les péages auxquels il faut se soumettre, et leur indique la façon de ne pas payer double amende. Et cela doucement, sans phrases à perte de vue sur nos douleurs et nos déceptions. Il est aussi simple qu'il est clair.

Alphonse Karr est en même temps un rêveur et un poëte. Les côtés graves et positifs de sa nature cèdent devant cette rêverie poétique qu'entretient en lui le grand spectacle de la nature, auquel il assiste incessamment. Il a placé

toute sa vie dans son jardin, dans ses fleurs, dans ses fruits; il n'est point seul avec cet entourage. Autrefois, c'était l'Océan et ses mille aspects; c'étaient ses dangers mêmes. Après avoir essayé de tout, il est revenu au calme, à la tranquillité d'une existence retirée; le monde ne vaut pas ses regrets, il l'oublie, il ne s'y intéresse plus, il ne cherche plus à l'éclairer; l'expérience l'a rendu non pas misanthrope, mais ermite. Il ne hait ni ne méprise ceux qu'il fuit, il les plaint.

Il s'est choisi une retraite sous le plus beau ciel du monde, à Nice : il s'est entouré de ce qui lui plaît; il a le soleil et la mer, il a des verdures merveilleuses et des fleurs parfumées. Il crée des espèces nouvelles, il invente des pêches et des raisins; c'est à présent son orgueil : il en est plus fier peut-être que de ses ouvrages, comme madame Sand de ses confitures.

Alphonse Karr a l'écorce rude, je vous l'ai dit, ce n'est pas un petit-maître. Son visage est expressif, ses yeux pétillent, sa bouche a un si bon rire qu'on ne s'aperçoit pas qu'elle est grande. Ses mains robustes, ses bras vigoureux ne sont point d'un damoiseau. Il est quelquefois gauche dans les salons, quand il y va; on l'accuse d'être bourru : il est timide, il est préoc-

cupé, il est dédaigneux. Il n'aime pas à se mettre en frais pour des auditeurs intéressés ou inintelligents. L'habit le gêne, il adore l'ampleur de sa blouse de jardinier. Il n'est pas courtisan, il ne saurait faire des courbettes ; il est franc et loyal, il dit et *il fait* ce qu'il pense, sans se soucier du *qu'en dira-t-on*.

Sa conversation est inégale, il ne parle pas à volonté, comme les serinettes dont on presse le le ressort. Il n'est pas dissimulé, au contraire, mais il a de la réserve, et se met très-peu en avant, si on ne l'y pousse. Il est modeste, sans parti pris, parce qu'il ne songe pas à être autrement. Il préfère regarder les autres que de leur servir de point de vue. Il est très-amusant à entendre quand il consent à *se livrer;* il habille si joliment la science, qu'elle devient un plaisir. Comme il raconte ses plantes ! comme il les connaît ! comme il sait leurs habitudes, leurs souffrances et leurs amours ! Il leur prête presque une âme. Lisez le *Voyage autour de mon jardin*. Que de fois il l'a recommencé, ce voyage, et comme il entremêle notre monde avec son petit monde idéal !

Il est bon, il est fidèle à ses affections, il a le cœur aussi solide que le poignet. Son amitié

pour l'excellent Gatayes restera comme celle d'Oreste pour Pylade. Gatayes est son Arbate, il le lui faut pour lui donner la réplique. Lorsqu'il écrivait beaucoup, il avait le soin de laisser quelquefois le public de côté et de s'adresser à cet esprit, qui, depuis l'enfance, est le frère du sien, qui le suit et le devine. Leurs relations sont de celles qui ne se brisent point, si elles se relâchent quelquefois; elles passent dans les habitudes quotidiennes, elles s'incrustent dans l'âme et y demeurent rivées, malgré les tempêtes. On a tant de souvenirs communs!

Alphonse Karr est très-artiste, il comprend l'art comme il comprend la nature; chez lui, c'est une *homogénéité*. Il a peu de fantaisie, bien qu'il soit poëte sans rimes. La poésie, pour lui, est dans l'amour plus que dans aucune autre sensation. Il n'a pas suivi le torrent de la facilité en ce genre. Il aime sérieusement; bien qu'il ait beaucoup souffert, il s'attache. Il n'a jamais été viveur, ce n'est point un homme de soupers et de parties. Lorsque par hasard il s'y fourvoie, il y manque d'initiative. Tout au plus se traîne-t-il à la remorque de gens qui n'ont pas la millième partie de sa valeur, mais qui font plus de bruit. Il déteste le bourdonnement des insectes littéraires, bien qu'il ait fait lui-même les

Guêpes et les *Bourdonnements*. Je commets involontairement un jeu de mots et je vous en demande pardon ; on doit des excuses au lecteur, selon moi, toutes les fois qu'on lui sert cette sotte nourriture. Il n'est pas pardonnable à un homme d'esprit de s'y livrer, s'il ne consent à laisser dire qu'il n'est pas un homme de goût.

Le goût est rare en notre temps ; on pourrait classer les écrivains qui en montrent : Alphonse Karr est du nombre. Il a aussi du tact et de la délicatesse, il a des aperçus dignes d'une femme. On citerait des phrases adorables de ses livres, des phrases qui vous font monter les larmes du cœur aux yeux. Si vous tournez la page, vous y trouverez peut-être une de ces plaisanteries, stigmates du ridicule. Vous en rirez en dépit de vous-même et de la larme si douce de tout à l'heure, tremblante encore à votre paupière. Quel contraste ! Je définirais, je crois, Alphonse Karr ainsi :

Il a de la gaieté dans l'esprit et de la mélancolie dans le cœur. Peut-être cela tient-il au mélange de son sang français et de son sang allemand. Les deux origines se confondent si exactement en lui qu'on ne saurait dire laquelle domine l'autre : elles paraissent à leurs heures.

Élevé par un père grand musicien, avec des musiciens, il en a pris plus qu'on ne pense. Chaque art a sa marque et la laisse indélébile. Les peintres ne ressemblent pas aux chanteurs, ni les chanteurs aux statuaires. Les nuances sont tout à fait distinctes.

On sait l'histoire de son chien Freyschütz et de son ingratitude. Il nous l'a racontée de façon à émouvoir les amis des animaux ; il les aime beaucoup lui-même, comme presque tous ceux qui vivent dans la retraite. Un de mes plus charmants souvenirs est une causerie avec Karr, à sa maison de Sainte-Adresse, par une superbe nuit d'été. Etendu sur le gazon, à côté de moi, les yeux tournés vers les astres, il me raconta mille projets, mille théories philosophiques et progressives, et je l'écoutais avidement. Les heures passaient comme ses rêves, nous atteignîmes minuit sans nous en apercevoir ; on m'attendait depuis longtemps, je l'avais oublié. Il me reconduisit une partie de la route, et au moment de me dire adieu, il me demanda pardon de m'avoir *ennuyé;* il était Allemand, ce jour-là, il me crut trop Parisien pour l'avoir compris.

On dit qu'Aphonse Karr est brusque. Quel-

ques-uns de ses intimes le comparent au paysan du Danube. On lui a beaucoup prêté de torts à une certaine époque de sa vie. Un de ses romans nous éclaire sur ces accusations. On ne peut mettre une telle intelligence dans une boîte faite au hasard; pour l'ajuster à ce petit espace, elle doit être contrainte ou rognée; c'est le lit de Procuste, et un homme de cette taille ne s'y laisse point attacher facilement. Le bonheur tranquille est rarement le partage des êtres supérieurs, ils ont trop de peine à s'appareiller. Leur mission en ce monde est de beaucoup souffrir et de beaucoup faire souffrir les autres. Ils cherchent vainement leur moitié de pomme, selon l'expression de madame de Staël, qui comparait nos âmes à des pommes coupées en deux, jetées dans l'espace, essayant de se réunir et se trompant sans cesse, ce qui est facile à expliquer. A la première vue, rien ne ressemble à une moitié de pomme comme une moitié de pomme, et pourtant! ainsi, rien ne ressemble à une tête pleine comme une tête vide. Le cœur est encore plus aisé à égarer : de là nos erreurs et nos chagrins. La seconde partie de la vie ne s'écoule-t-elle pas à regretter la première?...

VIII

PAUL LACROIX

(Bibliophile Jacob.)

J'ai toujours entendu dire, et l'on répète sans cesse, que les savants sont insupportables, qu'il faut lire leurs ouvrages si l'on a les idées tournées du côté sérieux, qu'il faut les entendre dans leurs chaires ou à leurs cours, mais que l'on doit fuir leur société, pour peu qu'on tienne à l'agrément de la conversation. Ils sont roides, ils sont guindés, ils sont pédants, et veulent avant tout qu'on les écoute. Cela peut être vrai, et je ne le nie pas; pourtant je demande des exceptions en faveur de certains érudits:

Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer.

Je ne vous en nommerai qu'un seul aujourd'hui, c'est le bibliophile Jacob.

Cet homme est une bibliothèque. On dirait plus vite ce qu'il ignore que ce qu'il sait. Vous pouvez lui parler de n'importe quoi, des ouvrages sanscrits et des traditions des Hottentots, il aura des renseignements à vous donner. Il vous dira : « Telle chose se trouve dans tel auteur, à tel volume, à telle page, à la cinquième ligne de telle édition. » Eût-elle trois cents ans, il la dénichera. Il voit les livres à travers les murailles, il les lit en rêve; c'est une faculté toute particulière; il paraît qu'on naît bibliophile comme on naît rôtisseur.

Vous croyez peut-être qu'il est ennuyeux; détrompez-vous. Toute cette science reste cachée sous une causerie pleine de grâce, sous une plaisanterie fine, quoique rarement mordante. Sa voix est une des plus harmonieuses, des plus douces à l'oreille que j'aie entendues. Il pourrait être rabâcheur longtemps sans qu'on s'en aperçût, à cause de cette musique; il aurait moins d'esprit qu'on s'y laisserait prendre. Cet organe est une grande puissance, une grande séduction. On recherche les gens rien que pour le faire parler en pareil cas; n'importe ce qu'ils disent, ils le disent bien, ils plaisent, on est sous le charme tant qu'ils sont là. On ne peut se soustraire à ce magnétisme qu'en s'éloignant.

Si j'étais femme, et que je tinsse à ma vertu, je fuirais ces enjôleurs; on doit avoir bien de la peine à leur résister.

Paul Lacroix est une de ces natures qui intéressent et qui attachent. Il me semble difficile qu'il ait des ennemis. Je ne crois pas qu'il ait jamais fait de mal à personne. Il est bon, il est serviable ; peut-être a-t-il les défauts de ses qualités, comme nous tous. Peut-être cette élasticité d'humeur frise-t-elle la légèreté, peut-être cette indulgence conduit-elle à la faiblesse? Nous ne sommes pas parfaits, trop heureux quand nos imperfections ne nuisent qu'à nous-mêmes. Ce n'est cependant pas une raison pour que la justice nous soit rendue; au contraire. Le monde est fait ainsi, il ne ménage que ce qu'il craint, comme il ne loue que ce qu'on lui montre. La modestie peut être une vertu, mais assurément c'est une sottise. Elle ne nous conduit à rien : on nous prend volontiers au mot sur nous-mêmes, on nous accorde ce que nous savons imposer. L'audace est plus nécessaire pour réussir que le mérite. Si le Bibliophile n'occupe pas dans la pléiade littéraire la place à laquelle il a droit, si le public semble l'oublier, c'est qu'il est modeste, c'est qu'il ne fait pas de bruit au-

tour de son nom. Il travaille énormément dans le silence de son cabinet; il vit retiré à son Arsenal, au milieu de ses bouquins; il fait des recherches prodigieuses et enrichit notre langue d'ouvrages que l'avenir appréciera plus que nous. Nos petits-fils le connaîtront et le citeront parmi les illusions de ce temps-ci; ses opinions feront foi, la postérité lui rendra ce que cette génération lui refuse. Parce qu'il ne publie plus de romans, il est presque rayé des souvenirs de notre époque. Il a bien raison de n'en plus écrire, il y a trop de gens qui s'en mêlent. C'est un déluge, une avalanche : ce qui n'empêche pas éditeurs et auteurs de crier misère. Pourtant les lecteurs ne manquent pas, et la *marchandise* a du débit; il y a en tout ceci un vice quelconque, je ne me charge pas de le trouver. Ne serait-ce point cependant qu'on fait trop de *marchandise* et pas assez de littérature ?

La conversation de Paul Lacroix est des plus variées. Il aborde et effleure tous les sujets, il est profond et il est drôle, il est savant et il est spirituel. Il raconte à merveille, voire même les histoires de magie et de romans ; je ne voudrais pas gager qu'il ne les crût un peu. Il effraye ses auditeurs au point de les empêcher de dormir ;

il a l'air si convaincu de ce qu'il dit! Il a suivi avec beaucoup d'intérêt les révélations de M. Home, il m'a paru qu'il s'en moquait finement : ne serait-ce point comme les poltrons qui chantent lorsqu'ils sont seuls! Il a tant feuilleté de grimoires! il a passé tant de nuits avec le grand et le petit Albert et leurs adhérents! Je le crois aussi un peu sorcier. Il possède des recettes merveilleuses pour conserver la beauté et pour ne pas vieillir. Je ne sais où il les a prises, mais je sais qu'il ne vieillit pas lui-même. Depuis vingt ans il n'a pas gagné un jour. Ses cheveux ont blanchi par-ci par-là, son visage est resté le même. Les rides et les années ne s'y marquent point. Il doit avoir quelques secrets, déterrés dans de vieux couvents, derrière des planches inconnues. Ce ne sont pas ceux qu'il a donnés au public en un petit livre fort bien fait; il ne nous a livré là que du fretin, qui ne nous laisse pas une heure de beauté et de jeunesse de plus. Quelle fortune il pourrait amasser avec un élixir de longue vie, prolongeant la science de plaire jusqu'à la fin de nos jours! On le porterait en triomphe au quartier Bréda et même ailleurs.

Ce censeur, si aimable dans le monde, de-

vient d'une tristesse morne aussitôt qu'il est seul. Toutes les facultés de son imagination sont employées à se créer des chimères noires, à se représenter sa situation sous les couleurs les plus sinistres. Lorsque ces *blue devil* le prennent, il se renferme, il refuse les invitations, à peine voit-il sa famille. Il entasse Pélion sur Ossa dans sa tête et in-folio sur in-folio dans sa chambre. Ses livres seuls l'arrachent à ses idées sombres, il ne vit plus qu'avec eux, jusqu'à ce que le calme et le soleil reparaissent dans son âme et qu'il puisse encore se rejeter dans le tourbillon, en attendant une nouvelle crise. Il prend très à cœur les douleurs de ses amis, elles lui sont presque personnelles. C'est encore une recette trouvée par lui dans ses vieux livres assurément; aujourd'hui l'on n'a plus rien de personnel que soi-même. Je ne crois pas que cette recette lui soit très-demandée et que beaucoup de gens désirent faire usage de ce moyen de ruiner son cœur et sa bourse. On vit longtemps en fermant hermétiquement l'un et l'autre.

Le Bibliophile écrit des lettres charmantes, il en écrit beaucoup; on se demande où il en trouve le temps. Il écrit quelquefois à ses amis, très-

souvent aux femmes dont il est amoureux, encore plus à celles dont il est aimé. Bien qu'il ait été une des colonnes fondamentales du romantisme, il méprise souverainement le genre passionné et romanesque ; il n'admet pas qu'on pleure, qu'on se tourmente, et encore moins qu'on tourmente les autres. Pour lui, l'amour est un fruit charmant à cueillir et à savourer. S'il y trouvait la moindre épine, il le rejetterait. Il faut prendre ce qu'il a de délicieux, se donner mutuellement tous les bonheurs imaginables, mais ne pas faire de ce bonheur un besoin de tous les instants, qui vienne empoisonner les autres plaisirs par la comparaison, et rendre le travail impossible par une préoccupation envahissante. Selon lui, s'aimer c'est se plaire, c'est goûter ensemble des joies très-vives, c'est épuiser de concert les jouissances de toute espèce ; et puis le jour où les heures passent moins vite dans le tête-à-tête, le jour où l'ennui va frapper à la porte, on a le bon goût de s'en apercevoir, on se donne un dernier baiser d'amour, on se donne une première et cordiale poignée de main d'amitié, on emporte un souvenir qu'aucune mauvaise pensée ne peut effleurer, on compte un dévouement de plus, et l'on cherche ailleurs le reste. De cette façon, point de querelles, point

de reproches, point de ces tiraillements qui fatiguent, point de ces mensonges qui nous humilient en face de nous-mêmes. Tout est beau, tout est frais, tout est loyal. On ne trompe pas, on n'est plus trompé; on ne promet que ce que l'on peut tenir, et l'on tient tout ce que l'on promet. La recette est aussi puisée dans les vieux livres, c'est celle de Ninon, c'est

.....La volupté d'Epicure
Et la *sagesse* de Caton.

Je n'y vois qu'un inconvénient. Les Ninon sont rares, et il est difficile de trouver à qui parler en ce genre-là. J'ignore si Paul Lacroix est plus heureux qu'un autre. Je lui ai entendu souvent développer cette théorie; quant à la pratique, lui seul pourrait nous en répondre, et il n'en fera rien.

Paul Lacroix ne va jamais au spectacle, ce qui est étrange pour un homme de lettres. Sa retraite à l'Arsenal le rend plus ermite encore. Cause-t-il donc avec les fantômes qui hantent ces belles galeries, depuis Sully jusqu'à Charles Nodier? Que de choses ils doivent lui dire, et comme je comprends parfaitement qu'il les préfère à nous! Il devrait nous faire part de ces

entretiens : il devrait rentrer dans la carrière qu'il a presque abandonnée, et nous composer quelque ouvrage effrayant, comme *la Danse Macabre*. On aime beaucoup ces terreurs. C'est le moyen d'obtenir *un succès*, si toutefois le succès littéraire est encore de nos mœurs, hors du théâtre. *Les Mousquetaires* ou *les Mystères de Paris* paraîtraient à présent, qu'on en parlerait à peine. La nation la plus spirituelle de l'univers est devenue la plus positive. Grand bien nous fasse ! il me semble néanmoins que nous ne nous amusons guère, et surtout que nous nous amusons mal. Ce serait bien le cas de demander au Bibliophile une dernière recette pour nous amuser mieux. Nos pères ont dû lui laisser surtout ce secret-là.

IX

MADEMOISELLE AUGUSTINE BROHAN

Je m'étais d'abord fait la loi de ne placer dans cette galerie d'autre portrait de femme que celui de George Sand; il me semblait difficile de toucher à ces pastels délicats, et je reculais devant cette tâche. Les observations que j'ai reçues, mes propres réflexions, m'ont convaincu de l'injustice d'une telle exclusion. Les femmes appartiennent, comme nous, à l'histoire d'une époque; elles y jouent souvent des rôles plus importants que les nôtres, car elles nous font agir en restant derrière la toile. Bien que leur influence ait beaucoup diminué en apparence et en général, elle n'en est pas moins réelle; quelques-unes même ont assez d'art pour maintenir, envers et contre tous, la position qu'elles se sont créée en dehors des habitudes et des usages. C'est une curieuse étude que j'aborde en

tremblant ; je serais tenté d'ajouter ici, comme dans les anciens livres :

— Excusez les fautes de l'auteur.

Nous prendrons donc quelques types féminins parmi ceux dont le public s'est le plus occupé et qui pourront lui offrir de l'intérêt. Afin de ne pas nous étendre indéfiniment, nous ne choisirons que les *étoiles*.

Mademoiselle Augustine Brohan est assurément du nombre, nul ne nous blâmera de commencer par elle. Il en est peu d'aussi brillantes et dont les facettes diverses chatoient davantage au regard.

Elle a un de ces esprits que l'on peut montrer à ses amis comme à ses ennemis ; un de ces esprits toujours présents, toujours prêts à la réplique, que rien ne dérange, que rien n'altère, qui savent trouver instantanément le mot de la chose et la chose du mot. Un esprit qui caresse et qui blesse en même temps, suivant que le regard en dirige le trait. Elle sait tout dire juste ainsi que cela doit être dit. Sans calculer ses expressions, elle rencontre du premier coup la bonne et la vraie ; sa physionomie achève avant sa parole.

Une heure de conversation avec elle vous laisse des souvenirs pour toute une journée. Si elle n'a

pas la science d'un bénédictin, elle a celle du monde au plus haut degré. Elle n'ignore rien de ce qui se fait, de ce qui se pense dans les sociétés diverses que ses relations coudoient. Elle juge admirablement les gens, et ne se laisse prendre aux clinquants de toutes sortes que lorsqu'*elle veut* qu'il en soit ainsi. On ne la trompe pas facilement ; son coup d'œil sûr, acéré, devine les intentions sous les flatteries et sous les révérences, sous les brusqueries même et sous les franchises brutales, sorte de masque adopté par des raffinés en dissimulation et que la foule ne cherche jamais à leur ôter ; elle le prend pour leur visage.

La séduction de mademoiselle Brohan est immense, elle s'étend sur tout ce qui l'approche, de près ou de loin ; des personnages graves, dont la profession semblait exclure tout rapprochement avec une servante de Molière, n'ont pu s'y soustraire. Elle les entraîne, elle les retient en dépit d'eux-mêmes, et cela sans que la galanterie soit pour la moindre parcelle dans leurs relations, sans que la vertu la plus pure et la plus scrupuleuse puisse y trouver à redire. Sa maison est une mosaïque où les couleurs se mêlent et se confondent. Elle parle à chacun la langue qui lui convient : sans promettre, sans prendre

un engagement qui l'oblige, elle renvoie satisfaits ceux qui s'adressent à elle, elle leur impose ses idées en semblant accepter les leurs.

Aussi a-t-elle une grande puissance; il est difficile de rien lui refuser. Elle use ordinairement de son crédit en femme qui sait ménager les protégés et les protecteurs. Ceux-ci donnent à cause d'elle, et ceux-là lui attribuent leurs succès, non qu'elle leur impose la reconnaissance, à laquelle elle ne croit pas, car elle est sceptique. L'espèce humaine n'a pour elle de valeur que celle de ses intérêts et de ses plaisirs. Elle mène ses alentours à grandes guides, le fouet en l'air, la rose sur l'oreille, le sourire sur les lèvres et l'esprit en embuscade, toujours armé, toujours prêt à faire feu.

Toute sa personne est en harmonie avec cet esprit. Ce n'est pas une beauté, c'est un charme. Sa taille a de la grâce et de la souplesse; ses dents, qu'elle montre franchement, ont un éclat merveilleux; sa voix, brève, sonore, harmonieuse, la sert admirablement. Elle lance un mot avec la rapidité de la pensée. Lorsqu'elle a de l'embonpoint, elle est ravissante; la maigreur ne lui sied pas. Elle porte à ravir le tablier et la cornette; les robes à queue ne lui sont pas aussi favorables; malgré elle, lors-

qu'elle se déguise en grande dame, ses mains cherchent ses poches; elle est gênée par son éventail, par ses pierreries ; une croix à la Jeannette, un bout de ruban à rouler dans ses doigts, lui conviennent mieux, au théâtre, bien entendu.

Son talent a beaucoup gagné depuis quelques années, depuis qu'elle a repris son emploi, sans chercher à en sortir. La nature lui a prodigué tous les dons propres à ce personnage de convention, le premier peut-être de l'ancienne comédie. Son geste est si prompt, sa parole si vive, son œil si piquant! On la préfère dans les soubrettes de Marivaux. Suivant les critiques, elle manque de rondeur, elle a trop de finesse et de coquetterie; la toile bise et la bure ne l'habillent pas bien ; il lui faut la gaze et le taffetas.

Ce reproche ne me semble pas fondé : certes, mademoiselle Brohan n'est ni brutale, ni grossière, mais elle est toujours simple; elle ne se pose point, elle ne cherche pas ses effets; je jurerais qu'elle ne les travaille guère, car elle ne joue jamais le même rôle de la même façon ; elle s'inspire du moment. Ses mouvements, ses inflexions de voix ne sont pas stéréotypés comme ceux de certains artistes; elle est inégale, j'en

conviens, et ce défaut est la marque d'une qualité inappréciable : le naturel. Il n'est pas absolument nécessaire que Martine ou Flipote soient de robustes commères, aux appas volumineux, aux mâles accents. Une fille d'un aspect délicat peut être niaise, malapprise, ignorante ; mademoiselle Augustine Brohan a toute la rudesse d'une campagnarde. Quand elle veut, elle devient sotte et gauche. Comme elle rit délicieusement dans Nicole, par exemple ! elle ne montre de son esprit que ce qu'il en faut pour la pensée de Molière ; elle ne se moque pas de la folie de son maître autrement que ne s'en moquerait une servante à qui son bon sens sert de guide. Elle n'a point étudié ces nuances, elle les sent.

Quant au marivaudage, elle y excelle. Elle est là dans son élément. C'est la soubrette au pied leste, à l'œil mutin, aux allures provoquantes, volant à ses maîtresses les hommages les plus délicats, écrémant son cercle et ne prenant des gentilshommes que ce qui convient à sa condition. Son tact est parfait ; elle ne se laisse pas manquer, mais elle ne les manque pas non plus. Ils viennent où elle les amène, pas plus loin, pas plus près ; si elle guigne une dot ou un secret, on est certain qu'elle les ob-

tiendra. Elle entre dans les intentions de l'auteur comme si elle avait reçu ses confidences; elle n'a pas besoin de rien souligner.

En résumé, mademoiselle Augustine Brohan est une des actrices les plus complètes que nous ayons : il ne lui reste plus guère à acquérir, et si cela lui plaît, il ne lui restera plus rien du tout.

Je le disais l'autre jour, la modestie est une sottise, dans les arts surtout ; une vérité plus incontestable encore, c'est que la bonté absolue est une duperie. Les bons sont perpétuellement les victimes de ceux qui sont moins bons qu'eux, et de ceux qui ne le sont pas du tout. On ne leur sait pas gré de ce qu'ils font, sous prétexte que c'est leur habitude et qu'ils ne pourraient pas faire autrement ; mais on les querelle si une fois ils manquent à ce qu'on attendait d'eux. Ils ne retirent aucun bénéfice de leur dévouement, on ne les en aime pas plus : l'habitude est prise de les voir ainsi.

Au contraire, si une personne, plus avare de son cœur et de ses services, veut bien vous porter de l'intérêt ou chercher à vous être utile, c'est une douce surprise, et on est d'autant plus heureux que c'est inattendu, d'autant plus re-

connaissant que c'est plus rare. L'amour-propre s'en mêle, et on se persuade aisément qu'on ne doit qu'à son propre mérite une distinction flatteuse. Comment s'acquitter avec l'ami perspicace qui découvre ce que vous valez et qui vous prouve qu'il l'a découvert? On ne saurait trop le chérir, le prôner; on le divinise.

Mademoiselle Brohan a trop d'adresse pour n'avoir pas reconnu ce fait et pour ne pas en tirer parti. Elle n'est point banale, il s'en faut. Ce n'est pas un de ces cœurs imbéciles ouverts aux premières compassions venues, aux premières affections qui se présentent. Elle trie ses bienfaits et ses tendresses. Elle sait se défendre, elle sait attaquer, tout cela habilement et avec bonne grâce; ses jolis ongles font patte de velours et sortent en chattemite au moment voulu. Qui s'y frotte s'y pique!

Notre fine soubrette n'est pas seulement une comédienne de haute portée, elle est encore auteur à ses moments perdus. Elle a fait des proverbes et de petites comédies pleines de grâce. Elle prétend ne pas aimer le théâtre; elle veut se donner aux lettres, lorsqu'il lui sera permis de le quitter. Le théâtre ne perdrait pas tout.

C'est une femme pleine de courage que mademoiselle Augustine, d'un courage moral bien

rare. Menacée d'un affreux malheur, de la perte de ses beaux yeux, elle en parlait avec une philosophie et une résignation admirables. Elle a dans son salon le portrait de madame du Deffand.

— Je serai ainsi, disait-elle, et je me consolerai en m'entourant d'esprit, comme elle a fait.

Elle n'aura pas à chercher de consolations maintenant : les inquiétudes sont à peu près dissipées.

Augustine est généreuse, elle a doté ses deux sœurs cadettes et aidé plusieurs membres de sa famille. C'est un de ces caractères qui attirent les natures faibles, ainsi que la poule attire ses poussins. Il pleut quelquefois des coups de bec, mais les ailes s'étendent sur eux néanmoins.

Elle change de logement tous les six mois. Après avoir ouaté son nid, après l'avoir entouré de fleurs, caché sous des feuillages, le printemps arrive, le soleil brille, les zéphirs embaumés apportent des parfums inconnus, elle va chanter ailleurs, elle se transporte en d'autres bosquets où elle se croira mieux établie, jusqu'à ce qu'un nouveau tourbillon l'emporte. Elle a beaucoup de goût, elle tire un merveilleux parti des maisons qu'elle arrange. Ceux qui y vien-



nent après elle lui doivent des remercîments, et les propriétaires lui doivent des couronnes. Elle reçoit parfaitement : ses matinées et ses soirées sont célèbres, on y rencontre toutes les sommités artistiques et littéraires, quantité de gens du monde.

Elle est encore en train de déménager ; elle quitte les régions lointaines pour la place Vendôme. Espérons qu'elle y restera.

X

LE COMTE ALFRED DE VIGNY

Parmi les figures remarquables de ce temps-ci, M. de Vigny est certainement une des plus sympathiques. Il y a en lui un parfum des anciens jours, un reflet de chevalerie qui séduit et qui attache : en admirant le poëte, on estime l'homme ; c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui.

A l'époque heureuse où l'on se passionnait pour la littérature, le comte de Vigny marcha au premier rang de la phalange dont Victor Hugo était le chef. *Cinq-Mars*, bien qu'il fût loin des exagérations de cette école, sortait de la route battue ; c'était une innovation : il donnait au roman historique une physionomie nouvelle. La couleur locale, la vérité poétisée des événements, jointes à un style correct et élégant,

laissaient en arrière ceux qui s'étaient essayés en ce genre. A dater de ce moment, la place du comte Alfred fut conquise ; il l'a toujours conservée depuis, et, malgré son silence trop prolongé, il l'occupe encore : nul ne l'en dépossédera.

Il commença par être officier de la garde royale après la Restauration ; ni son penchant ni son éducation ne le poussaient vers l'état militaire. Elevé par une mère très-instruite, dont le talent comme peintre eût été célèbre sans sa grande modestie, il aimait l'étude et s'y livrait avec passion, mais sans bruit, sans éclat, comme il fait tout. L'influence d'une femme intelligente s'étendit sur sa carrière; son talent en prit une couleur plus douce, mieux sentie ; elle effaça les aspérités et inspira à son fils ces sentiments élevés, ces élans généreux qui se retrouvent à chaque page de ses livres.

M. de Vigny quitta promptement le service, il ne pouvait s'y astreindre ; au lieu de se rendre au terrain de manœuvres, il courait les bois et les prairies, rêvant déjà et s'inquiétant peu des plaisanteries de ses camarades, qui ne le comprenaient pas.

En 1827, *Cinq-Mars* parut. Je viens de dire

l'effet qu'il produisit. La bonne compagnie surtout se l'arracha, et son succès fut immense. Un roman chaste, intéressant, éminemment remarquable sous tous les rapports, ne pouvait manquer de séduire cette société oisive et élégante ; on ne se préoccupait pas, comme aujourd'hui, de la Bourse et de la politique ; on avait le temps de lire et de juger ; on se querellait sérieusement pour les œuvres d'esprit, on prenait un parti pour ou contre, et l'on discutait en raisonnant son opinion. Aujourd'hui, nous n'en avons pas le temps.

M. de Buffon a dit : « Le style, c'est l'homme ; » quelques écrivains modernes repoussent cette théorie : elle est parfaitement juste en ce qui concerne le comte Alfred de Vigny. On l'a toujours appelé Alfred dans sa famille et dans le monde ; cependant, son premier nom est Emmanuel. Je regrette pour lui ce nom biblique ; il lui aurait mieux été, ce me semble. Son style, c'est lui ; en le lisant, on le connaît. Gracieux, affable, bienveillant, d'une distinction suprême, gentilhomme jusqu'au bout des ongles, un peu froid peut-être, un peu concentré, un peu contenu, il plaît, il attache, il n'enthousiasme pas. On n'y peut rien reprendre, mais on n'y trouve ni l'exaltation ni les écarts d'une vie fougueuse

d'une âme brûlante; c'est moins la sensation que la pensée, c'est l'esprit et la tête plutôt que la passion. Tout est réfléchi, tout est pesé; on ne dépasse pas les bornes d'une émotion douce et pénétrante. Souvent les larmes viennent aux yeux, mais l'impression n'a rien de pénible, d'imprévu. *Chatterton*, cette peinture idéalisée des souffrances d'un poëte, devait à madame Dorval ses palpitations et ses déchirements; la reprise l'a bien prouvé.

M. de Vigny est obligeant, il est bon, il a le désir de plaire et d'être utile; ceux qui l'entourent lui sont dévoués. Il vit dans un petit cercle, il fuit le monde qui s'obstine à le chercher; il cache sa vie, toute à l'intimité, à la famille, à l'étude, nous l'espérons du moins, il ne peut avoir dit son dernier mot. Il est reconnaissant, il conserve religieusement les souvenirs enfuis, et toutes ses idoles restent debout dans leur temple. Par ce temps d'iconoclastes, ce n'est pas un petit mérite.

Il travaille beaucoup ce qu'il fait, on le voit. Cette correction, cette expression juste et toujours heureuse, ne viennent instantanément qu'à des esprits prime-sautiers, à des imaginations volcaniques, et M. de Vigny n'est point de

ceux-là. L'improvisation est rare chez lui ; il ne s'y livre pas, il corrige. Bien qu'il soit très-poëte, il ne suit pas la muse, il la conduit, il la domine, il lui impose ses lois; il est plus sage qu'elle enfin.

Sa conversation a peu de saillies, pourtant elle est pleine de grâce et d'un goût exquis. Il raconte à merveille, même les choses gaies ; il ne rit pas, il ne fait pas rire bruyamment. Sa causerie est tellement attrayante qu'on reste, pour ainsi dire, suspendu à sa parole en l'écoutant. Il aborde volontiers les sujets sérieux ; il ne dispute pas, il discute quelquefois, toujours avec une extrême politesse. Il aime à dire des choses obligeantes et n'en perd jamais l'occasion. Son jugement est sain, il voit les choses sous un aspect juste. Il est plein d'indulgence, et n'envie à personne ni la gloire ni les triomphes. Il suit assidûment le mouvement des lettres sans se mêler à la vie active. On le voit peu, il va à l'Académie comme à un devoir ; hors de là, on ne le rencontre guère nulle part.

Son existence est d'une régularité méthodique. Il sort tous les jours à la même heure, se promène ordinairement seul ; sa préoccupation intérieure est telle, qu'il ne voit rien autour de lui ; il passerait auprès de son meilleur ami sans

l'apercevoir. Il marche les yeux baissés, songeant, pensant, comme un rêveur qu'il est. Ce monde-ci n'est pas si beau qu'on ne cherche à en sortir, au moins par l'imagination, cette fée aux doux mirages.

M. de Vigny déjeune seul; il dîne en famille, sans aucun étranger, et n'accepte ancune invitation. Il va très-rarement au spectacle, pas du tout dans les salons; il a chaque soir quelques personnes chez lui; on prend le thé et l'on cause. Ce sont en général des Anglais, compatriotes de madame de Vigny. On y voit peu de gens de lettres, et ceux-là sont de vieilles connaissances.

Le comte Alfred est pour ainsi dire immatériel; nul ne l'a vu manger, excepté les intimes de la table à thé, si l'on appelle un repas cette boisson parfumée et ces gâteaux impalpables. Est-ce un système? je l'ignore; mais c'est un fait déjà remarqué par ceux qui ont vécu assidument auprès de l'auteur du *Docteur noir*. Il a bien quelques droits à se rapprocher des anges, car il ne ressemble point aux hommes ordinaires. Ses traits pleins de finesse et de suavité, ses longs cheveux blonds, son regard placide et calme, lui donnaient dans sa jeunesse une vague similitude avec l'apôtre bien-aimé du Christ. Il n'a pas changé, il est encore presque comme à vingt-

cinq ans, c'est une véritable merveille; le temps semble l'avoir oublié.

Incapable de faire le moindre mal à qui que ce soit, il a rendu beaucoup de services; il est ami chaud et rival généreux. Son caractère est plein de noblesse, sa nature pleine de grandeur. Lorsqu'on a lu ses ouvrages, on ne le voudrait pas autrement qu'il n'est; c'est rare. On fait un piédestal à un écrivain favori, on lui élève une statue qu'on pare des enchantements de son génie, on lui prête ce qu'on lui désire, et souvent le dieu, vu de près, dépouille un à un les beaux vêtements de pourpre dont on l'avait couvert. Il reste sans prestige et sans auréole; ce n'est plus qu'une illusion évanouie, un prestige décoloré.

Le talent de M. de Vigny n'a jamais été et ne sera jamais populaire dans la force du mot. Il s'adresse aux esprits élevés, aux lecteurs d'élite; son élégance et sa correction ne rachètent pas, pour le vulgaire, le reproche de froideur qu'on lui a souvent adressé. Les palais accoutumés au poivre et au piment perdent de leur délicatesse, ils ne sentent pas les fins aromes des mets recherchés. On a mis longtemps la littérature au régime des hauts goûts, on cherche à l'y remettre encore : on nous sert des

assassinats, des crimes, des horreurs à faire dresser les cheveux, et c'est là ce que préfère le public, c'est là ce qu'il demande. Le diable, les sorciers et les revenants ont repris possession de leur empire, le sang coule à flots dans les feuilletons, la terreur est à l'ordre du jour; il ne s'agit plus de frapper juste, mais de frapper fort; grand bien leur fasse! Quant à moi, je choisirais autre chose, si j'avais à choisir.

XI

ROGER DE BEAUVOIR

J'éprouve un étrange embarras en songeant à ce que je vais écrire. Ceux qui connaissent M. de Beauvoir le comprendront parfaitement. Si j'avais été appelé, il y a vingt ans, à tracer ce portrait, de quelles broderies éclatantes, de quelles paillettes j'aurais orné mon cadre pour le rendre digne du modèle! tandis qu'à présent quel deuil et quelle désolation! Je ne vois qu'un parti à prendre, c'est de faire comme j'aurais fait il y a vingt ans, c'est de nous rajeunir tous de ces vingt années.

Je vais vous représenter Roger tel qu'il était alors, tel qu'il doit rester dans la mémoire de ceux qui l'ont connu et dans les tablettes élégantes et artistiques de notre époque.

Qu'il était charmant! qu'il avait un beau visage, un esprit délicieux! qu'il était coquettement fou, excentrique! qu'il faisait de jolis vers et qu'il donnait de jolis soupers! C'était en

même temps Anacréon et Mécène. Il écrivait des romans et il encourageait les arts. Son antichambre était remplie chaque matin d'une foule d'auteurs sans libraires, de peintres sans ateliers, qu'il recevait à son petit lever, auxquels il offrait une côtelette et du vin de Champagne, et qui publiaient, en sortant de chez lui, qu'il avait un talent enchanteur. On le répéta par les mille trompettes de la presse, on l'imprima tant que le public le crut et que, si Roger le voulait, il le croirait encore. Ce fut ainsi qu'avec un seul livre, l'*Ecolier de Cluny*, il se fit une réputation que bien d'autres attendent en vain toute leur vie.

En ce temps, Roger avait trente mille livres de rentes, un tilbury, un groom, des chevaux. On le remarquait partout à cause de sa splendide chevelure noire, de sa physionomie pleine d'expression et du bruit qu'il faisait autour de lui. Il portait des gilets et des robes de chambre dorés, il changeait au moins trois fois de toilette en vingt-quatre heures, il mettait quatre paires de gants paille par jour. Il ne manquait pas une représentation de l'Opéra, courant des coulisses à la salle pour se faire voir et chercher quelque aventure. Il entrait dans la soirée à tous les théâtres, où il avait au moins une ga-

lanterie ébauchée; il dînait au café de Paris, au café Anglais ou au Rocher de Cancale, en joyeuse compagnie, ce qui ne l'empêchait pas d'y souper encore. C'était enfin une vie étourdissante, à tuer un Hercule, et, si vous y joignez le travail, à hébéter le plus solide jouteur. Il résistait à tout. Il passait les nuits, et quelles nuits? des nuits blanches, comme madame la duchesse du Maine, sans se refuser aucune des façons différentes de les passer. Il dormait le jour, puis il paraissait sur les deux heures prêt à recommencer, avec la même verve, le même entrain, sans que la moindre ride se dessinât sur son visage et dans sa gaieté.

Il habitait, rue de la Paix, un appartement fabuleux. Sa chambre à coucher, sévèrement meublée en chêne sculpté et en velours noir, renfermait des reliques *authentiques* du passé et d'autres, en plus grand nombre, sur lesquelles il composait des histoires des Mille et une Nuits. Son salon Louis XV, éblouissant de dorures, de lampas, de glaces, véritable exhibition de porcelaines, de cristaux, de curiosités de toutes sortes, était son cénacle; il ne semblait pas devoir vivre ailleurs.

L'odyssée de sa vie intime serait une des choses les plus curieuses de ce temps-ci. Il avait

un domestique nommé Frédéric, successeur en même temps de Léporello et de Scapin, acceptant, lui et son maître, au sérieux, et continuant de bonne foi, sans y tâcher, la longue dynastie des valets de théâtre. Il prenait des deux mains, mentait à dire d'experts, excellait dans l'art d'ouvrir et de fermer les portes à propos, et connaissait d'un bout à l'autre les mystères du logis. Ce n'était pas la partie difficile de son rôle : Roger n'a rien de secret pour ses amis et pour le public. Quoi qu'il fasse, il faut que chacun en soit instruit. Il a même éprouvé à une autre époque le besoin d'afficher et de signer aux quatre coins des journaux ce qu'ordinairement on garde pour soi, même quand on ne s'en soucie guère. Tous les mois, il imprimait le fait, afin qu'on ne l'oubliât pas. Il n'y a jamais rien eu de grave chez lui, même le malheur. Il se jetterait par la fenêtre qu'il trouverait moyen de faire rire les assistants par une gambade inattendue. Aussi on le traite comme un bibelot fantastique, comme une machine à paroles très-amusante, lorsque le ressort ne marche pas sans relâche. Il a beaucoup de camarades, des compagnons de plaisir, et cela a toujours été ainsi depuis longtemps. On le quitte sans rancune et sans regret ; on ne peut lui en vouloir,

C'est un enfant gâté dans toute la force du terme, volontaire, personnel, entêté, mutin et drôle ! mais drôle à dérider un fakir. Incapable de faire sciemment du mal à personne, il a le fond du cœur bon, il s'attendrit volontiers. Son imagination est d'une puissance invincible, elle lui donne des impressions factices dont il souffre tout autant que s'il les éprouvait. Quand arrive le moment de l'action, la scène change, il rentre dans la vérité, il redevient lui-même, quitte ses habits d'emprunt et regarde les événements avec une lucidité qu'on n'attendrait pas de son étourderie. Il entend ses intérêts, il les discute et les sauvegarde aussi bien qu'un vieux procureur. Il est en même temps calculateur et prodigue. Il ne sait pas, même une plume à la main, que trois et trois font six, et il renferme sous dix clefs ce qu'il ne jette pas aux vents de ses caprices.

Il n'ignore pas qu'on le traite légèrement et il en abuse. C'est un bon prétexte. S'il engage des gens à dîner ou à déjeuner, et qu'il ne lui convienne plus de les recevoir, il s'en va tranquillement ailleurs, sans laisser une excuse. Les convives ne trouvent que Frédéric, qui prend son air innocent et répond à ceux qui se plaignent :

— Monsieur l'a *oublié* apparemment, car il ne m'en a rien dit ; il vient de sortir.

Ailleurs on se fâcherait, on sort de chez lui souriant à moitié, et si l'on rencontre un compagnon d'infortune, on lui dit :

— Ce fou de Roger nous a *oubliés*, allons manger un *tournedos* au café Anglais.

Il ne vous a point *oubliés*, il a eu mieux à faire, ou bien il a réfléchi qu'il avait invité trop de monde et que cela lui coûterait trop cher. A l'abri de la réputation qu'il s'est *imposée*, il se passe et on lui passe ces petites impolitesses, ces incroyables dédains du savoir-vivre, afin de ne se gêner en rien et de ne se refuser aucunes jouissances. Il s'établit carrément dans la vie, fait sa place avec ses larges épaules et ses poings nerveux ; tant pis pour ceux qui l'approchent si cette place empiète sur la leur ! il la tient bien, il ne la lâchera pas, et il saura encore les amener à le plaindre, s'il les dérange.

On ferait un ana de ses drôleries. Je suis très-sobre d'anecdotes, je ne puis cependant m'empêcher de vous dire une des aventures de cette existence sans pareille dans les fastes de la réalité. Je ne choisis pas, je prends celle qui me vient la première à la mémoire. Pour peindre Roger, il faut montrer ce dont il est capable.

Il était alors en liaison avec une des plus charmantes actrices du boulevard. Elle jouait chaque soir au moins cinq actes de mélodrame, elle en répétait autant le matin ; en rentrant du théâtre, après avoir mangé à la hâte, le repos était pour elle de première nécessité. Ils se disputaient sans cesse parce qu'elle refusait les joyeux soupers que Roger adorait au contraire. Elle fermait sa porte, et défendait à son portier de lui ouvrir s'il venait à heure indue.

Une nuit, il était dans le monde, à un fort beau bal. L'idée lui surgit d'aller chez mademoiselle X*** pour la conduire à un de ses cabarets favoris ; il demande sa voiture et se fait conduire chez elle, rue des Petits-Champs, et, par une de ses idées inexplicables, renvoie le véhicule ; puis il frappe, il sonne à tour de bras. Le cerbère ne bouge pas. Il crie, il appelle, il fait un bruit épouvantable ; excitant sa fantaisie par le silence universel, il en vint à un tel point que la jeune première, impatientée, ouvrit sa fenêtre, parut à son balcon et lui administra une morale, d'abord à peu près douce, puis furieuse, et qui se termina par un pot de fleurs qu'elle lui jeta sur la tête, sans l'atteindre, en manière de péroraison. Roger était en tenue des plus élégantes, linge sans tache, habit noir, pantalon collant et

bas de soie à jours. A l'aspect du projectile, il pousse un cri épouvantable et se laisse tomber tout de son long dans le ruisseau plein de boue (les ruisseaux étaient encore au milieu de la rue). Il se plaint, il gémit, il assure qu'il a la jambe cassée et qu'il ne peut se relever. La comédienne sait qu'il joue mieux qu'elle la comédie, elle ne croit pas à ses blessures et continue à le maudire ; c'était un spectacle à appeler les voisins à la fenêtre, si l'on n'eût été au mois de janvier.

Tout à coup des pas réguliers se font entendre; la patrouille s'avance, et le caporal, qui marche le premier, s'arrête devant cet homme étendu dans la crotte et poussant des gémissements. Il croit à un assassinat et s'empresse auprès de la victime.

Comme il fit mine de le toucher, Roger hurla, puis il reprit d'une voix mourante :

— Ne m'approchez pas, j'ai la jambe cassée. Cette femme que vous voyez là-haut m'a lapidé avec des rosiers et des camellias. Je suis bien malade.

— Ne le croyez pas, disait l'autre du haut de sa tour, comme madame Marlborough ; il se moque de vous.

— La misérable! elle me raille et me calomnie.

Caporal, vous en ferez votre rapport ; vous avez un cœur honnête, et vous me vengerez de cette tigresse.

— Mais, monsieur, vous ne pouvez rester là, reprenait le caporal en se grattant la tête, et fort embarrassé ; c'était un cas unique de mémoire du caporal ; — il vous faut du secours !

— Ah ! certes, il m'en faut. Et la voix devenait de plus en plus mourante. Réveillez le pharmacien en face, qu'il mette le premier appareil ; je sens que je m'en vas.

Vous voyez d'ici le duo : mademoiselle X*** chantant ses imprécations en haute-contre à son balcon ; Roger murmurant *sotto voce* les dernières plaintes de l'agonie. Le soldat français est sensible, on le sait ; la patrouille adopta le parti de l'opprimé, et voilà les cinq crosses de fusil attaquant la boutique de M. Fleurant, qui accourut en bonnet de nuit, avec des lumières, des bandes, des baumes et des lancettes ; il essaya de soulever le membre brisé, le blessé réitéra ses cris d'hurlubière.

— Laissez-moi ! quelle torture ! je ne veux pas ! Qu'on me reporte chez moi ! je me meurs !

Il en fit tant qu'on ne put s'assurer du fait, et qu'il attendrit même le cœur de l'apothicaire, et lui arracha cette phrase pleine de sentiment :

— Pauvre jeune homme! c'est dommage, il est si bien mis!

Le patient étalait dans le ruisseau un de ses gilets d'or, une de ses chemises brodées, un habit neuf. Qui donc eût supposé qu'il était là pour son plaisir! Après un conciliabule entre la force armée et le praticien charitable, on alla chercher une civière et un matelas; avec des précautions infinies on y déposa le malheureux, dont les douleurs eussent arraché des larmes à tout autre qu'à une barbare comme mademoiselle X***. Le cortége se mit en marche; chaque pas était marqué par un gémissement. Enfin on arrive, on éveille le portier, tout épouvanté de cet accident, jurant qu'il l'avait prévu, et que cet étourneau devait finir ainsi. Les portes sont ouvertes; on entre, on s'approche de l'escalier; là, Roger fait un mouvement inattendu, saute à bas de son brancard, grimpe chez lui quatre à quatre, en jetant pour adieu aux spectateurs stupéfaits :

— Merci! le portier va vous donner à boire.

La garde resta immobile de surprise; le portier, que l'expérience rendait prudent, les pria de détaler, parce qu'il avait envie de dormir, et n'obéit pas à l'ordre dangereux qu'il avait reçu. On ne parla que de cette plaisanterie pendant

quinze jours dans les postes et dans les théâtres de Paris. Voilà une des mille facettes des amours de Roger.

Les amours de Roger! quelle procession! quelle danse macabre! Qui se chargerait de les décrire! Excepté un, ils furent tous pris dans la joyeuse cohorte des plaisirs faciles; il serait très-embarrassé lui-même d'en donner la liste. Il a épousé plus tard une très-jolie et très-spirituelle femme; ce fut la plus grande faute de leur vie à tous les deux.

Roger est essentiellement poëte, c'est la qualité transcendante de son talent : il a fait le *Chevalier de Saint-Georges*, roman et pièce très-remarquables. Son esprit est une fusée perpétuelle; il déraisonne de la façon la plus surprenante. Il boit du vin de Champagne qu'il dépense en causeries merveilleuses, pourvu que l'on n'y cherche pas le sens commun.

Je vous l'ai dit, il y a vingt ans de cela!

XII

MÉRY

Il est certaines choses passées à l'état d'habitude, j'oserai dire *rengaîne*. Ce mot bohème rend, mieux que tout autre, ma pensée ; je vous demande pardon de l'employer, mais il est juste et j'en fais mon profit. Ainsi, lorsqu'on parle de Méry, deux phrases arrivent immédiatement à la suite l'une de l'autre :

— Qu'il a de l'esprit ! qu'il est amusant !

— Il a toujours froid, il porte un manteau au mois de juillet.

Ceci décidé, on s'arrête. Il semble que ce charmant poëte ne soit au monde que pour divertir ceux qui l'écoutent, ou bien pour se poser en excentrique devant la foule. Ce serait, à les entendre, un bouffon spirituel et gelé, voilà tout.

Et, cependant, combien ils se trompent ! que d'observations à faire sur ce caractère multiple !

quelle étude intéressante! que d'originalité naturelle et non cherchée!

Méry a tout à la fois les qualités et les défauts de ses pareils ; il a en outre un de ces cœurs pleins de tendresse et d'illusions que les déceptions ne corrigent point. Il restera jeune sous ce rapport jusqu'à la fin. Il ne le montre que le moins qu'il peut, ou plutôt il croit ne pas le montrer : les poëtes sont beaucoup de la famille des autruches. Ainsi il assistera sans émotion apparente au départ d'un de ses amis, puis il ira attendre la voiture au coin de quelque ruelle écartée afin de la voir encore, et ses larmes couleront sans qu'il songe à les essuyer.

Ses amis, ce sont ses fétiches. Lui, si doux d'ordinaire, il devient un lion lorsqu'on les attaque ; il s'emporte, il se livre à sa fougue marseillaise, et Dieu sait les arguments qu'il trouve pour les défendre. Il met toutes colères dehors ; c'est un rude jouteur dans cette croisade ; il veut avoir le dernier mot.

Méry est serviable jusqu'à la ténacité. Il y a mille traits de lui en ce genre qu'on ignore. Ainsi, voulant un jour prêter à quelqu'un l'ar-

gent qu'il n'avait pas, il réclama une avance à un journal. Les bureaux étaient fermés, le caissier n'avait d'autre clef que celle de sa caisse, et les garçons couraient les champs. Méry ne se laissa pas décourager pour si peu ; il fit dresser une échelle contre une fenêtre dans la cour, et le payeur, entraîné par ses prières, consentit à entrer par cette voie aérienne, après avoir cassé un carreau. L'escalade accomplie, notre poëte se sauve, heureux comme un homme qui sait obliger, et s'en va retrouver le patient à qui cet argent tombe dans la poche comme la manne dans le désert.

Son humeur est d'une égalité et d'une gaieté inaltérables. Il prend la vie comme elle vient, les hommes comme ils sont. Il n'a pas le côté rêveur et mélancolique de la poésie, à moins qu'il ne soit amoureux, ce qui lui arrive souvent ; je devrais dire toujours. Alors il inonde de vers l'objet de sa flamme ; il en fait sur tout ce qui l'entoure. Il lui répète qu'il l'aime d'une si jolie façon et de tant de manières, qu'elle est obligée de le croire. D'abord, il est persuadé lui-même, ce qui est rare ; il ne ment pas à ses sentiments, et si la réflexion lui en démontre l'erreur, il s'empresse de chasser la réflexion. Il

a des boutades auxquelles on ne peut résister, et, bien qu'il ne ressemble pas précisément à l'Apollon du Belvédère, et qu'il n'ait pas, tant s'en faut, la tenue irréprochable du comte d'Orsay, il a eu, il doit avoir encore d'éclatants succès près des femmes. Il les séduit par les oreilles : ses chants les caressent et les endorment ; elles sont si charmées de l'entendre qu'elles oublient de le regarder.

Méry est original, je vous l'ai dit ; il est enfant comme un écolier, il adore les espiègleries. Je ne mentionne que pour mémoire les enseignes décrochées, les réverbères cassés, farces élémentaires transmises de générations en générations ; il en invente de plus nouvelles et dont l'exécution lui appartient. Ainsi, ayant invité de joyeux convives à dîner au cabaret, il les fit entrer dans une salle, et se déguisant en garçon, il servit des imbéciles à côté avec un sang-froid imperturbable. Il leur montrait les plats et les portait à ses amis qui les dévoraient, et les autres n'avaient que les restes, encore leur persuadait-il qu'ils devaient être parfaitement contents.

Il aime la bonne chère ; il est charmant à table quand il veut. Il n'admet d'autre vin que

le vin de Bordeaux; il est fort expert, et son palais a autant de délicatesse que sa pensée.

Son exactitude passe toute croyance. Chez lui, on sert le déjeuner et le dîner à l'heure précise, pas une minute avant ou après. Il n'attend personne, il ne s'attend pas lui-même. S'il n'est pas rentré, on sert nonobstant. Les plats restent le temps voulu pour les déguster; ensuite on les ôte, et, n'importe qui vienne, on ne mange plus. Tant pis pour le maître, tant pis pour les autres, ils s'en passeront; la règle n'est jamais enfreinte.

Rien ne l'amuse comme de recevoir des lettres. Il s'en écrivait jadis pour avoir le plaisir d'envisager le facteur. Il parle quelquefois par énigmes et prend des airs mystérieux qui ressemblent à un mélodrame. De temps en temps il disparaît, on ne sait où il perche; on l'aperçoit, le soir, rasant les murailles, enseveli dans ce fameux manteau, aussi fameux que l'héroïque redingote grise. Il semble ne voir personne et ne veut pas être interpellé. Ce sont les *Tristes* du poëte, ce sont ses accès de misanthropie et de solitude. Il a toujours d'excellentes raison pour ces éclipses, de ces raisons

que l'on devine et que certaines gens transforment en arguments persécuteurs. Les nuages dissipés, il reparaît plus radieux qu'auparavant. Sa verve pétille comme un feu d'artifice, il répare le temps perdu, et son esprit nous rend le double de ce qu'il nous a dérobé : il est trop honnête pour nous rien prendre.

Méry aime les animaux, les oiseaux en particulier, et parmi les oiseaux les serins de Canarie. Il en a eu longtemps un superbe qui s'appelait *Jonas* et qui n'avait pas les qualités du prophète ; on ne le faisait pas taire facilement. Il a chéri aussi une perruche, et un de ses récits désopilants est l'odyssée de cette perruche échappée de sa cage, s'en allant se jucher sur le clocher d'une vieille église ; les étonnements et les discours des hiboux à l'aspect d'un oiseau vert à bec recourbé comme le leur, chantant des chansons, disant des paroles, ne peuvent se raconter, il faut les entendre de la bouche de Méry : cela vaut toutes les farces du Palais-Royal, c'est à mourir de rire. Il a de ces récits que l'on payerait des sommes folles, si l'on pouvait les écrire. Sa conversation est un monologue ; il n'a besoin ni de réplique ni d'interruptions. Lorsque son auditoire lui

plaît, il arrive au sublime de la plaisanterie ; il fait des poëmes épiques plus magnifiques que ceux des Immortels. Je ne sais quel dieu s'empare de son cerveau et lui dicte des choses inconnues ; on l'écouterait des nuits entières sans fatigue et sans lassitude. La pantomime méridionale acccompagne l'improvisation ; il change de voix suivant ses personnages, il imite tous les accents, en gardant l'accent marseillais, il joue une comédie sans entr'acte : c'est inouï, c'est fabuleux.

Un souverain devrait se l'attacher comme *causeur* pour se reposer des ennuis des affaires. Il n'est pas de soucis qui tiennent à cette gerbe d'étincelles, et je défie qu'on garde rancune à qui que ce soit après l'avoir écouté.

Son improvisation en vers est tout aussi extraordinaire pour le moins. C'est une facilité prodigieuse : il ne cherche pas, le vers arrive complet à ses lèvres ; il y arrive avec l'idée, contre l'habitude des improvisateurs qui n'en ont guère. Lors de l'apparition de Ponsard, on portait aux nues sa *Lucrèce* sans la connaître. Méry se trouvait un soir chez madame de Girardin ; il annonça qu'il allait la faire, lui, cette tragédie mixte, dont on s'évertuait à vanter le mérite inédit, et qu'il en paraîtrait chaque jour

un acte dans le *Globe*. Il n'y manqua pas ; la pièce fut admirée et acceptée comme étant du débutant. Les académiciens se pâmèrent et la proclamèrent un chef-d'œuvre. La surprise fut grande lorsqu'on joua *Lucrèce* ; on n'y retrouva pas un seul vers de la première épreuve, et tout le Parnasse en glosa. Quant à Méry, il soutenait toujours que la *Lucrèce* imprimée était du Dauphinois, et qu'apparemment il l'avait recommencée.

Une autre fois, il fredonne d'avance l'opéra qu'Halévy va composer, il le devine, le sait tout entier et il le chante à sa manière. En musique, il n'admet que Mozart et Rossini ; hors de là, pas d'harmonie, pas d'expression. Il aime beaucoup la musique cependant, il y est fort sensible ; sa nature nerveuse et impressionnable s'y laisse prendre volontiers ; c'est presque la seule chose dont il ne rit pas.

Il est joueur, et joueur malheureux ; il perd comme un grand seigneur, sans dépit ni colère. Il fait philosophiquement les petits paquets d'or de chacun et les distribue ; il semble que ce soient des dragées. Il recommence le même soir et il recommence à perdre, sachant d'avance qu'il perdra. Qu'importe ! il joue ! Les

passions sont ainsi ; on joue et on aime pour jouer et pour aimer. Les suites ne sont que des suites après tout, et la jouissance du moment est impérieuse. L'âpre bonheur de souffrir par ses passions satisfaites est le *nec plus ultra* des forces humaines ; tout le monde ne peut aller jusque-là.

Méry est paresseux comme Figaro, avec délices ; il s'étendrait au soleil des journées entières, et resterait à chauffer son âme à ses rayons. Lorsqu'il faut travailler, il se fait violence, et le travail s'improvise également. Ses romans, pleins d'adorables tableaux d'un sentiment si vrai et si élégant, sont écrits au courant de la plume avec la plus belle écriture du monde. La phrase coule d'elle-même, et l'image la suit. Il voit ce qu'il peint. En lisant la *Floride*, qui douterait que Méry a habité l'Inde, qu'il y a vécu des années ? et pourtant il n'y a jamais passé une heure ; il a deviné, il raconte. Dieu l'a certainement envoyé sur la terre pour conter.

Je ne saurais tout analyser dans cette existence de poëte. Il dissimule ce que d'ordinaire chacun montre ; il a fait une part de sa vie que peu de gens connaissent. Il s'en va en bonne fortune où l'on entre le front levé, et trompe les

amours éphémères pour les affections sérieuses. Cela ne ressemble à personne ; est-ce que les poëtes, les vrais poëtes, ressemblent à autre chose qu'à eux-mêmes ?

Méry n'a ni méchanceté, ni fiel, tout au plus des malices et des sarcasmes ; encore faut-il qu'il soit bien excité. Sa critique est fine et pleine de sel attique ; s'il voulait s'y livrer, il occuperait une place brillante parmi les aristarques. Il est bienveillant, il sait combien un pauvre auteur se donne de peine pour écrire même un méchant livre ; il en tient compte, et plutôt que de désespérer un commençant, il serait capable de refaire son œuvre. Le cœur se retrouve partout.

Je ne puis résister au désir de mettre ici quelques vers de Méry, improvisés dans une promenade avec un de ses amis aux environs de Marseille. Ils sont tout à fait inédits, il ne se les rappelle peut-être plus. Je les ai dans mon portefeuille depuis des années, je les tiens de la première main, et personne que moi ne les a sans doute conservés. Ils avaient parié de ne parler qu'en vers de trois syllabes tout le temps que durerait leur excursion, et voici ce qu'on a sauvé de cette avalanche poétique :

Vers le plane
De ce val
Va mon âne
Sans rival;
Sur la mousse
Je trémousse
Comme un mousse
A cheval.
Beau platane,
Vieux curé,
En soutane,
Tonsuré,
Il s'approche
De la roche
Où la cloche
Sonne en *ré*.
Je chemine
Au hasard.
J'ai la mine
D'un César.
Douce ivresse,
Tu caresses
Ma paresse
De lézard.

Comme c'est rimé ! qu'en dites-vous ?

XIII

GAVARNI

N'est-il pas d'une témérité sans seconde d'esquisser le portrait d'un homme qui passe sa vie à faire la satire de son siècle, qui nous peint les uns après les autres avec une vérité si frappante que chacun reconnaît son voisin, *n'osant* pas se reconnaître soi-même ? Pourquoi ne peindrait-on pas les peintres? Celui-ci a l'esprit si bien fait qu'il ne se fâchera pas et, si je réussis, il sera le premier à m'applaudir. C'est qu'il n'est point ce que l'on suppose; c'est qu'à côté de cette verve brillante, de cet *emporte-pièce*, il y a une grande justice et une grande bonté.

Gavarni ne s'appelle pas Gavarni ; peu importe quel est son nom : il porte celui de son pays, de ce beau coin des Pyrénées, où il est venu au monde et où ont vécu longtemps un père et une mère pour lesquels il fut un modèle de piété filiale. Il a passé son enfance au milieu

des merveilles de la nature ; ses premiers regards ont rencontré les montagnes, les cascades, les immenses forêts ; il lui est resté cette habitude de réflexion que les montagnards contractent par la solitude et par l'éloignement de l'existence agitée des villes. Le caractère de Gavarni ne ressemble à aucun autre ; c'est bien, dans toute la force du mot, un original. Il a beaucoup du *humour* anglais, et il y joint, chose singulière, l'esprit le plus véritablement français, le plus réellement gaulois. Il résulte de ce mélange ce que vous savez, ce que nous avons tous vu : une merveilleuse facilité d'observation et une façon plus merveilleuse encore de la traduire, par le crayon et par la plume. On retrouve la substance d'un volume de moralités dans la légende d'un de ses dessins.

Il y a aussi dans notre peintre beaucoup du misanthrope, un peu du bourru bienfaisant. Il aime à vivre seul ; il est sauvage, parce qu'il a donné aux autres infiniment plus qu'il n'en a reçu ; parce que son cœur, froissé souvent, s'est replié sur lui-même et se ronge de souvenirs. Il reste des heures entières inoccupé en apparence, et la tête pleine des figures que son pinceau reproduira peut-être, car il en garde pour

lui la meilleure partie ; il ne montre pas tout ce qu'il pense.

Un des ennemis les plus acharnés de son bonheur est le découragement. Il y a des moments où il doute de tout, même de lui, où le dégoût, le mépris de la vie et de ses péripéties, l'emporte sur le reste. C'est alors qu'il fuit le monde, qu'il fuit ses amis, qu'il voudrait se fuir surtout ; il ne fait rien en ces instants pénibles, son portefeuille est fermé ; il serait incapable de trouver une idée, lui qui en a tant d'ordinaire. C'est une sorte d'engourdissement, de sommeil douloureux et sans rêves.

Il habite la campagne, si toutefois Auteuil peut s'appeler une campagne ; il s'est formé une retraite où il n'admet presque personne, où il est caché comme le sage. L'amour est rayé de sa vie, il n'y croit plus. Croit-il même à l'amitié, croit-il à la gloire ? Il jette un coup d'œil glacé sur les choses d'ici-bas, il les juge *amèrement*, il n'en voit que les mauvais côtés : il est pourtant assez fort pour en rire.

Autrefois il riait franchement, aujourd'hui c'est du bout des lèvres ; il rit pour ne pas pleurer, car tout est décoloré dans son imagination

Une grande douleur intime a dû passer par là. On ne le sait point, Gavarni a peu de confidents, s'il en a. Il est discret, il a la prudence du dédain, il n'ouvre pas son cœur au premier souffle d'une fausse tendresse.

Il parle peu, il écoute et il profite. Il forme son opinion sur les gens en les entendant, il les grave dans sa mémoire s'ils en valent la peine, et de ces observations il compose ensuite les tableaux qu'il nous offre, et dont la vérité est si frappante.

C'est un homme de relations douces, bien qu'un peu froides. Il a rapporté d'Angleterre une roideur qu'il n'avait pas étant plus jeune. Sa conversation a plus de profondeur que d'éclat aujourd'hui. Il avait des mots drôles et des plaisanteries vives qu'il ne retrouve guère. Il est sérieux, à peine quelques fusées de gaieté viennent-elles percer ces nuages.

Son vrai triomphe, après ses dessins et leurs légendes, c'est sa correspondance. Il écrit comme personne n'écrit, même les plus cités et les plus spirituels. Ses lettres sont semées de paillettes, elles étincellent Son style est concis, correct, piquant et d'une lucidité admirable. Il dit juste

ce qu'il veut dire et pas davantage; on ne devine que ce qu'il laisse comprendre. Il est fin et délié, bien qu'il ne soit pas faux. Son habitude d'observation lui donne nne adresse extrême; il ne se livre pas.

Il a fait plusieurs nouvelles, voire même des vers grands et petits. Sa manière n'est plus la même que dans ses lettres. Il est peu naturel, il cherche l'esprit qui se présente à lui si facilement, et quelquefois il devient obscur. J'ai vu néanmoins de charmantes pages, où la vérité des pensées l'emporte sur la forme légèrement prétentieuse.

On en devrait faire un recueil, on y trouverait des éléments pour l'histoire de cette époque. Aucun auteur, depuis Balzac, ne l'a connue aussi bien que Gavarni. Il a tout vu, tout étudié dans l'échelle sociale, depuis le chiffonnier jusqu'à l'artiste, depuis la lorette jusqu'à la grande dame.

Il est philosophe et moraliste à sa façon: sous ses épigrammes, il y a toujours un enseignement. Il ne se moque pas pour se moquer, mais pour instruire; ce n'est pas un satirique, c'est un conseiller.

Gavarni a le sentiment du beau en toutes choses ; il est artiste jusqu'à la pointe des cheveux. Son coup d'œil est aussi juste que son jugement est sain. On peut suivre ses avis, il comprend tout. Il n'est point railleur, il n'est point envieux ; les succès des autres ne le blessent point. Il a de l'insouciance et se préoccupe peu de ce qui ne le regarde pas. Il prendrait volontiers pour devise :

— « Qu'importe ! »

Cet amour de la solitude, de la retraite, qu'il pousse presque à la passion, fait entrer son talent dans une nouvelle phase. C'est une nuance, il est plus facile de la sentir que de l'exprimer. Lorsqu'on regarde attentivement un dessin de Gavarni, d'une apparence bouffonne et plaisante, je ne sais quelle mélancolie vous mord le cœur et glace le sourire commencé. On se prend à rêver d'abord, à réfléchir ensuite, on fait un retour sur soi-même, et sur ceux qui nous entourent, on se rappelle ce que l'on a vu, ce que l'on a entendu, et l'on dit involontairement :

— Comme c'est triste, mais comme c'est vrai !

On ne rencontre guère ce penseur au théâ-

tre et dans les lieux publics; il a renoncé depuis longtemps aux soupers, aux joyeuses parties. Son monde n'est plus le même. Il s'occupe de ses affaires par boutades. Il fait ses tournées dans les journaux ou chez les éditeurs, lorsque cela est nécessaire. Il y reste longtemps, il laisse caqueter, il fume dans un coin; si on discute, il se tait, ou bien il lance une de ces phrases incisives qui prennent la corde et n'admettent pas de réplique; ce sont les éclairs de la conversation; ils illuminent tout.

Il aime ses amis et le prouve plus qu'il ne le montre, il a de la générosité; il en a trop, selon certaines gens. Il s'abandonne à un laisser-aller dont ses intérêts ont beaucoup souffert. Assis sur le bord du fleuve, il voit couler les ondes, il voit passer les débris des naufrages, il voit rouler dans les flots les édifices détruits, les arbres déracinés, les fleurs arrachées, il voit ses propres épaves suivre le courant dévastateur; il s'émeut à peine, il n'étendrait plus la main pour ressaisir une branche qui surnage, *qu'importe!*

Ses goûts sont simples, bien qu'il aime le comfort et l'élégance; il ne court après qui que

ce soit et n'a aucune vanité; il a la conscience de sa valeur, sans se surfaire; il se met à sa place; il sait qu'elle est haute, et il s'y trouve bien. Il rend volontiers des services, même à ceux qui n'ont pas le droit d'en réclamer; il oblige avec intelligence et délicatesse, ce que tout le monde ne fait point. Il est poli et bien élevé; il ne croit point qu'un homme ait besoin d'être insolent et hautain pour prouver qu'il a du mérite.

On lui reproche d'être fantasque, inégal et capricieux: c'est l'envers de son caractère, c'est une des conditions de son talent et de son esprit. Les originaux, et Gavarni est un original, je vous l'ai dit, les originaux, dis-je, ne font rien comme le vulgaire, leur instinct les porte à la contradiction, à la bizarrerie. La différence entre ceux qui cherchent à l'être et ceux qui le sont réellement est dans l'affectation ou dans le vrai. Il est facile de s'y reconnaître et si l'on doit beaucoup accorder aux uns, il ne faut rien passer aux autres. Tout ce qui est joué, tout ce qui est faux, repousse les natures droites.

Gavarni est paresseux, et pourtant le travail est pour lui un besoin. Ces dispositions se combattent et ont chacune leurs phases de triom-

phe. Il se repose tout à fait ou il ne quitte pas ses crayons. Sa facilité est prodigieuse, il dessine aussi vite qu'il pense. En causant avec un ami, il improvise un petit chef-d'œuvre ; il n'en est point avare, il en donne volontiers. Un genre dans lequel il ne réussit pas, c'est le portrait. Il ne fait pas ressemblant, il voit en charge. Aussi n'en use-t-il guère. Personne ne se connaît mieux et ne se rend plus strictement justice.

La barbe a embelli son visage; lorsqu'on ne la portait point, il n'avait pas la même expression. Ce n'est pas une prétention chez lui, c'est du coup d'œil, c'est du goût. Il en a beaucoup, on n'en peut douter; il n'est pas nécessaire de le voir deux fois pour en être convaincu. Il raisonne admirablement, sur l'art en particulier; ses théories et ses aperçus sont pleins de lumière.

On ne sait pas de cet homme tout ce que l'on apprend facilement sur les autres; on le devine plutôt qu'on ne le connaît; c'est un modèle qui ne pose pas; il faut le peindre de souvenir, en indiquant les traits principaux. L'aspect change souvent; ce qui était vrai hier ne le sera peut-être plus demain. Tout est imprévu parce que tout est naturel:

c'est une silhouette sans ombre, c'est une ébauche prise à la volée. Qui ferait davantage ? Gavarni lui-même, avec son merveilleux pinceau, n'y réussirait peut-être pas.

XIV

MADAME ARNOULD-PLESSY

Il est toujours difficile de parler suffisamment bien d'une belle personne. Si on la loue avec excès, on mécontente ses rivales ; si les compliments sont *raisonnables*, on la blesse ; elle ne reconnaît pas dans la vérité les exagérations de ses adorateurs ; elle croit qu'on ne lui rend pas justice, et, loin de savoir gré au peintre réservé de ce qu'il a dit de gracieux, elle se souvient seulement de la critique, si légère qu'elle soit. Nous devons prendre notre parti d'avance de ces accusations, et, lorsque nous aurons à nous occuper d'une femme, ne pas compter sur sa reconnaissance ; c'est, d'ailleurs, la dernière chose dont il faille se soucier en ce monde, si l'on ne court pas après la pierre philosophale.

Madame Arnould-Plessy est assurément fort belle à la scène et à la ville. On pourrait lui appliquer ces vers, adressés par un poëte du dix-

9

huitième siècle à une duchesse qui ne comptait ses années que par les printemps :

« La nature, prudente et sage,
« Force le temps à respecter
« Les charmes de ce beau visage
« Qu'elle n'aurait pu répéter. »

C'est toujours Célimène, Sylvia, Araminte; elle nous est revenue de Saint-Pétersbourg telle qu'elle était partie: c'est la même taille, la même nonchalance dans les mouvements; c'est le même regard humide, ce regard de biche blessée, lorsqu'elle souffre ou qu'elle est mélancolique ; ce sont ses blanches mains. aux doigts effilés, c'est la même voix un peu chantante, un peu pointue. Pour me servir d'un mot célèbre: elle n'avait rien appris ni rien oublié, et tant d'autres oublient, en pareil cas, s'ils n'apprennent point!

Madame Plessy a du talent; elle manque de charme, à force de chercher à en avoir. Elle dit bien, elle dit juste; mais *elle dit*, elle joue; le naturel n'est pas dans ses cordes, elle tourne ses yeux et sa tête ; elle appuie, elle souligne ses effets; elle gâte enfin les dons remarquables que lui a prodigués la nature, pour vouloir les trop

mettre en relief. Si elle restait elle-même, comme cela lui arrive quelquefois, lorsque la situation l'emporte, elle y gagnerait tout ce qu'elle nous fait perdre. Elle a des moments délicieux quand elle ne les travaille pas. Le théâtre de Marivaux lui sied mieux qu'aucun autre; son papillotage entortillé s'accorde à merveille avec l'affectation coquette de l'actrice. La franchise et la vérité de Molière lui sont moins favorables. C'est chez elle une habitude passée dans la nature, elle ne pourrait être autrement. Un peu moins de beauté l'eût mieux servie. Si l'on eût été plus sévère dans ses débuts, elle aurait moins songé à plaire et elle aurait plu davantage. Malgré elle sans doute, ayant devant les yeux la perfection de mademoiselle Mars, elle tâcha de l'imiter; elle se composa une manière qui tenait de la grande comédienne et de mademoiselle Anaïs, si charmante cependant, par les qualités qui manquent à madame Arnould. Sa voix prit de leurs inflexions à toutes deux; elle perdit de son individualité et n'a jamais pu la reprendre. Celle qu'elle s'est créée n'est pas la véritable. Sans être une comédienne franche et accomplie comme mademoiselle Augustine Brohan, qu'on doit mettre en dehors de toute comparaison en ce temps-ci, elle n'en occupe pas moins, et

avec justice, un rang distingué dans le théâtre moderne. Nous nous contentons facilement de ce qu'elle est, en regrettant ce qu'elle aurait pu être. La différence n'est que du plus au moins.

Madame Plessy a travaillé son éducation avec courage et persévérance; elle parle plusieurs langues, elle les parle facilement. Sa diction dans la langue française est pure et son accent parfait; elle ne grasseye pas, elle n'a que des locutions excellentes. Elle s'écoute peut-être trop elle-même, et c'est d'autant plus singulier qu'elle est peu sensible à l'harmonie; elle n'a pas d'oreille, elle ne peut battre un air en mesure et ne saurait chanter une note qui ne soit effroyablement fausse.

Sa nature est toute particulière; elle n'a rien d'une comédienne; ses goûts sont tranquilles et sédentaires, elle est presque bourgeoise, elle vivrait de préférence dans un intérieur de famille calme et rangé. Elle ne s'occupe jamais, ou du moins semble ne pas s'occuper des propos et des tripotages de théâtre, dont elle est, paraît-il, instruite après tout le monde.

Madame Plessy déteste la représentation; c'est pour elle une véritable corvée que d'être

obligée de se montrer parmi des gens qu'elle ne connaît pas beaucoup. L'intimité est son rêve, elle envie le sort de ceux qui cachent leur vie, entourés des leurs, écartant les soucis de la célébrité et de la gloire. Elle a élevé elle-même son jeune frère, Mathieu Plessy, devenu un chimiste distingué; elle soutient sa mère et son beau-père. C'est une personne honorable dont l'aspect digne et honnête frappe aussitôt qu'on l'aperçoit.

Ses congés se passent à la campagne, à la *vraie* campagne, où elle se ferait volontiers fermière. Elle marche beaucoup, elle boit du lait, elle se couche et se lève en même temps que le soleil; elle ne fait point d'idylles à rubans roses, mais des bucoliques en sabots et en cornette. Elle oublie complétement les arbres de carton, les prairies factices pour la réalité; elle quitte es champs à regret. Paris lui bourdonne aux oreilles comme un essaim de mouches importunes, dont elle fuit encore plus le bruit que les piqûres.

C'est une personne romanesque et sentimentale; elle se crée des illusions qu'elle a la douleur de voir s'envoler trop haut pour qu'elle puisse les atteindre. Cette tendance de son es-

prit forme un désaccord complet avec ses penchants. Elle lit beaucoup, presque toujours des choses sérieuses : les œuvres d'imagination ne lui plaisent guère, elle *étudie* enfin et sévèrement. Sa conversation est empreinte de ces dispositions, elle manque de traits et de saillies ; pourtant elle a des aperçus remplis de sagacité. Elle ne fuit pas la discussion et soutient chaudement son avis. Ses admirations lui sont sacrées, elle ne souffre pas qu'on les attaque.

Son humeur n'est pas égale ; elle passe d'un abattement extrême à une animation éphémère. Lorsqu'elle est gaie, elle rit comme un enfant mignard, elle a même des éclats bruyants qui ne rappellent pas toujours Célimène ou Araminte : ils tiennent plutôt de la bucolique de tout à l'heure. Ce sont des contrastes perpétuels.

Elle a peu de penchant pour le luxe, bien qu'elle soit élégante et convenable, autant dans la tenue de sa maison que dans sa toilette. Elle n'a pas hérité de la recherche exquise de mademoiselle Mars, de ce goût parfait qui la rendait l'arbitre de la mode. La beauté de madame Plessy n'a point tout l'éclat qu'elle mérite, peut-être parce que la science de la coquetterie lui refuse ses secrets. Elle a feuilleté le livre à

l'envers ; elle n'en pratique que les éléments ordinaires, et c'est dommage.

Son salon est fréquenté par nos beaux esprits, et, chose bizarre ! il n'est point amusant. On n'y a pas tout le piquant qu'on aurait ailleurs ; la causerie y prend des allures contournées ; on ne *soupe* pas chez elle, on y *dîne*. C'est raisonnable, c'est bien organisé, c'est tiré à quatre épingles, les fauteuils sont parfaitement rangés et les lampes ne filent pas.

Madame Arnould a le tort immense, pour sa position et pour son bonheur, de ne pas voir les gens comme ils sont et de s'illusionner sur ceux qu'elle aime. Elle est ainsi entrée dans une voie tout en désaccord avec ses inclinations, et elle en a beaucoup souffert, elle en souffrira encore. On l'a souvent trompée, ou plutôt elle s'est trompée elle-même. Bien qu'elle ne soit pas haineuse, elle est taquine. Son premier mouvement de colère la pousse à des démarches qu'elle déplore. Elle saisit, pendant cinq minutes de vengeance, la foudre de Jupiter, et comme elle n'en a pas l'habitude, elle la dirige mal et se brûle les doigts.

Elle a laissé de véritables regrets en Russie, non-seulement comme actrice, mais comme

femme. Sa conduite avec son mari a été parfaite. Il était beaucoup plus âgé qu'elle, et l'on ne s'est jamais bien expliqué cette union. Elle apportait chacun de ses succès au logis comme une joie de ménage et de pot-au-feu, et jamais d'autre argent n'a passé par ses mains que celui de son directeur. Elle a de l'ordre, elle ne dépense pas étourdiment sa fortune; elle n'a pas de fantaisies, il faut peu de chose pour la satisfaire. Elle fuit le scandale, il répugne à ses instincts, elle voudrait ne faire parler d'elle que derrière la rampe; c'est malheureusement une barrière que l'on franchit trop vite: elle éblouit d'abord, elle aveugle souvent, surtout quand on s'en approche de trop près.

Madame Arnould Plessy a des amis; elle est dou-e et elle cherche à plaire. Elle écrit bien et volontiers; sa correspondance est très-étendue, ses lettres tiennent le milieu entre son talent d'artiste et ses entraînements bourgeois.

En somme, c'est une femme dont les qualités dépassent de beaucoup les défauts, ses succès ne l'ont point gâtée; elle a plus foi aux autres qu'en elle-même, ce qui est une condition de malheur, et ce qui fait les dupes en matière de sentiments. Elle est naïve et crédule, aussi a-t elle souffert sans avoir fait souffrir. Ses idées

de réciprocité ne lui viennent que lorsqu'il n'est plus temps de les suivre; c'est une faute assez commune chez les gens de cœur et de bonne foi; ils ne voient que ce qu'on leur montre.

Madame Plessy ne cherche pas à faire école, elle n'impose pas des principes et ne se donne pas pour modèle aux Elmire qu'on nous élève à la brochette. Il serait d'ailleurs très-dangereux de l'imiter, on ne prendrait que ses mauvais côtés sans les racheter par les dons précieux et rares dont elle est pourvue. Il faut lui savoir gré de cette modestie. Elle accueille les critiques qu'on ne lui a pas épargnées : si elles ne la corrigent pas, elles la modifient. Elle n'a pas l'esprit de contradiction qui entraîne quelquefois si loin dans les mauvaises routes, justement parce qu'on nous a montré la bonne.

Depuis quelque temps la belle comédienne a des tendances très-graves. Ses regards se tournent vers le ciel; les pensées religieuses sont entrées dans son âme par la route ordinaire. Nous nous détachons de ce monde à mesure que nos liens se brisent. Nous cherchons ailleurs ce que nous ne trouvons plus ici-bas. — Lorsque les déceptions nous atteignent, nous nous rattachons à ce qui ne peut nous manquer, à la souveraine grandeur, à la souveraine misé-

ricorde. C'est le repos de l'âme après les agitations de l'existence, c'est le calme après la tempête, c'est le baume après la douleur. Quand on a vidé la coupe et qu'au fond on a goûté l'amertume, on en détourne les lèvres. Les femmes qui ne finissent pas par là sont ou très-fortes ou très perverses. A tous les drames, à toutes les pièces, il faut un dénoûment. Il vient des dieux ou il se rattache à la terre. Il a des ailes ou bien il rampe. Les natures nobles et généreuses, les esprits droits sont toujours élevés, et s'ils gardent le culte des souvenirs, ils savent que les regrets s'effacent lorsque la volonté les domine.

XV

MARIE TAGLIONI

Il n'était pas dans mes projets de faire deux portraits de femme à la suite l'un de l'autre : cette *belle moitié* du genre humain n'était ici qu'un accessoire, comme dans tout le reste, à ce qu'on prétend ; mais Paris s'occupe de mademoiselle Taglioni ; son souvenir, un peu oublié dans ce pays où l'on oublie si vite, est évoqué par la nouvelle apparition de la *Sylphide :* c'est donc le moment de parler d'elle avec quelques détails. C'est le moment de faire connaître à la génération qui l'ignore, cette danseuse sans pareille, que rien ne peut remplacer pour ceux qui l'ont connue ; c'est le moment de la rappeler à ses adorateurs d'autrefois : ils retrouveront avec plaisir ce crayon vrai de leur idole.

L'art, en sa plus sublime et sa plus parfaite expression, s'est incarné dans quatre femmes de ce siècle : mademoiselle Mars, mademoiselle

Rachel, madame Malibran, mademoiselle Taglioni. Ces types resteront, la postérité les conservera. Nous avons des comédiennes excellentes, nous aurons des tragédiennes, c'est indubitable; nous possédons des chanteuses admirables, nous applaudissons des ballerines ravissantes; mais ce ne sont plus celles que nous avons perdues et que nous ne retrouverons plus, je le crois.

Marie Taglioni n'avait reçu de la nature aucune des qualités qui promettent une bayadère et que l'on regarde comme indispensables sur les planches de l'Opéra. Elle n'était pas belle, sa taille était un peu plate, ses bras étaient longs. En la voyant paraître pour la première fois, immobile, elle inspirait un profond sentiment de sympathie ; sa tenue modeste, ses yeux baissés, l'expression douce et candide de sa physionomie, annonçaient une personne agréable, ayant le désir de plaire, sans aucunes prétentions, bonne et d'un de ces caractères rares, où pas une aspérité ne se rencontre. Tout cela était vrai quant à la femme.

Mais la danseuse !

Elle commençait, elle levait ces bras qui nous inquiétaient, c'étaient deux guirlandes ; elle sou-

riait, elle semblait heureuse : c'était une enfant sautant en cadence, ne se doutant pas qu'il y eût une difficulté au monde, exécutant en se jouant des tours de force, devenus des merveilles de grâce. Elle parcourait le théâtre, d'un bout à l'autre, en trois sauts ; elle volait, elle ne touchait pas la terre ; sa respiration ne devenait pas plus pressée ; son pied, un vrai bijou, paraissait aussi à son aise dans son soulier de satin que ceux d'une gentille fermière dans ses petits sabots. Et puis, lorsque cette prodigieuse voltige était finie, elle revenait sur le devant du théâtre, reprenait sa pose habituelle, sans grimaces et sans effort. Toutes les autres vous regardent lorsque leur *couplet* est achevé ; elles ont l'air de vous dire :

— J'espère que vous êtes contents. J'ai assez travaillé pour vous satisfaire ; ce que j'ai fait est tout bonnement une impossibilité vaincue.

Taglioni, au contraire, avait dans son attitude une simplicité, une naïveté même, éloignant toute idée de travail et de difficultés ; on pensait, en la voyant ainsi, qu'on exécuterait les mêmes choses sans peine, et qu'elle n'était là que pour s'amuser. Aussi n'éprouvait-on ni fatigue, ni crainte ; rien ne gênait le plaisir et l'admiration ;

on ne se préoccupait pas plus de la voir danser trois heures de suite que de voir un oiseau voltiger sur les fleurs; elle était certainement née pour cela. Jamais créature humaine n'a possédé au même degré le charme et la grâce.

C'est elle qui nous a révélé la première la danse ballonnée : ses jupes se relevaient presque par-dessus sa tête, et elle semblait la statue de la Pudeur. On ne peut se figurer ce contraste sans en avoir été témoin. Qui n'a pas vu Taglioni dans *le Dieu et la Bayadère*, dans *la Révolte au Sérail*, dans *la Sylphide* surtout, ne connaît pas la poésie de la danse. On a cherché à l'imiter sans l'atteindre, sans arriver à la hauteur de cette cheville si fine et si bien attachée, qui donnait tant de distinction à sa démarche. Sa jambe était faite au tour. Quant à ses pieds, Victor Hugo a dit beaucoup mieux que moi, en écrivant sur un livre qu'il lui envoyait :

« A vos pieds, — à vos ailes. »

Voilà ce que tout le monde sait de la sylphide envolée; quant à la véritable femme, elle est moins connue, et elle ne peut que gagner à l'être.

Marie Taglioni a le caractère d'une égalité

parfaite ; on la retrouve la même n'importe dans quelle circonstance. Elle est pleine de bienveillance ; elle est douce, elle est calme, elle n'a ni vivacités ni colères. L'intrigue lui est inconnue ; elle ne dit de mal de qui que ce soit ; elle est juste et impartiale dans les jugements qu'elle porte, même sur celles dont on a essayé de faire ses rivales.

Elle n'a pas plus de prétentions à la ville qu'au théâtre. Une fois ses ailes ployées, il n'en est plus question. Elle vit comme une autre. Elle ne fait point de bruit de ses succès. Si on lui en parle, elle n'évite pas la conversation, elle en est heureuse, sans vanité et sans forfanterie. Elle raconte volontiers, elle n'est point bavarde pourtant, elle sait écouter. Elle avoue bonnement qu'elle n'a guère appris dans son enfance que des entrechats ; elle fait des questions et cherche à s'instruire. Elle a beaucoup lu depuis sa célébrité ; cependant ce n'est pas un bas-bleu ; elle en plaisante elle-même et se moque franchement de ce qu'elle appelle son ignorance.

Personne ne cherche plus le repos et l'obscurité que mademoiselle Taglioni. Elle vit dans son intérieur comme une bourgeoise, et rien ne ressemble moins à l'intérieur d'une artiste que

cette maison tranquille, où tout se fait à la même heure et de la même manière. Si l'on entrait chez elle sans se douter où l'on va, on se croirait chez une mère de famille bien rangée, bien obscure. On verrait un salon confortable, avec le piano classique, avec une table à ouvrage, sur laquelle sont déposés tous les instruments du travail féminin. Un métier à tapisserie est dans un coin, un fauteuil commencé par une main de fée y est attaché. Plus loin, ce sont des fleurs artificielles qu'elle a signées; dans la chambre à côté, la table est couverte d'un merveilleux tapis, toujours fait par elle. Voici des bonnets, voici des habits d'enfants, voici des tabourets et des coffres; c'est encore elle qui brode tout cela. Elle est fort laborieuse et s'occupe de sa maison du matin au soir.

Le caractère de Marie Taglioni est gai, elle anime tout dans son intimité. La vie de famille est sans nuages avec elle. Bien qu'elle ait été fort recherchée dans tous les pays où elle a passé, elle fuit le monde, où elle ne se plaît pas. C'est une nature de sensitive, elle se replie sur elle-même. Quand elle habitait Paris, au temps de ses triomphes à l'Opéra, elle recevait, les dimanches, sans façon, les artistes, les journalistes, des hommes du monde distingués, quel-

ques femmes de théâtre très-peu, elle les triait fort. On ne faisait pas d'esprit dans ces réunions, on y jouait des charades et des jeux innocents. Cela ressemblait à une société de gamins en vacances. On riait, on courait comme des enfants, et madame la comtesse Gilbert de Voisins (Taglioni venait de se marier) conduisait cette joyeuse bande avec l'élan d'une petite fille.

Les grandes représentations, les toilettes d'apparat l'ennuient. Elle sait pourtant se présenter à merveille. Elle est parfaitement convenable. Elle ne force pas à la regarder, elle se tient plutôt en arrière ; rien d'évaporé, rien d'excentrique dans ses gestes et dans son apparence ; elle passerait inaperçue partout. Ceux qui ne la connaissent pas la coudoieraient vingt ans de suite sans se douter qu'elle a eu toute l'Europe à ses genoux.

Mademoiselle Taglioni est riche, mais riche de ce qu'elle a gagné seulement. On comprendra cette fortune en sachant qu'elle ne dansait jamais à moins de deux mille quatre cents francs par soirée au moins, sans compter une représentation à bénéfice après chaque engagement. Dans certaines villes, ces représentations lui rapportaient jusqu'à quarante mille francs.

Elle s'est retirée dans une villa délicieuse, sur le bord du lac de Côme ; elle y vit en châtelaine. A côté d'elle, une autre reine de la scène, madame Pasta, cache sa gloire sous ces beaux ombrages.

Notre sylphide jouit d'une grande considération. Elle est fort estimée en Italie et dans toutes les cours où elle a été appelée. En Russie surtout, l'impératrice l'honorait de ses bontés particulières ; elle alla même assister à sa toilette un soir qu'elle dansait à Péterhoff, et lui faisait des présents magnifiques.

Taglioni est une personne honorable, honnête, aux goûts simples. Elle n'a que très-peu de besoins et place volontiers ses économies. Elle n'a jamais mené la vie de sa profession, elle n'a pas l'envie de briller, et on n'a que fort peu parlé d'elle hors de l'Opéra.

Elle a des amis et elle mérite d'en avoir, c'est un bon et noble cœur. Ce n'est pas une nature expansive et passionnée ; c'est une nature tendre. Elle est retenue en tout, elle hait le bruit et l'éclat. Elle fait le bien pour le faire, sans attendre la reconnaissance. Elle n'est pas prodigue, au contraire, elle sait compter et ne dépense pas un sou mal à propos. Elle est raison-

nable et n'a point de fantaisies. On a chez elle tout ce qu'il faut, rien de plus.

Ce n'est pas un esprit étincelant, c'est un sens droit, c'est un jugement qui ne s'égare pas. C'est une imagination positive. Sa conversation n'a rien de remarquable, elle dit ce qu'elle doit dire, elle s'explique clairement, on la comprend toujours : pas de phrases ni de métaphores. Elle a beaucoup souffert en sa vie, parce qu'elle a beaucoup donné à ses affections.

Elle adore ses enfants, elle adore sa mère avec laquelle elle a constamment vécu.

Mademoiselle Taglioni n'est point une élégante ; sa toilette est modeste, comme tout ce qui l'entoure. Elle a de fort beaux joyaux, de superbes châles, cadeaux de tous les souverains de l'univers; elle les laisse dans leurs tiroirs et sort avec de petites robes unies que personne ne songe à regarder.

Elle marche beaucoup, elle plante ses arbres et ses fleurs. On dit qu'elle ne regrette pas le théâtre; on l'a cependant accusée de l'avoir quitté trop tard. Les danseuses malheureusement ne vivent « *que ce que vivent les roses*, » et les roses durent peu.

Marie Taglioni doit plus facilement se con-

soler qu'aucune autre de ce qu'elle a perdu. Il lui reste tant de dédommagements ! L'écho de sa gloire répète son nom chaque fois qu'une occasion se présente, elle est partout proclamée la première dans son art. Elle vit calme et entourée dans ce paradis terrestre qu'elle a choisi pour demeure. Le sillon qu'elle a tracé dans ce monde restera lumineux et brillant ; l'envie même ne s'attaque pas à elle, parce qu'elle n'a point eu l'orgueil de ses triomphes et ne les a fait expier à personne.

On rêve de la sylphide aux ailes dorées, on aime la femme simple et bonne qu'on ne saurait oublier quand on l'a connue.

XVI

LE VICOMTE ARTHUR DE LA GUÉRONNIÈRE

Nous sortirons aujourd'hui du monde des arts et nous entrerons dans une voie nouvelle. M. de la Guéronnière est un grand écrivain ; cependant, par sa position et par ses antécédents, il appartient plutôt au monde politique et à la société proprement dite qu'aux belles lettres. Il vit éloigné de toutes les *boutiques* littéraires. Aujourd'hui, il occupe des places éminentes, il travaille dans le silence du cabinet les questions gouvernementales ; mais il n'a pas toujours été ainsi. Nous l'avons connu dans nos rangs, il a fait partie de la phalange militante qui doit chaque soir fournir son article, sous peine de se fermer l'entrée de cette galère qu'on appelle un journal. Il a quitté le champ de bataille après avoir gagné ses grades ; nous le prendrons alors qu'il combattait encore. Maintenant sa vie est murée ; nous ne sommes pas de ceux qui

crochètent les portes, nous ne regardons pas même par le trou de la serrure ; c'est bon pour les jaloux ou pour les laquais.

Arthur de la Guéronnière est venu à Paris, il y a vingt ans, riche d'espérances, mais sans aucune présomption. Jamais commencements ne fûrent plus modestes que les siens. Il arrivait de Limoges pour se créer une position, ainsi que beaucoup d'autres jeunes gens de province l'ont fait dans tous les temps. Il sentait sa propre valeur sans doute ; cependant la nature ne l'avait pas doué de façon à la faire sentir promptement aux autres.

Timide, réservé, concentré même, il ne posait le pied qu'en tremblant sur un terrain inconnu. Il trouva autour de lui de la bienveillance, justement à cause de cette simplicité de manières. On ne le craignit pas, on le rangea dans la classe de ceux qui se contentent de peu, bien qu'on puisse beaucoup exiger d'eux. Il ne se montrait lui-même que par éclairs et dans une intimité absolue.

D'un caractère doux, inoffensif, il n'avait point d'ennemis ; quelques esprits non classés comme le sien s'attachèrent à sa conciliante nature ; ils s'unirent entre eux par des liens qui existent encore ; quoiqu'il soit parvenu plus haut que ses

émules, ceux-là seuls le connaissent tout à fait, et pourraient nous raconter les fluctuations de cette existence agitée, leurs causes, leur origine et leurs suites.

M. de la Guéronnière est bon ; il ne fera de mal à personne, volontairement du moins. Il n'écartera même pas les obstacles échelonnés sur sa route, s'il faut pour cela user de violence et de décision. Il les tournera, car il est habile, et cela sans être soupçonné de choisir un moyen désobligeant : ses formes sont pleines d'aménité, il sait promettre de façon à être cru.

Lorsqu'il veut être aimable, il l'est infiniment : sa conversation est sans aspérités, il écoute volontiers ; il ne fait pas son profit de ce qu'il entend ; ce n'est pas un observateur de profession, mais il ne laisse pas perdre ce qui est bon à ramasser.

Il y a dans son caractère une nonchalance remarquable, une légèreté qu'on ne sait où placer sur les apparences et qui occupe une place très-marquée chez lui. Il est oublieux parce qu'il est mobile.

Il a beaucoup d'imagination ; elle n'est point créatrice, elle est rêveuse et fantaisiste, si je puis m'exprimer ainsi. Elle s'illusionne, elle se persuade elle-même, elle croit ce qu'elle veut

croire; c'est une imagination de bonne foi. Cette faculté étrange de se présenter à soi-même un mirage est généralement mal jugée ; on prend les convictions pour de la fausseté, on déguise les palais féeriques en châteaux de cartes, et l'on s'obstine à souffler dessus pour les renverser.

M. de la Guéronnière est homme de très-bonne compagnie ; il en a conservé les traditions, qui s'effacent de plus en plus. Lorsqu'on le quitte, on est toujours satisfait de son accueil. Il plaint les misères, et connaît les mots et les regards doublés d'espérances et de consolations; tant que dure la visite, il est tout occupé de son but ; le difficile est de parvenir jusqu'à lui ; le difficile surtout est de laisser assez de traces dans son esprit ou dans son cœur pour qu'il se souvienne. Il a tant de choses à faire, tant de gens à voir ! Il aime tant sa retraite peuplée de souvenirs, de projets, de chimères ! La vie n'est pas si longue qu'on y puisse tout ranger à la fois.

Le talent de M. de la Guéronnière est incontestable ; c'est assurément un des publicistes les plus distingués, les plus prismatiques que nous ayons. Son style est clair, précis, élégant ; il est à la hauteur de ses sujets, sans avoir rien d'ampoulé ni de prétentieux. C'est celui d'un homme

du monde devenu homme d'État. Il a la faculté singulière d'un raisonnement élastique ; il prouve avec la même facilité deux vérités opposées ; c'est en pareil cas que brille l'imagination fantaisiste dont je vous parlais tout à l'heure, cette imagination convaincue et qui dès lors arrive à convaincre les autres. Son prestige est tel, qu'elle n'a besoin d'aucune excuse, d'aucune explication ; on accepte parce qu'on est séduit, sauf à réfléchir ensuite.

Le vicomte Arthur a été longtemps satellite parmi les constellations de la voûte *terrestre*. Il gravitait autour des astres ; le moment est arrivé où il brille de ses propres lumières, où son éclat est devenu personnel. C'est ordinairement une phase difficile ; il l'a traversée aussi heureusement que les premières.

Une des nuances les plus marquées du caractère de *mon modèle* est la défiance de lui-même, jointe à une grande hardiesse ; il a osé des choses inouïes, lui dont l'apparence est si timide. On disait autrefois d'un vieil ambassadeur de Baden, le bailli de Ferrette, qu'il était l'homme le plus courageux de l'Europe, parce qu'il ne craignait pas de se casser le cou en marchant avec des jambes aussi fluettes que les siennes. Cette même

phrase pourrait s'appliquer aux audacieux dont l'esprit les porte sur des bases si fragiles qu'on croirait à chaque instant les voir se briser. Ils n'ont que l'apparence dangereuse néanmoins, ils s'établissent à leur aise, sur le meilleur terrain ; ils ne tombent pas, justement parce qu'ils sont flexibles ; ils ondoient quelquefois, ils ne rompent jamais.

M. de la Guéronnière a passé la première partie de sa jeunesse à l'écart, renfermé dans sa famille, ne semblant pas supposer qu'on pût faire attention à lui, ayant toutes les curiosités, toutes les impatiences d'une nature riche et généreuse, d'une âme pleine de tendresse. Les femmes ont rarement la fantaisie de chercher le mérite qui se cache, elles acceptent celui qu'on leur présente tout fait ; elles choisissent ceux que d'autres ont choisis avant elles. Si la difficulté les irrite, le triomphe trop aisé les repousse. Il faut un cœur d'élite ou des vues profondes pour relever ceux qui se tiennent en arrière, qui regardent de loin ce qu'ils n'espèrent pas atteindre.

Les bonheurs et les succès de salon ont donc été longtemps ignorés de notre héros. Il n'y songeait point, ils étaient pour lui des illusions ;

il voyait dans ses songes des périls aux yeux de diamants qui s'enfuyaient. Il les suivait avec douleur, et revenait sur la terre, brusquement rejeté dans le sillon de l'habitude. Ces rêves se réalisèrent, la lice fut ouverte et parcourue brillamment ; les péripéties, les agitations inséparables des triomphes comme des défaites ne manquèrent point. Nous devons tout payer ici-bas, surtout les leçons de l'expérience. Quelque chères qu'elles soient, elles restent souvent inutiles, on les met au rebut, on les dédaigne, il il y faut pourtant revenir. Lorsque le désenchantement nous y force, nous arrivons tous à cette phrase inévitable :

— Ah ! si j'avais su !

M. de la Guéronnière est constant dans ses amitiés ; aussi en a-t-il inspiré de véritables. Il aide volontiers ceux qui l'ont connu jadis ; il ne dissimule pas ce qu'il doit aux influences du passé, il ne les regarde pas du haut de sa pyramide ; il se souvient enfin, sans avoir la petitesse des rancunes. On l'a souvent attaqué dans la presse, il n'a daigné ni se venger ni répondre. Ceci prouve de la grandeur ou de l'insouciance, peut-être l'une et l'autre. L'envie lui est inconnue, il rend justice à ses rivaux, ce qui lui est

facile, puisqu'on ne la lui refuse pas à lui-même. On l'accuse de se rouler, dans son propre bonheur, au point de ne pas voir au delà et de s'endormir en pensant que tout est pour le mieux, parce que nulle épine ne se trouve sous son oreiller. Hélas! si cela est vrai, il n'est pas le seul : l'espèce humaine à peu près tout entière marche sur la même voie ; c'est le cas d'emprunter les paroles de l'Évangile et de mettre une pierre dans la main de ceux qui le blâment. Qui donc osera la lui jeter?

Ses goûts sont distingués, comme toute sa personne. Il aime le confortable, il reçoit volontiers chez lui; cependant il n'a pas les qualités nécessaires pour tenir ce que l'on appelle un cercle. Il n'a pas l'entrain, la verve, l'initiative; il ne saurait pas mettre chacun à son aise, il serait gêné ou distrait. Comme tous les gens impressionnables, il ne résiste pas à une séduction. Une causerie attachante le retiendrait dans un coin, et pendant ce temps les autres s'amuseraient comme ils pourraient.

Il est exclusif et passionné sans explosions. Il n'a point de ces fougues d'éloquence qui enlèvent les masses et qui subjuguent les cœurs. Il est plus puissant la plume à la main, parce que ce n'est

pas une intelligence prime-sautière, bien qu'il n'ait pas le travail pénible et qu'il s'exprime facilement.

Il n'a pas de fausseté ; il a de la finesse. Il est trop aisément entraîné pour user de tromperie, il se montre ce qu'il est. Il cède volontiers sous certains rapports et conserve sous d'autres un entêtement obstiné. Contre les tracasseries de l'existence il a la force d'inertie ; il ne s'emporte pas, il glisse. On ne peut le saisir, il ne laisse pas de prise et sait esquiver les explications, il met de l'art dans tout ce qu'il fait. Cependant il n'a point de préméditation, ce n'est pas un homme de calcul. L'addition se présente toute faite au bout des chiffres, il les pose sans prendre la peine de les compter, la destinée compte pour lui. Il est heureux, ce qu'il entreprend lui réussit presque toujours. Il sait en jouir et n'est point ingrat envers le sort, dont il a le bon goût de ne pas se plaindre.

Sa vie s'écoule cependant assez accidentée. Il a en lui des anomalies qui ne peuvent lui accorder la tranquillité parfaite. Il doit se rappeler qu'il appartient à l'humanité, et que l'humanité n'atteindra sur la terre à la perfection d'aucune sorte. Le nuage pointe toujours à l'horizon, s'il

ne s'avance pas, il menace ; ses ombres se répandent au loin ; elles nous glacent quelquefois, quelquefois aussi elles nous couvrent ; et l'ambition est aussi difficile à satisfaire que la fortune est rebelle à fixer.

XVII

ÉMILE DE GIRARDIN

Je ne suis pas de ceux qui marchent au hasard : avant de commencer ma galerie, j'avais mon parti pris, et je n'en changerai point. J'estime peu l'espèce humaine ; cependant, je crois possible de l'intéresser sans déchirer personne, la bienveillance dont le public m'a honoré me prouve que je ne me trompe pas. Je m'attache à saisir la ressemblance de mes modèles, je fais ressortir ce qu'ils ont de bon, et j'*indique* le reste. Je ne les flatte pas, car je dis toute la vérité ; seulement je la dis comme une plume honnête et de bonne compagnie doit la dire. Je hais les pamphlétaires, je me tairais plutôt toute me vie que de soulever un scandale indigne d'un homme d'honneur ; je serais doublement lâche en agissant ainsi à l'abri de mon pseudonyme ; je ressemblerais aux voleurs masqués attendant la nuit les voyageurs der-

rière un mur. Si j'attaquais jamais qui que ce fût, je le ferais franchement, loyalement, à nom et à visage découverts, tout prêt à soutenir ma querelle, et ne laissant pas à autrui le droit de répondre pour moi.

En traçant le nom de M. de Girardin, j'éprouve une sorte de crainte. M. de Girardin est un de ces hommes sur lesquels on croit le dernier mot écrit; l'opinion semble formée et rien ne la fera changer désormais. Chacun se figure le connaître à merveille; ceux qui ont lu la *Presse* lorsqu'il la dirigeait, y ont vu, à ce qu'ils supposent, l'expression de sa pensée. Il se sont taillé des opinions et des principes dans ceux qu'il leur a dictés, et ils n'en demandent pas davantage.

Le caractère de M. de Girardin est un cristal à facettes: il brille, il pique au besoin, il coupe si on le casse, il reflète la lumière et la renvoie, toutes les couleurs du prisme se heurtent ou s'allient tour à tour. Il change d'aspect suivant que le soleil l'éclaire ou que l'ombre le voile.

Il a tous les courages, il en a donné des preuves. Il choisit de préférence les courages utiles et réfléchis; la chevalerie le séduit peu, elle ne rapporte guère que des coups, quelquefois de la gloire; mais la gloire est une fumée, et ce

siècle-ci exige une nourriture plus substantielle. On l'a cependant vu, dans maintes occasions, aussi sûr de lui que les héros d'Homère. Qui ne se rappelle sa conduite en 48, lorsque le club Blanqui demandait sa tête. Ses amis cherchaient à l'empêcher de se rendre à son journal, il les repoussa et s'en alla corriger ses épreuves en passant parmi les furieux qui vociféraient contre lui. Il avait emporté un plat d'argent pour leur présenter les clefs de l'imprimerie s'ils essayaient de forcer les portes. Son chapeau enfoncé sur sa tête, le col de son paletot relevé, lui firent supposer qu'on ne l'avait pas reconnu; il revint sur ses pas, se découvrit, et dit en promenant autour de lui son regard clair et tranchant comme l'acier: — « Je suis M. de Girardin, quelqu'un voudrait-il me parler? »

Nul ne bougea, mais ceux qui le menaçaient marchèrent derrière lui et l'escortèrent avec des acclamations jusqu'à sa voiture.

Il chiffre tout: les hommes ont pour lui une valeur commerciale. Plus cette valeur est grande, plus il la prise, mieux il les reçoit, plus il les fréquente et plus il s'en sert par conséquent; son appréciation se borne là. Il estime profondément les honnêtes gens, il leur rend une sou-

veraine justice. Il n'est point sceptique en paroles, et proclame volontiers ses croyances. On l'a calomnié de toutes les façons, calomnié à dire d'experts; il a continué sa route et il est arrivé. De ces calomnies il n'est resté qu'une trace presque effacée; l'envie a usé ses dents à mordre sur ce fer de bonne trempe; elle s'est couchée impuissante à ses pieds, répandant son venin autour d'elle, attendant peut-être, car l'envie ne meurt jamais.

M. de Girardin est un honnête homme, un homme de devoir, un peu tout d'une pièce, un peu rigide dans certaines circonstances. Il a peu de liant, et de là viennent les ennemis qu'il s'est faits.

Pour lui rien n'est perdu, il se sert de ses ennemis mêmes. Sa maxime est de toujours faire ce qu'ils ne lui conseillent pas. On est sûr ainsi, prétend-il, de ne pas manquer une occasion de réussir; ils les signalent eux-mêmes en les craignant. Selon lui, beaucoup de gens mettent la conscience en actions: elles montent ou elles baissent, elles se vendent ou s'échangent, c'est une monnaie dont le cours se cote aussi bien que les autres et dont les banqueroutes sont fréquentes; il y a encore moyen d'en utiliser les débris.

Il a de l'orgueil, sans cela il ne serait pas ce qu'il est; pourtant il a l'orgueil de ne pas le laisser voir. Cet orgueil empiète sur ses autres penchants et les domine. Ainsi il devient par lui fastueux et prodigue, lorsque son goût le porterait plutôt vers l'épargne et la simplicité. Il aime à gagner sur tout ce qu'il troque ou cède. Un gain manqué le contrarie à l'excès.

Il se défie de ses bons mouvements, parce qu'ils ont souvent été trahis; s'ils se présentent, il les écarte. On ne le touche point avec des récits plus ou moins véritables de ses misères; pour ne pas se repentir d'avoir résisté, il préfère admettre qu'on le trompe toujours. Ceux qui lui demandent quelque chose jouent avec lui le rôle de M. Dimanche; il ne les laisse pas achever, afin de ne pas leur répondre; aussi ne refuse-t-il que les sots, et ceux-là méritent d'être refusés.

Il a pourtant rendu des services lorsqu'on ne les a pas réclamés, ou lorsqu'il a jugé devoir le faire. Il est avant tout souverainement juste. On cite de lui des traits de bienfaisance qui prouvent une fois de plus qu'on trouve surtout son cœur quand on ne le cherche pas.

M. de Girardin a une grande faculté d'assimilation; il écoute fructueusement et s'approprie

les idées à ce point qu'elles deviennent siennes et qu'il les transforme. Celui qui les a fournies ne les reconnaît pas. Il est certains de ses amis qu'il dissèque tous les jours avec l'adresse d'une araignée dévorant son mari. La toile est si bien tendue, qu'on y retombe indubitablement et qu'on ne s'en aperçoit point.

Il accepte les conseils sans se fâcher ; il les suit quelquefois, et convient qu'ils lui ont réussi : sa mémoire est immense, il n'oublie rien; il n'oublie pas le mal, et chaque flèche qui l'a blessé laisse sa marque. Il a peu d'imagination : aussi n'écrit-il que ce qu'il voit, ce qu'il sent et ce qu'il pense; il n'invente guère ; il a la *toquade* du théâtre, où ses qualités mêmes l'empêcheraient de réussir, l'analyse positive ne peut jamais être un amusement. Son élément est le paradoxe, il s'y plaît il a pour le soutenir des raisonnements qui stupéfient; par cette raison, ses convictions ne sont pas profondes. On est étonné de tout ce que contient cette tête. Son talent de publiciste est à la fois brillant et vigoureux. Il pressure une idée à sa dernière expression.

Il est concis et clair jusqu'à la sécheresse. Ce n'est ni un phraseur, ni un poëte. Ne cherchez pas d'images chez lui, cherchez des faits et des

pensées. Son style est martelé comme son esprit, il frappe toujours.

Sa nature est en même temps anguleuse et câline; il a des brusqueries et des caresses, il est essentiellement né pour la lutte; une victoire obtenue sans combat n'en est pas une pour lui. Il a arraché pièce à pièce à la destinée toutes ses faveurs. La fortune l'a calmé maintenant; il veut sincèrement le repos, il veut jouir de ce qu'il a conquis. Il a trop vu le monde pour y croire et pour tenir à grand'chose ici-bas. Philosophe dès sa jeunesse, les événements variés et douloureux de sa vie ne l'ont point abattu : il a su n'en accepter que ce qui lui a servi; toutes les pierres de son édifice ont été triées parmi celles dont on a obstrué sa route. Ce qui désespère les autres hommes n'a jamais pu l'atteindre; il ne se laisse pas influencer par les préjugés et traite lestement les opinions reçues, ce qui le délivre de beaucoup d'embarras.

Il a plus que de la hardiesse, il a de l'audace. Un parti pris chez lui est immuable; il s'avance calme et fier au-devant de l'opposition qu'il a prévue. Il ne l'attend pas, il marche tout prêt à la parade et surtout à la riposte; on ne peut le surprendre ni l'étonner.

Presque toutes les bonnes idées *industriellement* littéraires de cette époque viennent de lui. Il a profité des unes, et beaucoup lui ont échappé pour aller en enrichir d'autres. Heureusement qu'il a su se pourvoir avec le reste.

Sa conversation est variée, instructive, pleine d'aperçus; mais elle manque d'esprit, dans l'acception étincelante du mot. Il comprend admirablement celui des autres; il en jouit, surtout lorsque cet esprit le flatte et qu'il abonde dans ses tendances. Il est gai, il rit de tout son cœur des bouffonneries qu'il adore, pourvu qu'elles soient drôles.

Il se lève à cinq heures du matin et travaille sans relâche, le travail est sa vie. Il va rarement chez les autres, il préfère recevoir chez lui quelques personnes dans l'intimité, le monde l'ennuie. Il s'endort chaque soir après son dîner, jusqu'à dix ou onze heures. C'est une habitude prise, dont nul ne se formalise. Autrefois, lorsque le moment était venu, la grande Delphine sonnait et demandait :

— Le châle de monsieur !

Puis elle l'enveloppait dans ce châle, le couchait sur un canapé, et l'on causait comme s'il n'eût pas été là.

M. de Girardin est un homme du monde de

goût, ce n'est pas un artiste. Il n'a rien de la bohême qu'il a effleurée, pas même le *diable au corps*. Il ne fume pas, il est soigné et recherché en toutes choses. Il ne boit que de l'eau et du vin pur, et ne les mélange point. Les orgies ne l'attiraient pas, il les subissait tout au plus. Il se préoccupe de sa santé, sans être précisément malade imaginaire. Il questionne ceux qu'il voit sur les malaises qu'ils éprouvent, afin de se rassurer sur les siens. Je ne sais s'il craint la mort, ou s'il craint de souffrir. Il monte souvent à cheval, c'est son exercice favori ; il n'y réussit ni mieux ni plus mal que n'importe qui.

Un appendice indispensable de M. de Girardin, c'est Jean, son valet de chambre. Jean s'occupe de *tout*, il voit *tout*, il fait *tout* ; il serre l'argent et les papiers, il faut *tout* demander à Jean. Il connaît les célébrités, il sait le degré de considération dont on jouit près de son maître et reçoit en conséquence. L'accueil de Jean annonce celui qui vous attend dans le cabinet d'en haut ou dans le salon du rez-de-chaussée. Jean fait les commissions difficiles, et donne le congé aux solliciteurs et aux ennuyeux ; s'il est besoin, ses fonctions s'élèvent jusqu'à la diplomatie des ruptures. Il a pénétré les secrets politiques et les laisse entrevoir à ceux qu'il pro-

tége. Il a peut-être plus d'ambition pour Emile qu'Emile lui-même. Il époussette chaque matin avec un soupir le portefeuille qu'il pourrait avoir s'il était ministre. Jean est un type comme la Sophie de M. Véron; il n'y a entre eux que la différence de l'homme à la femme; mais c'est beaucoup en pareil cas.

En amour, M. de Girardin est de l'école sentimentale, surtout par lettres. Il est enguirlandé dans son style comme un berger de Florian. Il ne cherche point le mystère ; plus il se fait de bruit autour de son cœur, plus il s'excite. Il ne fréquente pas les sentiers rêveurs et écartés ; la foule l'attire, il préfère les grandes routes et les chemins battus. Lorsqu'il entre chez son Egérie, s'il trouve quinze voitures à la porte, il est flatté et heureux. Ce nom d'Egérie n'a qu'une certaine portée : il consulte peut-être la nymphe; pourtant elle n'a sur lui d'autre empire que celui qu'il lui laisse prendre. Il n'obéit guère à la séduction, quelquefois à la lassitude de la résistance. Il cède une portion de sa volonté pour conserver celle à laquelle il tient le plus. Il a été fort aimé, néanmoins, sans que la reconnaissance tînt beaucoup de place dans ses amours. Les soins, les attentions de toutes sortes, la protection même, diminuent à mesure

qu'il reçoit davantage; le parodoxe le suit partout.

Dans ses rapports avec les femmes, il apporte une remarquable originalité. Sa causerie est comme ses articles, par alinéas. Il a mille prétextes pour passer à la ligne : un cheval qui galope, un oiseau qui chante, un papillon qui vole, il tire parti de tout : son adresse, son esprit et son savoir-vivre brillent là plus qu'ailleurs.

Il avait une grande admiration pour sa première femme et lui rendait pleinement justice. Ce sentiment était réciproque; il existait entre eux une affection véritable et sincère. Elle lui donnait d'excellents avis, elle le complétait avec son imagination poétique, elle lui prêtait l'idéal. Son salon était pour lui une sorte de temple; en la perdant, il a perdu la plus chère de ses habitudes; son rêve est de la retrouver.

Maintenant, c'est un tourtereau, il a subi toute une transformation. Il vit, près de sa jeune et jolie femme, comme un bourgeois; il rêve la retraite et la tranquillité, un intérieur agréable, quelques amis pour causer. Il vient d'acheter un terrain à Baden et s'y fait bâtir une maison. Il abdique ce sceptre qu'il a porté si longtemps; revenu des vanités et des illusions, il se concentre en lui-même et dans sa propre

valeur. Elle est assez grande pour que le fonds ne lui manque jamais.

Il existe dans tous les siècles de ces individualités puissantes qui ne se pèsent pas au même poids que le vulgaire. M. de Girardin est de ceux-là. L'histoire, et l'inconnu peut-être, diront mieux que nous ce qu'il fut.

XVIII

FRANÇOIS PONSARD

Depuis la génération littéraire de 1830, qui nous a donné presque tous nos grands noms, bien peu d'hommes ont surgi : M. Ponsard est de de ceux-là. Il arriva un beau jour, on parla de lui sur-le-champ, on en parla avant de l'avoir vu, car il se cachait ; c'était un mythe, on l'admirait de confiance et simplement pour répéter ce que l'on entendait dire aux autres. Un homonyme à moi, M. Reynaud, le vanta, l'annonça, le promit beaucoup, le montra peu, manœuvra de façon à tenir la curiosité en éveil ; c'était le meilleur, le plus intelligent cornac que jamais poëte inconnu eût pu souhaiter.

Lucrèce fut annoncée par mille trompettes ; sans que personne en eût entendu un vers, on la proclama un chef-d'œuvre ; les mânes de nos grands classiques tressaillaient d'aise, ils avaient

enfin un successeur digne d'eux, la tragédie allait renaître.

L'alarme était chaude au camp des romantiques : ils prenaient des airs de dédain, mais ils tremblaient d'avoir trouvé un maître; les ardents se préparaient à la lutte, les jeunes ouvraient leurs narines, aspiraient la discussion; semblables à des chevaux de race, ils piaffaient d'impatience, ils espéraient assister à de nouveaux combats et recommencer les célèbres batailles où leurs aînés avaient gagné leurs éperons.

Cependant, la cause innocente de ce déchaînement restait dans l'ombre. Le poëte arrivait des bords du Rhône; il quittait la retraite fleurie où il avait vécu jusque-là, pour se jeter dans une vie qu'il ignorait et dont il avait peur instinctivement. Le bruit qu'on faisait autour de son œuvre, plutôt qu'autour de son nom, car beaucoup l'ignoraient, l'étonnait.

Il s'en demandait le motif. On le posait en prétendant, en chef d'école; il avait des disciples, assurait-on, lui qui ne songeait qu'à entendre réciter ses vers sur un théâtre, afin de les mieux goûter; lui, poëte *convaincu*, cherchant la gloire pour la gloire, et ne s'occupant pas d'où elle lui viendrait, pourvu qu'elle vînt.

Il se cacha davantage, laissant son ami promener ses odes et ses rimes. Il en connaissait la valeur, pourtant il n'aspirait pas *alors* à la succession de Molière, ni au titre de régénérateur du beau langage. C'était un bon élève de lycée, destiné à l'enseignement par sa famille ; sans rien avoir du pédagogue ; il n'imposait ni son opinion ni ses principes, et l'on vit le singulier spectacle d'un homme calme, modeste, sans prétentions, devenu l'idole des uns, l'épouvantail des autres, se dérobant aux apothéoses comme aux attaques, et chantant au milieu de ces tempêtes comme les alcyons parmi les écueils.

Le jour de la première représentation de *Lucrèce* arriva. Ce fut plus curieux, plus étrange encore qu'*Hernani* ou *le Roi s'amuse*. Depuis le *Mariage de Figaro*, on n'avait rien vu de pareil ; il y eut émeute sur la place de l'Odéon ; on y installa des piquets de cavalerie, les jeunes gens des écoles voulaient prendre la salle d'assaut ; n'ayant pu y pénétrer, ils se contentèrent, à leur grand regret, de crier, de siffler, de jeter des œufs et des pommes à la tête de ceux qui entraient : ce fut un tumulte sans exemple.

Le Dépit Amoureux, servant de lever de rideau, fut interrompu dix fois ; on montait sur

les banquettes, on saluait chaque célébrité qui paraissait, soit par des bravos, soit par des observations critiques; il se dépensa force saillies au parterre ce soir-là; les loges étaient garnies du haut en bas de tout ce que Paris renfermait d'illustre et de distingué. Pas un nom n'y manquait. Quel auditoire pour un début! Combien le cœur de ce jeune homme, ignoré jusque-là, devait battre d'orgueil et d'enivrement!

Vous savez quel fut le succès. Il était mérité sous plusieurs rapports. Les vers étaient bien faits, ils étaient beaux; quelques-uns sont restés dans la mémoire de tout le monde. Quant à la pièce, c'était une tragédie; on ne peut rien dire de plus — ni de moins.

M. Ponsard n'en devint pas plus fier; il s'en retourna à Vienne, se déroba aux triomphes et écrivit *Agnès de Méranie*, qu'il fit luire aux feux de la rampe lorsqu'il l'en crut digne. Il avait encore toutes ses illusions, toute la jeunesse de son imagination et de son cœur. Les épreuves qui l'attendaient à l'apparition de cette pièce les dissipèrent complétement; une révolution totale s'opéra dans les idées, dans le talent, dans les sentiments du poète. Il comprit ses adversaires et leur prit leurs armes pour se défendre. Il apportait avec lui la simplicité d'un

villageois, qu'on me pardonne le mot; il ne cachait ni ses désirs, ni ses impressions; il sentit l'abus de cette franchise, et, si l'apparence fut la même, la réalité devint plus habile. Il ne fut plus poëte que dans ses œuvres; l'exaltation, si elle existait, fut comprimée; semblable à l'orgeat qui mousse, elle resta froide malgré le pétillement. Il en résulta une affectation, une modestie jouée, une manière de s'effacer tout en profitant du mouvement qu'on faisait autour de lui, qui n'est pas dans la nature du poëte et dont il se fit une armure contre les tracasseries et les embûches.

Il n'oublia pas néanmoins, car il est de ceux qui ne peuvent oublier. Il renferma ses impressions et dissimula, surtout avec ses amis, qui s'étonnèrent en le voyant si opposé à lui-même. Il est cependant généreux et serviable, bien qu'il y ait en lui quelque chose qui éloigne les demandeurs; je ne saurais l'expliquer, mais je le sens. Ponsard est très chaud pour ceux qu'il aime, il ne souffre pas qu'on les attaque, il tient à être estimé d'eux, et, chose étrange! il est des gens qui ne sont pas ses amis, à l'estime desquels il tient davantage encore. Il les a devant les yeux en certains moments de sa

vie et pose en face de leur souvenir pour savoir ce qu'il doit faire.

Il est orgueilleux, cela va sans se dire. Sa grande ambition fut pour l'Académie. Il se brouilla avec un de ses rivaux à ce sujet; ce fut une question grave au Parnasse; ils y sont à présent côte à côte, il ne s'agissait que de prendre son rang. L'auteur de *Lucrèce* est doux, il ne dit jamais de mal de personne, tout en méprisant *in petto* la petite littérature, celle qui se débite aux petits théâtres, par des petits acteurs qui ne sont pas subventionnés. Il ne le montre pas, il fait des compliments sans aucun *mais*, chose rare.

Ses convictions ne sont pas profondes, il se persuade volontiers ce qu'il désire; il se présente des arguments irrésistibles pour expliquer ce qui n'est pas dans la voie qu'il s'était tracée d'abord. Il imite Racine et Boileau de plus d'une façon et rimerait en beaux vers le passage du Rhin, ou de n'importe quel fleuve; il ne haïrait pas le poste d'historiographe, sauf à envoyer sa démission de ce poste, si quelqu'un remarquait trop haut qu'il l'a accepté. Il se retire admirablement des positions difficiles; il aurait inventé le repentir et la grâce des excuses; il y est irrésistible.

M. Ponsard est reconnaissant, il le laisse voir avec une mesure dont on lui sait gré, tant elle est juste. Il donne envie de l'obliger pour obtenir des remercîments.

Sa nature est un composé de passions violentes et d'instincts bourgeois qui viennent de sa première éducation, du milieu où il a vécu d'abord, il ne peut s'en défaire ; c'est comme l'accent du pays. Tous ses penchants se tournent vers l'honnêteté, il croit sincèrement être son créé pour certains salons où il aime à faire des lectures. Il est très-instruit, il cause bien, quoique sans saillies ; son esprit manque de spontanéité ; il est comme préparé d'avance ; il a peut-être un peu d'emphase.

Lorsqu'il est à Paris, on le voit chaque matin, à l'heure du déjeuner, au café *Procope* ; il est gourmand, c'est un défaut ou un mérite, adhérent à sa condition de myope. Il va dans le monde avec plaisir, bien qu'il préfère l'intimité. Il fuit les endroits publics où l'attention qu'il éveille lui est désagréable. Il ne se livre à aucun exercice du corps ; néanmoins, il est d'une grande activité, lorsque ses sensations le dirigent. Il voyage avec une facilité merveilleuse ; il franchit les distances sans y penser ; il va du Nord au Midi et du Midi

au Nord, aussi vite que les hirondelles cherchant un printemps sans hiver.

Sa première occupation est le jeu, dont il est passionné, non pas par amour du gain, mais pour les émotions qu'il donne ; il aime le jeu en artiste, il le goûte, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il n'y est pas heureux, il perd noblement. C'est un joueur gentilhomme. Les cartes et les dés ont pour lui un attrait irrésistible. Il va jeter sur le tapis vert l'or que lui rapportent ses pièces morales ; la dame de pique emporte dans sa robe les belles tirades de *l'Honneur et l'Argent* et les déclamations vertueuses de *la Bourse.* M. Ponsard le sait et le sent mieux que personne ; un esprit de sa trempe ne dissimule pas avec lui-même. Il faut bien dépenser sa vie, quand on en a surabondance ; il faut bien tout connaître lorsqu'on doit tout peindre ; et l'on ne signale jamais mieux le danger qu'après l'avoir évité soi-même en s'y exposant.

Ce caractère est un de ceux où le bon triomphe des imperfections de notre espèce. Nous ne pouvons tout avoir en partage, il nous faut payer *Rodolphe*, l'honnête homme de ses pièces ; il l'est strictement. A peine si les entraînements de la vie le font sortir de cette sévérité de principes qui n'admet aucune capitulation.

Il est paresseux et ne compose qu'à Vienne, la ville la plus ennuyeuse qui soit sous le soleil. Peut-être est-ce un tort, peut-être ce travail solitaire, dans ce coin du Dauphiné, donne-t-il aux pièces de M. Ponsard une teinte sérieuse qui fatigue l'attention et qui exclut la gaieté, d'autant plus qu'il a l'improvisation difficile.

Il admire franchement ce qui est beau; il en est envieux comme un vrai artiste, c'est-à-dire qu'il est fâché de ne pas l'avoir fait; mais il n'a pas l'envie basse, l'envie qui dénigre, au contraire. Il est un des trois écrivains qui n'ont pas de collaborateurs, et il garde sa spécialité, sans empiéter sur ses voisins et sans s'inquiéter si elle est la meilleure.

Dans ce qui touche à la passion, notre poëte est naïf et crédule : il accueille les chimères, il n'est point fat ; mais lorsqu'il a une maîtresse, il se croit adoré d'elle. Il écrit aux femmes des lettres en vers ; pour beaucoup d'entre elles, ce n'est qu'un autographe de plus, dont leur amour-propre est flatté. J'en sais une qui en a souvent reçu et qui, pour récompense, l'a baptisé le Don Juan notaire. Il est comme tous les hommes chez lesquels l'amour du *beau sexe* est impérieux : il se laisse séduire et dominer, en dépit

de sa volonté, en dépit de sa raison. C'est quelquefois un moyen d'être heureux.

Ses habitudes d'existence sont très simples, il vivrait sous la tente ; il n'a pas de goûts ruineux, il ne collectionne pas, il se soucie peu de l'élégance, non pas de la propreté. Il est resté provincial dans sa mise ; il va trop souvent à Vienne. Ponsard n'a rien d'Apollon dans l'aspect, on ne le devinerait jamais en le voyant passer. Il a pourtant de bonnes manières ; il est le tribut à l'humanité. S'il en était autrement, ce monde serait le paradis, et je ne me suis pas aperçu encore que nous en goûtions les béatitudes.

XIX

ERNEST FEYDEAU

Nous voilà en plein succès, en pleine sève, en pleine jeunesse ; nous voilà devant l'un des triomphateurs du jour, suivant son char une palme à la main, pendant que le chœur répète :

« Souviens-toi que tu n'es qu'un homme ! »

La tête brûle, on s'enivre plus sûrement de la gloire que de l'orgie, on ne regarde point autour de soi, on se retourne encore moins pour regarder derrière. L'avenir est tout, on le dévore, on l'aspire ; le présent ne suffit plus, il faut monter toujours, tant qu'il reste des degrés à franchir, arriver au faite, être le premier enfin, dominer le monde, dominer son siècle, voir l'univers à ses pieds et le maintenir haletant sous sa plume, sous sa pensée. Tel est le rêve des ambitieux de l'art, tel est celui de M. Ernest Feydeau, une des individualités les plus artistiques de ce temps-ci.

En lui, nous examinerons l'artiste autant que l'homme, ou plutôt les deux ne font qu'un : presque toutes les impressions de l'homme appartiennent d'abord à l'artiste ; il les mélange de telle sorte, que lui-même ne pourrait les séparer ; je vais me faire mieux comprendre :

M. Feydeau a des amis, ce sont des amis littéraires, il cause avec eux littérature et philosophie ; peu importe l'analogie de caractère ou de sentiment, c'est l'analogie d'intelligence qu'il désire. Son ami le plus intime, Gustave Flaubert, ne lui ressemble que par là. Ils s'écrivent des lettres de douze pages, remplies de dissertations, d'appréciations et de critiques. Ils font tous les deux partie de *la Doctrine*, sorte de petite église, dont le prophète est Théophile Gautier, dont l'*Artiste* est le Coran, dont Paul de Saint-Victor, Ernest Feydeau, Gustave Flaubert sont les disciples. Le cercle finit à M. Xavier Aubryet ; Victor Hugo est le fétiche de cette religion aussi exclusive que le catholicisme ; hors de son temple, point de talent. Amoureux de la forme avant tout, l'idée ne vient qu'ensuite ; ces messieurs la trouvent toujours, mais souhaitons qu'ils ne fassent pas école. C'est un des plus dangereux systèmes pour la médiocrité ; des esprits tels que ceux que j'ai cités se maintiennent

à cette hauteur ; les autres retomberaient lourdement et ne se relèveraient plus.

L'auteur de *Fanny* pousse le respect de son œuvre jusqu'à l'admiration ; pour n'importe quelle somme et dût-il mourir de faim, il ne la livrerait s'il n'en était pas complétement satisfait. Il ne transige pas avec lui-même, il n'a pas de complaisance, il est son propre juge, il faut qu'il soit content. Il se lit tout haut ce qu'il écrit, pour apprécier la musique et la sonorité de sa phrase ; son oreille doit être flattée d'abord, elle l'avertit des dissonnances. Il a le travail capricieux et *travaillé*, il polit et cisèle jusqu'à la dernière ligne.

Son érudition est immense. On se rappelle sans doute sa discussion avec M. Champollion-Figeac, à propos de son livre sur la *crémation*, qui fit tant de bruit dans le monde des savants. M. Champollion osa dire que cet ouvrage était plein d'erreurs. M. Feydeau lui répondit, lui donna des preuves positives qu'il ne s'était pas trompé, en ajoutant avec une superbe assurance :

— Il y a en effet quatre erreurs dans mon livre, mais je vous défie de les trouver.

Il avait raison, on ne les trouva point.

Ernest Feydeau a un grand orgueil, l'orgueil

des gens qui sentent ce qu'ils valent. Il est très-sensible à la critique, un article l'empêche de dormir ; cependant il se raidit contre elle et ne lui cède jamais. Il demande des conseils qu'il ne suit pas, son jugement est toujours pour lui le meilleur. Le seul qu'il ait redouté à l'apparition de *Fanny* est celui de madame Feydeau, et il l'attendait avec anxiété ; lorsqu'il eut son approbation il ne s'occupa plus de celle de personne. Il n'est pas envieux, l'envie est un sentiment d'infériorité incompatible avec son caractère.

Sa conversation manque de traits, tant qu'on ne parle que de sujets ordinaires ; parlez-lui de l'*art*, son élocution devient facile jusqu'à l'éloquence, jusqu'à la pompe quelquefois. Il va à la Bourse, il fait des affaires d'actions et de reports, toutes choses indignes de son mérite : aussi les oublie-t-il souvent ; il prend la Bourse pour un temple grec, s'appuie contre une colonne et se met à causer. Il a des colères magnifiques contre les gens d'argent, il les traite en face comme on ose à peine les traiter au théâtre, il les fustige de sa verve et de ses satires pleines de vérités et d'audace, il est superbe alors : c'est le mépris fait homme.

D'une honnêteté à toute épreuve, il ne craint pas qu'on lui réponde. S'il tient à son argent,

c'est qu'il le gagne loyalement et honorablement. Exalté, passionné, ardent, il n'aime rien à demi; ses goûts deviennent des emportements, ils en ont la puissance et le peu de durée. Il est d'une franchise sans bornes, il *ne triche* même pas sur ses sensations : on peut croire ce qu'il dit. Il est emporté comme tous ceux de cette nature, et, chose singulière, avec sa franchise il manque de naturel : l'art a encore passé par là.

Il a quelques velléités pour le théâtre, où il réussirait difficilement néanmoins. Il aurait, je crois, de la peine à s'astreindre aux exigences de la scène : elles lui sembleraient le lit de Procuste et seraient pour lui un supplice. Il fait en ce moment un roman dont l'héroïne est une femme blonde : aussi il étudie la femme blonde dans ses moindres détails. Il voit blond, il rêve blond, il pense blond. Jusqu'à ce que sa statue soit parfaite, il n'aura pas d'autre idée et ne laissera pas passer un filament sans en prendre note. On ne sait s'il n'aime pas mieux peindre qu'éprouver. C'est encore de l'art! Il le soigne, il le conserve, on pourrait l'appeler *un vestale* de l'art.

Il pousse l'amour du vrai au point d'être minutieux. Veut-il décrire un beau site, veut-il nous montrer des fleurs, des gazons, des forêts, il va à la campagne, il prend un calepin, il re-

garde, il examine, rien ne lui échappe, c'est l'exactitude même. Si vous passiez après lui, en même temps que lui, dans ce paysage, vous en reconnaîtriez les feuilles mortes qui jonchent le chemin. Il est tout à la fois réaliste et poétique, qualités peu habituelles à cette école.

Feydeau est d'une moralité inexorable pour les hommes, il n'admet en ce genre ni tempérament, ni excuses. Une seule faute trouve grâce devant ses yeux, l'amour. Tout ce qu'il fait commettre est pardonné d'avance. Les petites perfidies, les entraînements, l'oubli des lois adoptées, tout s'efface devant l'amour. Ce mot explique tout, renferme tout. Il n'est pas le seul de cette opinion. Combien de gens ont une conscience en partie double ! Combien se regarderaient comme des misérables s'ils prenaient un centime à leur voisin, qui trouvent naturel de lui voler son bonheur, son honneur même !

La passion est souvent irrésistible, on ne peut répondre de soi lorsqu'elle vous domine, mais nous avons tous besoin d'indulgence ; ne soyons impitoyables pour personne.

Notre romancier est bon, il est d'un commerce sûr. Il garde presque toujours les secrets des autres, et ne trahit jamais les siens. Il parle volontiers cependant, mais il ne s'aventure point.

Il a l'*amour de soi*, ce qui n'est pas l'égoisme et ce qui n'a pas les mêmes résultats. Il sait qu'il est beau, il en est charmé, il en est flatté pour lui, bien qu'il ne soit pas fat ; c'est une façon d'être particulière. Ceux qui le connaissent se rappelleront combien je dis vrai.

Il se couche tous les soirs à sept heures, ne va jamais dans le monde, pas plus qu'au spectacle. Il n'est pas fait pour les salons et leurs niaiseries. Ses manières ne sont point communes, pourtant il n'a pas celles d'un homme de la société ; on voit qu'il ignore beaucoup de choses dans ce genre-là, et qu'il ne se soucie point de les apprendre, il laisse voir qu'il ne les sait pas. Il se relève à minuit et travaille jusqu'à neuf heures du matin, dans son cabinet, entre son feu, sa lampe et un petit réchaud à l'esprit de vin, avec lequel il fait du café. Ce sont là ses belles heures, il est tout à lui-même, à son talent, à son imagination, le reste n'existe plus. Il vit au milieu de sa propre création, comme il entend vivre par conséquent, il fait des sentiments et des émotions à sa fantaisie, et il les exprime comme il les sent.

Sobre à l'excès, simple en tout, il n'a pas la rage du luxe qui nous possède et qui nous emporte. Il ne boit jamais, il a le jeu en horreur,

son seul excès, c'est la cigarette. Il en fume dès qu'il est réveillé jusqu'à ce qu'il s'endorme, il en fume peut-être en songe. Il est propre et soigné ainsi que doit l'être un homme si indulgent pour les peccadilles de l'amour. Des trois bonheurs que M. Scribe chante dans le fameux chœur de *Robert le Diable*, il n'en apprécie qu'un seul, aussi l'apprécie-t-il pleinement. Aimer ! c'est son unique désir, son unique folie. Il est sentimental et il est sensuel, c'est une nature très-complète. Il a même la jalousie, sans laquelle la passion n'existe pas.

Amoureux, sans doute à cause de la psycologie, il arrive promptement à un degré inaccessible, et cela toutes les fois qu'un nouveau roman l'entraîne vers une nouvelle étude. C'est un vrai baromètre ; ce degré atteint, il ne le dépasse plus, il redescend juste au point de départ. Il fait des élégies et des vers sentimentals ! Il rêve, il attend, il a toutes les fièvres, et puis il écrit des pages comme celles de *Fanny*, où la lave coule à pleins bords. Il se fait porter aux nues par ceux qui le comprennent, traîner sur la claie par ceux qui ne pourraient même le deviner. Que lui importe ! il a rempli son but, il a dévoilé quelques mystères du cœur, il a peint ce qu'il a ressenti, il a la conscience de son œuvre, et il

en prépare déjà une autre. Le bruit sera le même autour d'elle, sans qu'il change ou qu'il se modifie. Il restera ce qu'il est et il ne saurait être autrement.

XX

LE COMTE DE MORNY

Vers 1831, la France respirait un peu, après l'ébranlement qu'elle avait subi ; les salons du haut monde ne s'ouvraient pas encore, le faubourg Saint-Germain boudait, on s'assemblait à huis clos, l'on organisait la conspiration du silence et de l'économie, qu'on aurait pu nommer aussi la conspiration de l'ennui. La cour citoyenne donnait des bals, bien mal famés, hélas ! Elle avait également ses réunions de choix ; les FÊTES des ministères et CELLES des Tuileries n'empêchaient pas les comités intimes parmi les gens de bonne compagnie fourvoyés dans cette bagarre. Partout, on rencontrait un très-jeune homme appartenant par lui-même et par ses relations à tous les cercles. Il débutait à peine, et déjà on parlait de lui, on le remarquait : les jeunes gens de cette époque n'avaient pas encore déserté la société, ils y tenaient leur place et leur

individualité, les oisifs les observaient et tiraient volontiers leur horoscope. Celui dont nous parlons était blond, assez grand, d'une tournure éminemment distinguée ; son visage expressif, son regard profond et spirituel promettaient une vive intelligence et quelque chose de plus encore : ils annonçaient un caractère supérieur, une grande volonté, une perspicacité au-dessus de son âge.

Ce jeune homme était le comte Auguste de Morny.

Son éducation mit en lui le germe de qualités devenues très-rares aujourd'hui. Il eut pour tutrice et pour guide une des femmes éminentes de l'ancienne bonne compagnie française, madame la comtesse de Souza. Femme du monde, femme d'esprit, femme de cœur, elle nous a laissé des ouvrages ravissants, trop peu connus, et qui mériteraient de retrouver des lecteurs. *Adèle de Senanges* et *Eugène de Rothelin* sont des modèles de grâce et de charme. Le style est d'une simplicité limpide, la prétention en est bannie ; beaucoup de nos auteurs à la mode devraient les étudier.

Cette suprême grande dame inculqua à son pupille les principes et les manières qu'elle pratiquait elle-même. Elle en fit un gentilhomme

parfait ; elle lui enseigna ce que ses pères lui avaient appris. Les péripéties de son existence, les phases diverses par lesquelles il a passé, ne lui ont point enlevé cette marque indélébile : on verra toujours qu'il a été élevé par une femme merveilleusement douée.

Il est très-difficile d'aborder ici la personnalité d'un homme tel que M. de Morny. Son rôle dans l'histoire de nos dernières années interdit à ces pages légères une observation exacte : nous ne pouvons pas dire tout ce que nous savons, tout ce que nous avons vu. En nous occupant exclusivement de l'homme privé, nous devons écarter l'homme politique : peut-être le lecteur eût-il justement préféré connaître celui-ci.

Le comte de Morny a été au service : il a fait en Afrique des campagnes brillantes ; son nom fut cité plus d'une fois à l'ordre du jour, et nul doute que s'il eût suivi cette carrière il ne se fût élevé aux plus hauts grades. Il ne prit jamais les allures de sa profession, l'uniforme était pour lui comme un déguisement, il n'avait pas l'air d'être à son aise sous son habit de lancier. Il ressemblait, en costume de ville, à un Anglais fort distingué. Son type de visage n'avait rien de militaire ; il ne devait pas aimer cet état,

sans ressorts en temps de paix, et les loisirs de la garnison devaient lui peser beaucoup. Son énergie et son courage le portaient vers une existence plus agitée, vers des luttes moins passives que celles des armes. Il donna sa démission ; toutes les fièvres de la jeunesse, de l'intelligence et de l'époque qu'il traversait s'emparèrent de lui.

L'industrie bouleversa t les cervelles, M. de Morny montra une nouvelle face de son caractère multiple, il se fit industriel. Cet homme, dont tous les instincts étaient d'un grand seigneur et d'un artiste en même temps, se mit à vivre au milieu des ouvriers, dans une usine ; il dédaigna la partie la plus élevée de son être, il la força à s'oublier elle-même et à ployer sous sa volonté inébranlable d'être un des premiers de ce monde par la fortune. Il y parvint, et dès lors une ambition nouvelle s'éveilla à son tour.

Le gouvernement parlementaire offrait des chances d'illustration à ceux qui perçaient la foule. Le comte de Morny fut député, et bientôt ses talents politiques firent autant de bruit que ses opérations financières. Il occupa la renommée de plus d'une façon. Ses écrits sérieux révélèrent chez lui une tendance philosophique

et littéraire qu'on ne soupçonnait pas jusque-là.

Ce fut une existence tirée à quatre locomotives, un de ces tourbillons qui emportent une âme et qui donnent le vertige même à ceux qui le regardent. Toutes les cordes se tendaient à la fois, toutes les passions humaines étaient en jeu, et lorsque la mémoire se reporte à ce mouvement perpétuel, elle tourbillonne comme lui. Chaque heure, chaque minute amenaient une émotion. Les journées se passaient à attendre, à espérer, à combiner. Les nuits appartenaient au monde, à des plaisirs qui ne l'envahissaient pas, qu'il donnait aux autres, tout en ayant l'air d'en prendre sa part. Sa pensée n'était pas distraite un instant, elle avait quelquefois des audaces qui l'effrayaient et que le temps a réalisées pourtant. On le voyait partout : dans les salons, dans les coulisses de l'Opéra, à la Chambre, sur le turf, au milieu des hommes d'affaires, au théâtre, dans son cabinet, où il lisait les poëtes, où il faisait lui-même de jolis vers. Pas un des côtés de l'existence qu'il n'ait envisagé, pas une impression qu'il n'ait ressentie, pas un danger qu'il n'ait affronté le regard assuré et la tête haute.

Chez lui, l'imagination conçoit et calcule : elle n'a point de mirage et ne reflète que la réa-

lité. Seulement elle la devine et la prévoit. Ses chimères prennent un corps, comme la nuée d'Ixion. C'est une de ces natures privilégiées dont les chances sont en équilibre avec les besoins. Ce qu'il rêve lui advient, ce qu'il désire lui est accordé; il a du bonheur, mais ce bonheur n'est pas au-dessus de ses espérances et de ses travaux.

Il est né pour la place qu'il occupe, il en a les qualités et les défauts. Ces défauts même lui servent à se soutenir, à s'élever. On ne peut juger tous les hommes du même point de vue, ni les toiser à la même mesure : ce qui est une peccadille pour l'un devient un crime pour l'autre; ce qui serait un crime dans certaines positions n'est qu'une faute légère lorsque les nécessités impérieuses nous guident et nous emportent. Dieu ne donne pas à ses créatures le même penchant. Il nous destine, dans ses vues éternelles, à jouer ici-bas un rôle quelconque, et sa bonté nous octroie les dons nécessaires à cette destinée. Ceux qui tiennent dans leurs mains l'avenir du monde, ont des voies tracées où ils marchent et où le vulgaire a peine à les suivre. Ce sont des prédestinés, ils ont au front une flamme qui les guide ou qui les égare, mais

dont le reflet se prolonge jusque dans les siècles inconnus.

M. de Morny a l'abord froid, il ne s'emporte point, il ne laisse rien paraître de ce qu'il éprouve. Il s'enthousiasme quelquefois réellement et de bonne foi; l'on n'y croit pas, on cherche un motif sous une impression vraie. L'habitude de le voir impassible fait douter de ses émotions. Son parfait savoir-vivre lui sert de masque, il dissimule sans être faux; il a toujours une raison pour ne point montrer sa pensée, et nul ne l'accusera de mentir, quoiqu'il ne dise pas toujours toute la vérité.

Il cause bien, il cause surtout avec art; il sait dire à chacun ce qui lui convient. S'il lui échappe un mot hasardé, il l'a calculé d'avance, il voit où il portera; cependant rien n'est apprêté chez lui; bien qu'il n'ait de laisser-aller que ce qu'il en faut. Il tient chacun à sa place, tout en restant à la sienne. Il ne se possède jamais mieux que quand il semble s'oublier. Il est adroit et inconsidéré en même temps. Son habileté est capricieuse : contre certaines surprises il n'a pas de défense. Les plus grands embarras de sa vie proviennent de cette imprévoyance intermittente, qu'il coupe comme la fièvre, par les grands moyens.

Il aime les arts et accueille les artistes. Les merveilles de son cabinet augmentent sans cesse. Il a su, à plusieurs reprises, reconnaître des chefs-d'œuvre échappés aux amateurs de premier ordre, ils sont aujourd'hui incontestés. Ses tableaux deviennent pour lui des amis dont il ne se sépare qu'à regret, ils l'ont suivi jusqu'à Moscou. Loin de les vendre, comme les journaux d'alors se sont plu à le raconter, il découvrit à force de recherches plusieurs toiles importantes qui occupent maintenant dans sa collection une place digne de leur mérite.

Il travaille beaucoup et il est paresseux; il est d'une activité prodigieuse et il aime la flânerie de l'esprit et du corps. Il a des côtés pleins de gaieté et d'enfantillage. Il rit d'un mot drôle et il en dit lui-même. Madame de Souza lui a inculqué une délicatesse un peu amortie par le contact de tous les mondes, et qu'il retrouve souvent; elle lui a inspiré de l'aversion pour certaines manières d'être si communes à présent qu'il faut bien subir lorsqu'on ne peut pas les changer.

Il s'occupe beaucoup de sport; on croit et on répète qu'il en a la passion. Il est trop intelligent pour que ce soit chez lui autre chose qu'un goût. On parle de ses écuries comme de son

luxe, comme de ses talents, comme de tout ce qui le touche. La mode est aux chevaux ; depuis qu'il existe il a vu les hommes de son monde s'agiter autour de lui pour le gain d'une course, ou pour le mérite d'un jockey, il a fait comme eux, parce qu'ils l'avaient fait avant lui.

Il reçoit à merveille, sa maison est admirable comme tenue, il met ses convives à leur aise, et les assortit de façon qu'ils soient heureux de se trouver ensemble, lorsque sa position ne parle pas plus haut que sa volonté. Il aurait *un salon* ; mais les exigences de la grandeur ne le permettent pas. Il fait du bien, il le fait volontiers et avec grâce ; si sa bonté ne l'y portait pas, son esprit saurait l'y contraindre.

Il est raisonnable, dans la meilleure acception du mot ; il hasarde beaucoup, tout en donnant peu de chose au hasard. Il se résiste à lui-même et résiste à ceux qui ne voient pas aussi loin que lui. Il ne cède pas volontiers, bien qu'il ait le tact de ne point discuter. Il a de l'orgueil, il a la sûreté de sa valeur, il croit en lui, il croit en une sorte d'étoile invisible, dont la marche est tracée d'avance sans que rien puisse l'arrêter.

Il est de bonne foi dans ses convictions, et semble sceptique et railleur. Il plaisante un peu de tout en apparence, excepté de ce qui se rat-

tache aux graves intérêts qu'il dirige. Il a des amis qu'il garde et qu'il sert, presque tous sont éprouvés; il ne s'engoue pas. Il comprend les grandes choses et apprécie les grands sentiments; on peut s'adresser à lui dans les circonstances imminentes : il y a de l'écho dans son cœur.

D'une élégance exquise, d'une distinction rare, il descend même jusqu'à la frivolité; il ressemble, quand cela lui plaît, aux lions les plus vides de cerveau et d'idées, il les écoute et leur répond dans le même langage, ils le croient des leurs et se croiraient volontiers *des siens*. Son amabilité leur prête ce qu'ils n'ont pas.

M. de Morny a eu près des femmes de ces succès éclatants dont tout l'univers parle, excepté celui qui les obtient. En parfait gentleman, il nous saurait mauvais gré de raconter les drames et les comédies où il a joué le rôle d'amoureux, tantôt trahi, tantôt perfide : c'est le sort des amants. Il joue fort bien la comédie, la grandeur du théâtre fait toute la différence.

C'est un diamant : il brille et il coupe.

M. de Morny est marié depuis deux ans.

XXI

MEISSONNIER

Au temps de la grande peinture, on était avide de détails sur les peintres ; on voulait savoir les moindres secrets de leur vie ; on s'arrachait quelques lignes de leur écriture. Aujourd'hui, nous nous soucions médiocrement de l'œuvre et pas du tout de celui qui l'a produite. On ne se passionne plus pour les tableaux, et les artistes passent généralement inaperçus. Quelques-uns font exception : M. Meissonnier est de ce nombre. C'est d'ailleurs une de ces individualités dont on s'occupe avec bonheur ; c'est une de ces existences rares dans ce siècle de vénalité et de calcul ; c'est un maître digne des glorieuses époques de l'art.

Né au milieu des ballots de sucre et de canelle, dans un magasin de denrées coloniales, il fut destiné par son père à reprendre sa maison de commerce et à continuer sa fortune,

13

acquise prosaïquement en pesant des fruits d'Amérique. Une de ces vocations irrésistibles auxquelles nous devons beaucoup de nos hommes célèbres, le poussa vers la peinture. Malgré sa famille, il s'y livra tout entier; il brava les malédictions et les prophéties de malheur; il brava les privations et persévéra envers et contre tout. On lui donna pour subside 15 fr. par mois, espérant le soumettre par la famine. Il tint bon : sa résolution et son stoïcisme allaient jusqu'au martyre. Il assistait souvent, mourant de faim, au dîner de sa famille, sans rien accepter, pour qu'on ne crût pas à sa misère, et qu'on ne le poursuivît pas de comparaisons entre ce qu'il repoussait et ce qu'il avait choisi.

Il fit quelques dessins et les présenta à des marchands. Tous les réfusèrent. Il en sentait la valeur et prit contre ces idiots une telle rancune, qu'il jura de ne jamais rien leur vendre lorsqu'ils viendraient à leur tour le solliciter : voilà pourquoi on ne trouve chez aucun d'eux un seul carré de papier avec sa signature ; s'il y en a, ils ne viennent pas directement de lui.

Le succès ne se fit pas attendre ; Meissonnier fut compris presque tout de suite. Il prit promptement la place qu'il a toujours gardée et engen-

dra la kyrielle d'imitateurs qui commence à M. Chavet, le premier des seconds, pour finir à M. Monfallet, danseur à l'Opéra, en passant par MM. Fauvelet, Fichel, Plassant, etc.

Une des meilleures pages du maître représente une barricade, en 1848; il l'a peinte, pour ainsi dire, d'après nature, car il n'en est pas sorti. S'exposant a tous les coups, il semblait vouloir se faire tuer. Il est courageux comme un lion; malgré sa petite taille, il a la force de son courage.

Travailleur infatigable, il se met à son chevalet dès l'aube et ne le quitte qu'à la nuit. Il ne se sert jamais de pinceau et ne peint qu'à la brosse ordinaire ces merveilleux détails qu'on devrait regarder avec une loupe, bien que Meissonnier n'ait besoin que de ses yeux pour les rendre comme il le fait. Il se promet de se reposer *quinze jours* en 1861, quand il aura gagné une somme fixée pour sa maison de Poissy, dont nous vous parlerons tout à l'heure.

Lorsqu'il se fait à lui-même une de ces promesses singulières, il n'y manque jamais. Il se condamna une fois à ne pas boire de vin qu'une certaine œuvre ne fût terminée, et il résista à toutes les prières, un seul jour excepté, celui

d'une fête de famille, encore en eut-il des remords.

— Pourtant, disait-il, je ne pouvais refuser un toast au rétablissement de ma belle-mère, que nous avions pleurée comme morte. Cela lui aurait porté malheur.

Meissonnier a la naïveté des natures supérieures : sa vie en offre mille exemples. L'année dernière il s'en alla à Dresde : il ne pouvait y rester que vingt-quatre heures pour voir le musée. Il s'y présenta, les galeries étaient fermées. En vain invoqua-t-il son titre d'étranger, de peintre, on fut impitoyable. Il fallait adresser une demande au directeur des Beaux-Arts, et cela exigeait plus de temps qu'il n'en avait à sa disposition. S'il se fût nommé, toutes les portes se seraient ouvertes devant cette gloire européenne. Il n'en fit rien, parce que, selon lui, sa qualité d'artiste suffisait, et on ne lui devait pas plus qu'à un autre, Il partit sans avoir admiré les chefs-d'œuvre dont la Saxe est si fière. Ne dirait-on pas La Fontaine revenant de Château-Thierry, où il avait été exprès pour parler à sa femme, et retournant à Paris sans l'avoir même aperçue, parce qu'elle était au salut?

Personne n'est plus consciencieux et plus sévère pour lui-même. Il gratte ses toiles et re-

commence lorsqu'il n'en est pas content. Si madame Meissonnier, éprise d'un de ses ouvrages, le prie de le lui donner, il le lui donne, et pour n'importe quelle somme on ne pourrait l'obtenir. Il cède tout ce qu'il fait à un juif nommé Tedesco ; cet intermédiaire lui est plus commode que cent amateurs. Ce marchand va souvent à Passy, afin de s'entendre avec *son artiste*. Celui-ci le charge de commissions, lui remet des billets pour ses amis. Meissonnier ne peut toucher une plume sans faire un dessin, et presque toutes ses lettres sont illustrées de délicieux petits sujets. Tedesco ne manqua pas de le remarquer, et en portant ses missives, il emploie ses séductions les *plus puissantes* pour obtenir ces précieuses reliques. Il perd son temps. *Son artiste* n'écrit qu'à des amis *incorruptibles*.

On connaît cet entraînement vers le morceau de papier, et certaines gens en laissent traîner sur toutes les tables. Un monsieur, que je ne nommerai pas, se faisait ainsi une jolie petite rente. Après le dîner, on entrait dans une pièce pour fumer, on causait en fumant ; le peintre, presque sans s'en apercevoir, couvrait les feuilles blanches étalées exprès de charmantes pochades ; dès qu'il était parti, l'amphitryon les recueillait, les serrait soigneusement, et quand

main, il le sait et il l'*étale* un peu. Il cueille pour ainsi dire les paroles sur ses lèvres.

Sans avoir un de ces esprits pleins de fusées qui illuminent une conversation, il intéresse, surtout en causant de son art. Il ne parle jamais de lui; il sait ce qu'il vaut, sans vanité, ne dit de mal de personne et rend justice à chacun. Excellent camarade, gai, sans prétentions, il a le cœur aussi bon que le caractère. Très-dévoué, il ne refuse pas un service, mais aussi il attend de ses amis ce qu'il leur offre; il se blesse facilement, sa délicatesse est celle d'une femme, il sent toutes les nuances. Il se battrait pour ceux qu'il aime; néanmoins rien ne l'empêchera de leur dire la vérité. Il donne des conseils pleins de loyauté et de franchise : quand on ne les suit pas, il ne s'en fâche point, tout en gardant sa conviction. C'est l'antipode de l'égoïsme. Si on l'oblige, il ne l'oublie pas et il le prouve; par exemple, quelque dessin de cinq ou six cents francs vient en appoint de sa reconnaissance.

Fidèle à sa parole, il n'a gardé du comptoir paternel qu'un respect sans limites pour l'échéance.

C'est un notaire sous ce rapport-là. Ses autres instincts sont d'un grand seigneur; il re-

il en avait un nombre *respectable*, il les revendait fort cher à des amateurs, jurant qu'il les avait payées plus cher encore.

Meissonnier ne travaille que d'après nature; on l'accuse d'avoir déjà *fourbu* deux modèles. On a fait une remarque singulière, c'est qu'il n'y a point de femmes dans ses tableaux. Cela tient à bien des causes, dont la première est la tournure de ses sensations. Il aime la famille avant tout, il fuit le monde ; il ne vit que pour les siens. Son existence laborieuse l'a toujours éloigné de la galanterie ; *il n'a pas le temps* d'y songer. Il rêve sans doute, comme toutes les imaginations ardentes ; ses chimères vont jusqu'au désir de visiter un beau pays avec une femme aimée, son ambition s'arrête là. Il a plutôt des sentiments que des passions ; le travail a changé la pente de son caractère, et c'est fort heureux, car il y avait en lui le germe de tous les emportements. Nous, qui le connaissons bien, nous pouvons affirmer que s'il eût été amoureux de Charlotte, il eût probablement fini comme Werther.

Pour lui il n'y a pas de *femmes*, il n'y a que des *dames*. Il leur montre le respect et la déférence des chevaliers d'autrefois. Il a une jolie

çoit royalement, non pas un cercle étendu, mais quelques habitués, choisis parmi nos grandes illustrations. Ses goûts sont luxueux; il aime la bonne chère, le confortable, il aime à monter à cheval et il y monte bien. Autrefois, il avait des bateaux splendides, avec des voiles de pourpre. Ces petites mains, qui créent des choses adorables, lèvent de lourds fardeaux en s'amusant; il joue au marinier aussi facilement que s'il avait des poignets d'Hercule.

Il a cependant deux passions, l'une bien innocente et qu'on ne peut lui reprocher: c'est une débauche mensuelle de billard avec un de ses amis. Il y joue une fois par mois! Il perd régulièrement; il oublie l'heure du chemin de fer: il le manque; il court après; il ne l'attrape pas et il reste, furieux d'avoir perdu et de n'être pas parti.

L'autre passion est plus grave, c'est sa maison, un vrai bijou, faite toute entière sur ses plans, abattue et rebâtie cinq ou six fois, comme un dessin qu'on efface. Pendant qu'on la terminait d'un côté, suivant son penchant irrésistible, il la peignait de l'autre. Ainsi, il avait tapissé son escalier de l'Odyssée de Polichinelle; rien n'était plus drôle. On y voyait Polichinelle malade, Polichinelle révolté, Polichinelle en

prison, Polichinelle libertin, que sais-je! Il avait trouvé des inspirations dignes de Rabelais. Un coup de balai d'un gacheur a tout enlevé. Quel dommage! que de talent perdu!

Meissonnier est si modeste que, parlant un jour devant nous-même, et sans s'en douter, de nos portraits contemporains, il prétendait n'y jamais trouver sa place. La voici cependant, et des meilleures, il a bien le droit de la garder.

Maintenant, si l'on nous demande notre opinion sur sa valeur artistique, nous répondrons par cette appréciation d'un homme plus compétent que qui que ce soit. Delacroix a dit en notre présence, en parlant de Meissonnier :

— C'est le maître le plus incontestable de notre époque.

XXII

M. DE COURCHAMPS

La génération actuelle n'a pas connu cet homme étrange : tout au plus si quelques érudits de vingt-cinq ans ont lu *les Souvenirs de la marquise de Créquy*, un des plus charmants livres que le siècle ait vu naître. La plupart répondent, lorsqu'on en parle devant eux :

— Qu'est-ce que c'est que cela ? je ne connais pas.

J'ai voulu tracer ce portrait, car c'est un type qui ne se retrouvera plus ; les éléments nous manquent pour le former. Le temps où nous vivons ne laissera pas derrière lui de ces figures singulières, parfumées des dernières senteurs de l'élégance et de la bonne compagnie. Il n'y aura après nous que de vieux finan-

ciers, de vieux boursicotiers plus ou moins enrichis, parlant argot et infectant le cigare. La jeunesse qui nous suivra n'aura pas d'autres échantillons de notre mérite; je ne crois pas qu'elle s'amuse à les conserver.

M. de Courchamps était une douairière de l'ancienne cour. Ceux qui ont lu son livre le connaissent, car son livre c'était lui. Sa conversation, véritable mosaïque de toutes choses, captivait ses auditeurs pendant des heures entières. Assis dans son lit avec un bonnet monté attaché sous le menton, un tartan sur le dos, vous eussiez juré une femme de soixante-dix ans, surtout lorsqu'il chantait, de sa voix tremblante et nasillarde, les refrains légers du dix-huitième siècle. On raconte qu'un jour une personne venant pour lui parler et ne l'ayant jamais vu, lui dit en le saluant :

— Madame, pourriez-vous m'apprendre où est M. de Courchamps?

On prétendait, et il ne le niait pas, qu'il était *chanoinesse* de plusieurs chapitres d'Allemagne. Le fait est que ses croix ne se trouvaient que chez lui et ne ressemblaient à aucune autre.

Il habita longtemps rue Saint-Honoré, près de la place Vendôme; puis aux Néothermes, puis au faubourg Saint-Germain. Partout il était en pension, servi par les domestiqnes du logis, et ne possédant qu'une ou deux chambres, meublées par lui et véritable spécimen d'un boudoir de marquise; des tentures de lampas de l'Inde, des rocailles merveilleuses, des magots impossibles, dont l'un servait de balancier à la pendule, en tirant la langue; un lit à baldaquin et à plumes; des meubles en bois de rose, alors jetés par le caprice sous les remises ou dans les greniers : c'était un vrai tableau. M. de Courchamps a certainement beaucoup contribué à la résurrection du rococo; son esprit a donné la mode. On se l'arrachait dans le haut monde, où il avait vécu fort longtemps et dont il s'exila tout à coup, un peu après la publication de ses *Souvenirs*, sans qu'on en ait jamais bien su au juste les motifs; chacun inventa le sien. Il se fit malade, assura qu'il ne pouvait plus sortir, et tint cour plénière autour de son lit. Il était de suprême bon goût de venir causer dans ce réduit, où le demi-jour pénétrait à peine. On apprenait de ce nouveau Bachaumont, non-seulement les histoires du temps passé, mais encore celles du présent. Il n'est pas de chroni-

queur à mille francs par mois qui en sache aussi long sur chacun que cet ermite en bonnet de nuit. Et quelle verve! quels traits! quelle satire! Il vous coupait en deux une réputation de beauté, d'esprit ou d'autre chose, avec un mot traduit à cent mille exemplaires en moins d'une semaine à Paris et à l'étranger. Courchamps n'était pas un homme de cœur, on est forcé de l'avouer, chez lui l'esprit envahissait tout.

Il était méchant en propos, il aimait à blâmer et lardait d'épigrammes ses meilleurs amis. Il était même, assure-t-on, méchant en procédés. Si cela est, je ne veux pas le savoir, et surtout je ne veux pas le dire à présent qu'il n'existe plus : ce serait un manque de convenance d'abord, et puis cela ressemblerait à une lâcheté. On ne craint plus ce regard perçant, cette langue acérée, ce geste moqueur, qui clouaient certaines gens sur leurs siéges et les rendaient incapables d'une réplique. Lorsqu'il entreprenait une victime, vous eussiez dit une pauvre mouche aux pattes d'une araignée. Il la tournait, il la retournait en tous sens, enfonçant son dard aux places les plus vulnérables, la faisant bondir sous ses piqûres et ne l'abandonnant que harrassée, mourante. Et cela avec un

air bénin, avec des façons exquises, la bouche en cœur, et le petit doigt en crochet, dans un style et un langage particulier, le vrai langage de la régence, conservé par tradition, de douairières en douairières, sans interruption. Il avait des manières de regarder, des manières de s'arranger dans son lit qui vous confondaient. Quand il préparait une malice, toute sa personne était en travail, on se garait involontairement, on se faisait petit, comme lorsqu'une pierre tombe du toit, nul n'en était à l'abri. Il ne respectait ni le rang, ni le sexe; les femmes le trouvaient sans merci, les faiblesses du cœur surtout étaient pour lui matière à railleries; impitoyable sur le chapitre du sentiment, il n'en admettait aucun de désintéressé. Il voyait partout le mal. Son scalpel dépouillait en quelques coups les enveloppes les plus solides; il mettait l'humanité à nu et vous criait ensuite :

— Voyez comme elle est laide; aimez-là donc maintenant.

Quant à lui, il n'aimait pas grand'chose, si tant est qu'il aimât quelqu'un. Jamais un éloge sans restriction ne sortit de ses lèvres. Il avait des malles pleines de lettres adressées à lui et aux autres. C'était son arsenal, il s'y trouvait

des armes contre tout ce qu'il pouvait connaître. Il n'en usait point, il ne les montrait jamais, il faisait savoir qu'il les possédait, et cela suffisait comme épouvantail. Il ne perdait pas un chiffon de papier, tout était classé, étiqueté avec soin; ses héritiers ont dû trouver *des dossiers* en règle s'il n'avait pas brûlé ses *richesses*, en esprit de pénitence, après sa dernière confession. M. de Courchamps était dévot, je ne crois pas qu'il fût pieux; à coup sûr, il n'était ni charitable, ni indulgent.

Quand il apercevait un nouveau visage, il en saisissait tout d'abord les côtés défectueux; il découvrait avec une merveilleuse prestesse les défauts de l'esprit et ceux du corps. Si la beauté la plus admirée avait une tache, il vous la signalait, quelque bien cachée qu'elle fût. Cependant, il n'était point envieux : il médisait en véritable artiste, pour le plaisir de le faire, parce qu'il le faisait bien; c'était sa spécialité, c'était aussi sa défense. Sans fortune, d'une naissance qu'il prétendait illustre et que beaucoup contestaient, il s'était créé forcément une place dans le plus haut monde, avec cet esprit à deux tranchants, que l'on recherchait pour sa grâce, son charme, sa délicatesse, et qui deve-

nait une arme terrible lorsqu'il la tirait de sa gaîne de velours, brodée d'or et de pierreries. On pourrait dire de lui ce que madame de Sévigné disait de madame de Coulanges, admise et choyée à Versailles, bien que la position de son mari ne lui permît pas d'y être recue officiellement : *Son esprit lui formait comme une dignité.*

Il savait par cœur toutes les généalogies de France ; il échenillait un arbre généalogique en un tour de main. Les parvenus, les robbins, les gentilshommes qui n'étaient pas nobles en avaient une peur épouvantable. Il leur exhumait des grands-pères laquais ou huissiers à verge, et il prenait grand soin de leur en faire un compliment solennel, dans le moment où ils faisaient la roue et où on les admirait. Il abusait même de cette science, et quand il en voulait aux gens, il les affublait de quelque bonne mésalliance à triple étage ; il inventait une aïeule déchue, un mariage aventuré qui fermait aux enfants les portes de tous les chapitres et effaçait un nom du Livre d'or. A cette époque, où l'on haïssait et méprisait la noblesse, et où tout le monde voulait être noble pourtant, c'était un ravage, un fléau, qu'une pareille érudition, aidée d'une pareille malice. L'influence de

M. de Courchamps était une puissance au moment où il l'exerçait ; de nos jours, elle ne serait plus possible : la société n'existe plus comme elle était alors, et cependant vingt ans à peine se sont écoulés. Il est vrai que deux ou trois révolutions ont passé par-dessus, comme des torrents dévastateurs.

Nous n'avons plus d'autorités de ce genre. Un homme sans fortune, sans liens, sans famille influente, sans crédit auprès des grands, aurait tout l'esprit de Voltaire, qu'il ne ferait pas sourire un courtier, il ne ferait pas trembler le plus mince agent de change. Il n'y a d'autre autorité que l'or. On se moque du ridicule. On se laisse bafouer par tout Paris, pourvu que cela ne dérange aucun calcul et que les piles d'écus s'amassent nonobstant. Le pouvoir des salons est détruit, leur sceptre est brisé ; à peine la publicité des journaux blesse-t-elle l'épiderme, deux jours après on n'y pense plus, on n'a même pas interrompu *ses affaires*. Oh ! le terrible mot que celui-là ! il remplit la vie, il ne laisse plus de place à côté de lui, ni pour l'affection, ni pour l'amour, ni pour les devoirs, ni pour la politesse. Si M. de Courchamps vivait encore, sa verve n'aurait pas assez de lanières pour fustiger les fils de ceux qu'il dominait de

si haut. Je sais qu'ils ne s'en occuperaient guère; c'est pourquoi j'ai voulu leur montrer que jadis on s'en occupait beaucoup. J'écris l'histoire de notre jeunesse dans cette étude; elle peut servir à celle du siècle tout entier.

Courchamps n'avait qu'une seule passion : la gourmandise. Il la poussait au plus haut degré, et les raffinements de son goût auront peine à se comprendre, bien que l'on nous appelle une génération de gourmands. En comparaison de ce palais superfin, nous ne sommes pas des gourmands, nous sommes des gloutons. Et puis, que sont les meilleurs mets assaisonnés d'une décoction de chiffres ou d'une cote de Bourse ? Nous avalons, nous ne dégustons pas. Le plus beau moment de l'existence de Courchamps était celui du dîner. Il entrait en pleine possession de lui-même, ses narines se dilataient, il aspirait la fumée des plats et les jugeait avant de les avoir entamés. Là, était pour lui la grande, la seule *affaire*. Il savait tout en fait de cuisine comme en fait de blason. Les recettes pêchées chez des vieux gourmets ou venues jusqu'à lui par tradition, *étaient à se lécher les doigts*. Il ne *faisait* pas lui-même, il faisait faire, il avait, dans chaque maison amie,

un marmiton qu'il honorait de ses conseils. Si le repas était à son gré, vous aviez la fine fleur de son esprit, ses reparties les plus merveilleuses ; quand la digestion était bonne, il laissait percer quelquefois une pointe d'indulgence. Mais quel festin délicat il fallait lui servir pour arriver à ce miracle !

En revanche, un mauvais dîner le rendait implacable : il le regardait comme une injure personnelle, il aiguisait sa colère pour la rendre plus coupante, et sa rancune n'avait pas de fin. J'ai eu le bonheur de le voir dans ses béatitudes et dans ses rages, il était sublime. Parmi les convives qu'il rencontrait, il en était un surtout qu'il honorait de ses escarmouches, c'était peut-être le seul joûteur qui pût lui tenir tête. Quels tournois ! ils se détestaient cordialement, ils se connaissaient à fond, ils savaient leurs forces mutuelles, et, lorsqu'ils s'attaquaient, lorsqu'un déluge de vérités, roulées dans du miel se jetaient d'une extrémité à l'autre de la table, c'était un spectacle *à ravir la pensée.* Toujours aimables, toujours gracieux, combattant à armes courtoises, se blessant au vif, s'emportant des lambeaux de chair avec un sourire de bienveillance, je ne crois pas que le savoir-vivre puisse aller plus loin.

M. de Courchamps n'a fait qu'un livre, c'est *la Marquise de Créquy*. La moitié de l'Europe a cru et croit encore qu'il était écrit par cette vénérable centenaire. Il l'avait beaucoup connue, il avait vécu dans sa société intime ; quelques-uns prétendent même qu'il lui a servi de secrétaire. Ces six volumes sont composés des conversations que l'auteur a entendues chez les grandes dames qu'il fréquentait, de ses propres souvenirs et de toutes les anecdotes qu'il a ramassées et rhabillées. Il est très-inexact dans les faits ; ce qu'il a le mieux réussi, ce qui séduit, ce qui paillette, c'est la forme, c'est l'esprit, ce sont les observations. Ceux qui veulent connaître le style et la façon de parler des femmes de ce temps, d un certain monde, ne peuvent en avoir un plus fidèle tableau, quoi qu'en aient dit certains critiques.

Après *Madame de Créquy*, il ne faut parler de rien, même du livre de cuisine, qu'on croirait si parfait en se rappelant la science de l'auteur ; *Madame de Créquy*, c'est M. de Courchamps lui-même, il s'y est mis tout entier, il a dit son dernier mot dans ces pages charmantes ; eût-il vécu, eût-il travaillé longtemps, il n'en eût pas fait davantage. Ce n'est pas un écrivain, c'est

un reflet, c'est un écho, c'est un causeur ; il répète ce qu'il a entendu, il ne saurait rien créer : lisez plutôt *les Nuits de Berlin*.

XXIII

LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD.

Ce nom de Rothschild rayonne tellement dans ce siècle, on est si accoutumé à le voir entouré d'une auréole dorée, qu'on se laisse éblouir par elle, et que bien peu de gens le considèrent autrement que comme la serrure d'un coffre-fort. Cependant, derrière ces millions, il y a un homme remarquable en plus d'un sens. Je l'ai dit déjà, nous ne sommes plus au temps des financiers stupides ou ridicules gagnant de l'argent, parce que le sort les favorise, sans que leur intelligence aille plus loin que l'alignement des chiffres et la règle de la soustraction, aidée de la multiplication indéfinie.

Aujourd'hui, ceux qui tiennent le haut du pavé ont déployé pour y parvenir une science de la vie, une habileté peu communes, et parmi eux, M. de Rothschild est assurément le premier de tous. Sa capacité est immense, on ne

se figure pas tout ce que renferme cette tête, si merveilleusement organisée, pour sa spécialité d'abord, et ensuite pour tout ce qui s'y rattache et peut lui donner un essor plus élevé, un développement plus étendu.

Ce n'est pas un homme d'argent, c'est un homme universel. La politique, les arts, les plaisirs, la bienfaisance, il y a place pour tout sans que rien soit négligé. Son activité est prodigieuse; il a celle d'un homme de vingt ans, dont la santé et l'imagination marchent de concert. Ses journées sont remplies à ce point de ne pas laisser une minute de vide, et cela naturellement, sans les airs pressés qu'affectent les importants. M. de Rothschild écoute ceux qui lui parlent, sa physionomie ne leur impose pas la nécessité de parler vite, il ne semble pas leur accorder une grâce en leur consacrant quelques minutes qui valent de l'or. C'est la politesse suprême des gens dont le temps est inestimable.

Il n'existe pas de mémoire plus extraordinaire que celle du baron de Rothschil; il n'oublie pas la moindre circonstance. Au milieu de ce chaos d'affaires qui remuent le monde, il se souvient d'un mot prononcé par une personne infime; il

sait l'heure, le lieu, le jour où il a été dit; il en a pesé les conséquences, et il en trouve souvent où nous ne verrions qu'une question indifférente et nulle. Cette qualité, précieuse dans sa position, lui donne sur ceux avec qui il traite une supériorité incontestable ; il est gardé par elle contre les surprises, il peut répondre sur-le-champ sans notes et sans registres. Il a peut-être quelquefois un peu de brusquerie dans l'abord ; cependant, les relations sont charmantes avec lui, sans morgue ni hauteur. Il a l'orgueil de ce qu'il est, non pas la vanité de ce qu'il possède. Comme tous les hommes d'une grande valeur, il a la conscience de cette valeur; elle ne l'écrase pas, justement parce qu'il est né avec elle; il n'en écrase pas les autres, parce qu'il n'a pas besoin de l'imposer; il la prouve.

Il est obligeant, bien des traits de lui le prouveraient au besoin. S'il n'accorde pas toujours ce qu'on lui demande, il donne souvent ce qu'on ne lui demande pas. Il lui arrive de refuser dans un moment d'humeur, mais il est si parfaitement bon qu'il s'en repent très-vite et qu'il envoie la consolation après avoir causé le chagrin. Il sonne et ordonne qu'on porte l'argent à celui qui attend et qui souffre. — Voilà l'homme. — Il met de l'art dans le bien qu'il fait, il s'y prend

de telle façon qu'il double la reconnaissance qu'on lui porte. M. de Rothschil a pour ses charités une comptabilité aussi étendue que les bureaux d'un ministère, il paye des employés aux aumônes. On ne sait pas dans le monde quelles sommes fabuleuses passent à ce ministère-là.

Quant aux choses délicates, aux misères cachées, aux grandeurs déchues, il s'en charge lui-même avec un tact qui vient du cœur et qui ne s'acquiert pas. Madame la baronne de Rothschild est un ange. Jamais un malheureux ne s'est adressé à elle sans être secouru; elle a constamment la main ouverte, et son nom est béni par tous ceux qui pleurent. La fortune ainsi entendue ne fait pas d'envieux.

L'esprit du célèbre banquier est des plus fins, des plus acérés; il a des mots qui semblent s'échapper avec une bonhomie négligente et qui sont pleins d'observation profonde; ils portent loin. Son accent leur donne une sorte de *drôlerie* qui les aiguise; quelques-uns perdent à être répétés. On cite de lui des remarques, voire des épigrammes, qui n'ont pas besoin d'être dorées pour qu'on les apprécie. Je sais des aventures de plus d'un genre dont il est le héros et qui prouvent qu'on ne l'*attrape* point. Si

quelquefois il semble ne pas voir, c'est alors qu'il regarde davantage et qu'il profite.

Sa conversation est variée et amusante, il a tant vu, tant connu de personnages importants! Il tient le secret de tant d'événements inexplicables et dont la clef est dans sa poche! Un homme qui peut tout acheter n'ignore rien. Il ne dit que ce qu'il veut. Sa situation lui impose une grande réserve, il a parfois une sorte de verve très-gaie lorsqu'il raconte. Il est fort bien élevé, et a beaucoup fréquenté les hautes compagnies.

Son grand ennemi est la goutte, il ne le ménage guère; quand elle le cloue sur son lit, il y travaille encore, et si une circonstance imprévue l'appelle au dehors, il se lève, il se fait habiller et s'en va clopin clopant, souffrant comme un damné, ne se plaignant pas, arrangeant, organisant, défendant les intérêts qui l'occupent d'une manière aussi lucide que s'il était installé à son bureau, libre de tout embarras.

M. de Rothschild est un travailleur infatigable, vous le savez, il se lève de très-bonne heure et voit lui-même les affaires essentielles. Il reçoit volontiers, et ses matinées se passent en audience; après qu'il a préparé la tâche de ses *mirmidons.* Certaines propositions le trou-

vent impitoyable; de là sont venus les critiques répandues sur lui. Il est excellent, mais il n'est pas niaisement facile; il a la perspicacité d'un homme qui a gagné la plus grande fortune de l'Europe. S'il en était autrement, il ne serait pas ce qu'il est. Il ne faut pas juger les grandes capacités comme les braves créatures qui *vivotent* dans leurs petits cercles. On n'arrive pas au pinacle par le chemin des médiocrités : on impose silence à son cœur, à ses penchants, à ses désirs, pour dominer le sort, et nul ne peut raconter ce qu'il en coûte à l'heureux privilégié de la destinée. Tout se paye ici-bas; les larmes qui coulent sont moins amères que celles qu'on étouffe.

Ce grand financier est doué du goût le plus sûr et le plus épuré que je sache. Sa maison est connue de tout l'univers pour les trésors artistiques qu'elle renferme; c'est le palais des miracles, et cependant on ne sent l'or nulle part, on ne l'entend pas, on le voit encore moins. Au lieu d'être l'enseigne du logis, il en semble banni, sous sa forme véritable du moins. La maison, le palais, la merveille enfin que le baron vient de faire construire à Boulogne n'a pas tant de ce vil métal qu'il s'en trouve dans un appartement de la Chaussée-d'Antin. Il n'existe

pas en Europe de séjour plus délicieux que cette villa de Boulogne; c'est un objet d'art. Depuis les cheminées jusqu'au sol, tout y est choisi, tout y est commode; le luxe est partout, non la prodigalité. On ne peut rien rêver de plus complet, de plus irréprochable.

M. de Rothschild aime les artistes; il leur fait un bien énorme, et il les reçoit parfaitement.

Quelques-uns sont des commensaux de sa maison; ils y trouvent une simplicité qui s'allie rarement avec la richesse. L'intérieur de la famille de Rothschild est patriarchal, on dirait une page de la Bible. Cela n'exclut pas les dîners et les bals, où l'on déploie tout ce que la recherche et la magnificence ont de plus splendide.

Les vues de ce prince de la finance sont d'une justesse constante, il devine les événements, il les annonce, il les prévoit. Il jauge les nouvelles célébrités et sait au juste ce qu'elles dureront. Rien ne le détourne de sa route, il ne s'effraie pas des concurrences, il explique ce qu'il veut aussi clairement qu'il le conçoit. Les heures données au travail sont employées jusqu'à la dernière minute; ensuite viennent les distractions, elles sont les bien accueillies. M. de Roths-

child aime les plaisirs de toute sorte et ne se les refuse pas. Sa table est somptueuse, ses cuisiniers sont les premiers du monde, ses menus deviennent pour eux des parchemins qu'ils montrent avec orgueil et qui les font accueillir partout. Il a toujours aimé les belles choses, par conséquent les jolies femmes, les gens d'esprit, les tableaux, la musique, tout ce qui constitue la vie élégante. A quoi servirait la fortune si elle ne donnait les jouissances? Le baron les a *toutes* goûtées, celle de faire des heureux est encore la plus douce et la plus précieuse, rien ne la paye et rien ne la remplace, elle laisse des souvenirs ineffables, et M. de Rothschild en a un grand nombre de ce genre.

TABLE DES MATIÈRES

PORTRAITS CONTEMPORAINS


MAIN STACK


The Ohio State University
3 2435 06127199 5